

Pionnières

de la Suisse moderne

Des femmes qui ont vécu la liberté

Tibère Adler, Verena Parzer Epp et Claudia Wirz (éditeurs)

En bref

- 01 _ Ceci est un livre sur des femmes d'action. Des femmes qui ont pris la liberté de suivre leur propre chemin, malgré les résistances et les contrariétés. Chacune d'entre elles a laissé des traces de son engagement dans la société suisse.
- 02 _ Les femmes d'aujourd'hui doivent beaucoup à ces pionnières – et pas seulement l'égalité des droits entre les sexes, considérée maintenant comme une évidence. Les protagonistes de ce livre sont aussi une inspiration pour un féminisme libéral au XXI^e siècle.
- 03 _ La Suisse moderne a besoin d'un féminisme résolument fondé sur l'esprit de liberté, dont le seul objectif est de rompre avec les vieilles méthodes de discrimination. Rien de plus et rien de moins.

Pionnières de la Suisse moderne

Pionnières de la Suisse moderne

*Des femmes qui
ont vécu la liberté*

*Tibère Adler, Verena Parzer Epp et Claudia Wirz
(éditeurs)*

*Avec des contributions de Sibylle Egloff, Catherine Frammery
Mérat, Olivier Francey, Simone Hofer, Simon Hurst, Marie-Claude
Martin, Simon Moreillon, Verena Parzer Epp, Lukas Rühli,
Marco Salvi, Patrik Schellenbauer, Barbara Stolba, Susanne Stortz,
Eléonore Sulser et Claudia Wirz, ainsi qu'une préface de Gerhard
Schwarz et Tibère Adler*



Éditions Slatkine
Genève
2014

Traduction et mise à jour du livre «Wegbereiterinnen der modernen Schweiz – Frauen, die die Freiheit lebten» de Verena Parzer Epp et Claudia Wirz (éds.)
Édition © 2014 Avenir Suisse et Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zurich,
ISBN 978-3-03823-928-4

© 2014 Avenir Suisse, Le Temps et Éditions Slatkine, Genève

Éditeurs Tibère Adler, Verena Parzer Epp et Claudia Wirz

Mise en page Irene Maier, n c ag, www.ncag.ch

Traductions Véronique Bohn, Stefanie Joannin, Annegret Sturm

Correctorat Florine Carron, Annegret Sturm, Dominique Zaugg

Impression Imprimerie Slatkine, Genève

Mode de citation Adler Tibère, Parzer Epp Verena, Wirz Claudia: Pionnières de la Suisse moderne (Genève: Avenir Suisse, Le Temps et Éditions Slatkine)

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Avenir Suisse réserve les droits qui en émanent, surtout celui de la traduction, de la reproduction, de la présentation, de l'utilisation de graphes et de tableaux, de la diffusion radiophonique, de la mise en microfilm ou de la reproduction par d'autres moyens et de la sauvegarde dans un ordinateur, aussi en cas d'utilisation partielle.

Dans la mesure où Avenir Suisse a intérêt à la diffusion des idées présentées ici, l'utilisation des résultats, données et graphes de cette œuvre par des tiers est expressément souhaitée si et seulement si la source est mentionnée de manière exacte et bien visible et conformément au droit d'auteur. Les infractions sont soumises aux dispositions légales du droit d'auteur.

www.slatkine.com

ISBN 978-2-8321-0638-9

Ceci est un livre particulier pour Avenir Suisse. Il repose sur un succès hors de l'ordinaire sur son site Web. Celui-ci fut rarement aussi intensément et régulièrement consulté qu'en décembre 2013. La raison en était le «calendrier de l'Avent», chaque année dédié à un nouveau thème. Cette fois-ci, il présentait 24 portraits de Suissesses devenues des pionnières de la Suisse moderne, avant tout pour les femmes, mais pas uniquement, car le renforcement des droits des femmes rendit la Suisse plus moderne – et valant encore plus d'être vécue – pour les hommes aussi.

Il est difficile de déterminer si la popularité de ce calendrier de l'Avent reposait sur le thème, sur le fait qu'il constituait pour Avenir Suisse un projet inhabituel, ou alors parce que la sélection des femmes avait surpris. Toujours est-il que la majorité des portraits n'était pas constituée par les «usual suspects», par des femmes s'étant engagées sur le plan politique pour les droits des femmes, notamment le droit de vote féminin, et ayant acquis ainsi une certaine notoriété – encore qu'elles ne manquent pas dans la sélection. Mais si les femmes peuvent aujourd'hui conduire leur vie dans l'autodétermination et l'égalité des droits, elles doivent

Le renforcement des
droits des femmes rendit
la Suisse plus moderne –
pour les hommes aussi.

en savoir gré à toutes ces femmes précurseurs, qui ont vécu pour la première fois ce qui semble maintenant (presque) aller de soi. Toutes les femmes ayant pénétré des bastions présumés masculins, que ce soit comme entrepreneurs ou entrepreneuses, politiciennes ou artistes, juristes ou sportives, journalistes ou femmes d'action, eurent besoin d'élan entrepreneurial, de résistance à la frustration et de beaucoup de courage. Elles l'avaient – et elles ont ainsi énormément changé le cours des choses.

Le souhait d'égalité et d'autodétermination des femmes n'est pas un sujet de préoccupation spécifiquement socialiste.

Avec cette sélection quelque peu différente de pionnières de la modernité, qui souvent émanaient de milieux bourgeois, l'intention était aussi d'exprimer l'idée que le souhait d'égalité juridique et politique et d'autodétermination des femmes n'est pas un sujet de préoccupation spécifiquement socialiste, même si l'on a parfois le sentiment qu'il a été confisqué par la gauche. Bien plus, on peut rappeler que l'œuvre classique la plus importante du mouvement moderne d'émancipation féminine – *A Vindication of the Rights of Woman*, de Mary Wollstonecraft, qu'elle publia en 1792 en réponse à la Déclaration des droits de l'homme de la Révolution française, selon elle trop centrée sur les hommes – prend racine dans la doctrine individualiste du droit naturel de l'époque des Lumières. Il existe donc depuis la fin du XVIII^e siècle un courant de conquête des droits de la femme en harmonie avec des idées libérales de la société et de l'économie. Ce féminisme libéral, dans sa quête

d'égalité des droits, ne se laisse pas détourner par une aspiration à l'égalité des résultats, qui conduit presque inmanquablement sur la fausse piste de la «discrimination positive» des quotas féminins et de la redistribution. Les libéraux ne limiteront jamais les femmes à un seul rôle-modèle, mais miseront dans ce domaine aussi sur la diversité, qui conduit à de nombreuses différences: donc à des résultats différents malgré des droits identiques – voire même à des résultats différents parce que fondés sur des droits identiques.

Le succès des portraits féminins sur internet n'échappa pas à Hans-Peter Thür, directeur éditorial de nzz Libro. Il suggéra de faire un livre du «calendrier de l'Avent» aux deux responsables du projet, Verena Parzer Epp, chargée de la communication en ligne pour Avenir Suisse, et Claudia Wirz, journaliste de la nzz. Elles l'ont fait avec beaucoup d'enthousiasme. Ce faisant, elles n'ont pas seulement éradiqué quelques scories dues à l'agitation du média internet, mais elles ont surtout saisi l'opportunité d'étendre la sélection des femmes dépeintes. Le calendrier de l'Avent digital d'Avenir Suisse, avec ses 24 portraits initiaux, a donc débouché sur un livre en allemand présentant 31 femmes remarquables, paru en juin 2014.

Voici maintenant que l'édition française fait plus fort encore, puisque 9 portraits originaux supplémentaires, présentant tous des femmes ayant un lien avec l'actuelle Suisse romande, ont été ajoutés à l'édition allemande, pour proposer au lecteur

Les libéraux ne limiteront jamais les femmes à un seul rôle-modèle, mais miseront dans ce domaine aussi sur la diversité.

Des femmes d'opinions
politiques très différentes
et avec des projets de
vie très diversifiés ont
contribué à l'émergence
du moderne.

francophone 40 destins de «pionnières de la Suisse moderne».

Le mérite en revient aussi au journal *Le Temps*, basé à Genève, partenaire d'Avenir Suisse pour cette extension du projet. Tout d'abord, le rédacteur en chef du *Temps*, Pierre Veya, a rapidement accepté le principe de diffuser à nouveau tous les portraits de femmes déjà réalisés sur le site internet du journal durant l'été 2014. Dans la foulée, le responsable de cette série digitale estivale, Michel Danthe, proposa rapidement d'enrichir la sélection avec les 9 portraits nouveaux, tous rédigés par des journalistes du *Temps*, afin de donner une touche «romande» supplémentaire à la série. L'esprit de la sélection initiale étant parfaitement respecté, et la qualité de la rédaction garantie, la proposition fut acceptée avec enthousiasme. Ont donc rejoint la sélection initiale des 31 portraits de grandes voyageuses (Isabelle Eberhardt, Ella Maillart), des intellectuelles de haut vol, philosophe (Jeanne Hersch) ou mathématicienne (Sophie Piccard), la fondatrice d'une école d'infirmières (Valérie de Gasparin), la première femme maire de Genève (Lise Girardin), ainsi que des militantes féministes (Marie Goegg-Pouchoulin, Emilie Gourd, Carole Roussopolos).

L'intérêt des uns et des autres faisant boule de neige, même en plein été, il fut décidé de garder trace de cette série originale en l'immortalisant dans un livre en français. L'apport du troisième partenaire, les Éditions Slatkine, a permis d'assurer

la fabrication et la diffusion en librairie du beau livre que vous tenez entre les mains.

Ce livre véhicule au final un message important: le lieu commun de John Stuart Mill «Les êtres humains gagnent plus à s'autoriser mutuellement à vivre comme bon leur semble, que de contraindre chacun à vivre à la discrétion des autres» (*De la liberté*) est à rappeler avec force aussi au regard du mouvement d'émancipation féminine. En effet, les portraits montrent que des femmes d'opinions politiques très différentes et avec des projets de vie très diversifiés ont contribué à l'émergence du moderne. Ceci nous rappelle que si les champs d'activité ouverts aux femmes d'aujourd'hui sont infiniment diversifiés, ce qui semble presque aller de soi, les chances de progrès ne se présentent pas d'elles-mêmes, mais doivent être reconnues et saisies.

Gerhard Schwarz

Directeur Avenir Suisse

Tibère Adler

Directeur romand Avenir Suisse

Sommaire

Introduction	_ 15
Lily Abegg – <i>Notre femme en Extrême-Orient</i>	_ 25
Ursula Andress – <i>Née de la mer</i>	_ 29
Verena Conzett – <i>Une femme d'affaires socialiste</i>	_ 33
Marie Dentière – <i>Une sœur en spiritualité incommode</i>	_ 39
Anna-Joséphine Dufour-Onofrio – <i>Une vocation en soie</i>	_ 43
Isabelle Eberhardt – <i>Aventurière au pays des sables</i>	_ 47
Regula Engel-Egli – <i>L'Amazone de Napoléon</i>	_ 53
Elisabeth Feller – <i>Une patronne comme dans un livre</i>	_ 57
Valérie de Gasparin – <i>Une chrétienne contestataire</i>	_ 61
Augusta Gillabert-Randin – <i>Pionnière du sillon patriotique</i>	_ 67
Lise Girardin – <i>Première maire de Suisse, éclairieuse éclairée</i>	_ 73
Marie Goegg-Pouchoulin – <i>Militante féministe suisse</i>	_ 79
Marthe Gosteli – <i>La mémoire des femmes suisses</i>	_ 85
Emilie Gourd – <i>Pasionaria féministe</i>	_ 89
Marie Grosholtz – <i>Une carrière dans la cire</i>	_ 95
Gertrud Haemmerli-Schindler – <i>Une Helvetia féministe</i>	_ 99
Marie Heim-Vögtlin – <i>Médecin, envers et contre tous</i>	_ 105
Jeanne Hersch – <i>La liberté responsable en action</i>	_ 111
Elise Honegger – <i>Une éditrice républicaine</i>	_ 117
Angelika Kauffmann – <i>Peintre de l'élite</i>	_ 121

Emilie Kempin-Spyri – <i>Juriste sans droit</i>	_ 127
Marion van Laer-Uhlmann – <i>Un grand cœur et beaucoup de chevaux-vapeur</i>	_ 133
Gertrud Lutz-Fankhauser – <i>Un ange entreprenant</i>	_ 137
Ella Maillart – <i>Une infatigable voyageuse qui a fait tomber des frontières</i>	_ 141
Gilberte Montavon – <i>Icône de la défense spirituelle de la Suisse</i>	_ 147
Anna Mürset – <i>Inventeur de métiers féminins</i>	_ 151
Suzanne Necker-Curchod – <i>La salonnière de Paris</i>	_ 155
Sophie Piccard – <i>Mathématicienne passionnée</i>	_ 159
Iris von Roten – <i>Visionnaire impopulaire</i>	_ 165
Carole Roussopoulos – <i>Géante de la vidéo portable</i>	_ 169
Flora Ruchat-Roncati – <i>La poétesse du béton</i>	_ 175
Meta von Salis – <i>Avocate des droits de la femme de la première heure</i>	_ 181
Heidi Schelbert-Syfrig – <i>Maîtresse des chiffres et des montagnes</i>	_ 187
Emma Stämpfli-Studer – <i>La mère de la crèche</i>	_ 191
Sophie Taeuber-Arp – <i>D'Appenzell à Paris</i>	_ 197
Anna Tumarkin – <i>La savante qui venait de l'Est</i>	_ 201
Aline Valangin – <i>Fidèle à la liberté</i>	_ 205
Elisabeth von Wetzikon – <i>La Noble Dame</i>	_ 211
Pauline Zimmerli-Bäurlin – <i>Un marcel pour Sylvester Stallone</i>	_ 217
Else Züblin-Spiller – <i>La bonne chère, sans le bon vin</i>	_ 221
Annexes	_ 225

Ce que les hommes ont dit des femmes _ 37, 51, 71, 77, 83, 103, 109, 131, 173, 185, 195, 209, 215

Introduction

*Du devoir d'empoigner la liberté
et d'en faire quelque chose*

Les femmes
d'aujourd'hui doivent
à ces pionnières
l'égalité de traitement –
considérée à présent
comme allant de soi.

Du devoir d'empoigner la liberté et d'en faire quelque chose

Ceci est un livre sur des femmes d'action. Sur des femmes qui ont pris la liberté de suivre leur propre chemin, malgré les résistances et les contrariétés. Chacune d'entre elles a laissé des traces de son engagement et provoqué au sein de la société des changements qui exercent encore leur influence à ce jour. Les femmes d'aujourd'hui doivent à ces pionnières l'égalité de traitement – considérée à présent comme allant de soi – dans la vie professionnelle, dans l'éducation, dans l'art et en partie aussi dans les Églises. Dans la Suisse moderne, avec sa démocratie directe, ces femmes résolues ont joué un rôle tout à fait particulier. Le chemin vers le droit de vote des femmes au niveau fédéral a été plus long qu'à l'étranger, où il a été décidé d'en haut. Celles qui se sont engagées pour ce «plus grand mouvement pour la liberté sans effusion de sang» (pour citer Marthe Gosteli, fondatrice des Archives sur l'histoire du mouvement féminin suisse) ont fini par imposer leurs exigences avec toute la patience qu'attendaient d'elles les hommes, avec de sages arguments.

Les femmes présentées dans ce volume, qui couvre une période de près de 750 ans, ont toutes écrit d'une manière ou d'une autre un peu de l'histoire de la Suisse. Malgré cela, elles sont souvent oubliées. En effet, l'historiographie tend à perpétuer les perceptions existantes. Par conséquent il n'est pas étonnant que l'historiographie ne s'intéresse guère aux femmes dans un monde où, pen-

dant des siècles, seuls les hommes étaient visibles et dominaient largement. Par conséquent, dans les manuels scolaires, il est surtout question des grandes actions des hommes. Comment en serait-il autrement dans un ordre social où les femmes étaient considérées comme moins importantes et où elles étaient quasi invisibles en public? La recherche moderne sur la problématique des genres n'a pas suffisamment mis en évidence cette lacune jusqu'à présent; en effet, son intérêt principal ne porte pas sur l'histoire, et encore moins celle des pionnières «bourgeoises», qui fondaient sur des convictions et réflexions libérales leur aspiration à l'autodétermination, à la participation et à la création au-delà du cercle étroit de la famille.

Cet ouvrage le montre: les femmes ont souvent été bien davantage que des figurantes silencieuses dans l'histoire des hommes. Marie Dentière, par exemple, a contribué d'une façon déterminante à la Réforme genevoise, aux côtés de Calvin. Son idéal féministe avant l'heure d'une égalité entre hommes et femmes dans la religion n'allait certes pas se réaliser de son vivant, mais aujourd'hui, des siècles plus tard, cet idéal va de soi au sein de son Église. Elisabeth Feller et Verena Conzett se distinguèrent en tant que cheffes d'entreprise responsables et succédèrent à «leur homme», suite au décès de celui-ci. Conductrice pour la Croix-Rouge, Marion van Laer-Uhlmann sauva des blessés de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale. Marie Heim-Vögtlin ouvrit aux Suissesses la voie des

Les manuels scolaires relatent surtout les grandes actions des hommes.

études de médecine, semée d'embûches mais finalement couronnée de succès. Meta von Salis fut l'une des premières Suissesses à attaquer d'une plume acerbe la discrimination juridique des femmes, et subit de ce fait des désagréments personnels considérables. Les mérites de Gertrud Lutz dans le sauvetage de milliers de juifs hongrois pâlisent dans l'ombre de son époux, Carl; elle est systématiquement ignorée par l'historiographie, à quelques exceptions près. Gilberte de Courgenay, quant à elle, incarne comme aucune autre personnalité suisse la «nation par volonté» («Willensnation»), au faite du courant de défense spirituelle du pays.

Comme il n'y a pas d'avenir sans histoire, les processus et modèles historiques sont importants pour le présent. Aujourd'hui, avec toutes les possibilités d'épanouissement disponibles dans la société «équitable» postmoderne, la conscience du fait que l'égalité a été très longtemps tout sauf évidente est parfois perdue. Emilie Kempin-Spyri eut la douleur de tout perdre parce qu'elle voulut réaliser son rêve de devenir avocate. Alors que les femmes de son époque devaient lutter pour avoir le droit d'assumer une profession «masculine», la situation s'est inversée de nos jours. En raison du manque de spécialistes d'une part et de la préoccupation répandue de la promotion des femmes de l'autre, des efforts sont déployés un peu partout pour attirer des femmes vers des professions soi-disant masculines et leur faciliter la voie vers des positions à responsabilité. L'État qui entravait autrefois les femmes

L'égalité a été loin
d'être évidente pendant
très longtemps.

se veut aujourd'hui leur promoteur. Ce ne sont pas seulement la politique et l'administration qui se sont données pour mission la promotion féminine, mais également des universités, des entreprises ou des associations – jusqu'à fixer des quotas obligatoires de femmes dans les comités de direction ou les conseils d'administration.

Avec de telles mesures contraignantes, le féminisme a fondamentalement transformé sa nature. Il s'est désormais «étatisé» ou a été accaparé par l'«establishment». Mais ses origines sont d'une tout autre nature. C'est un enfant de la liberté, né pendant la Révolution française en tant que mouvement d'émancipation classique, donc comme mouvement de la base contre une autorité paternaliste. Olympe de Gouges fut première à employer le terme de féminisme et à fonder l'égalité des femmes sur la Déclaration des droits de l'homme. L'époque des Lumières, ce «siècle de la raison», n'était pas encore mûre pour cela et envoya à la guillotine la mère de cette idée – pour cette raison parmi d'autres.

Le féminisme d'aujourd'hui, avec ses tendances idéologique et planificatrice, court le risque de se muer en bureaucratie des genres manipulatrice, qui n'a plus grand-chose à voir avec la liberté. Il ne s'agit plus de veiller à ce que tout le monde, femmes et hommes, soit heureux à sa façon. Il s'agit aujourd'hui d'être politiquement correct, et surtout de propager un style de vie «moderne» souhaitable. Le féminisme propagé par l'État n'est pas dénué de valeur, et il induit une pression considérable à la

Le féminisme d'aujourd'hui, idéologique, court le risque de se muer en bureaucratie des genres.

Il est important de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les origines libérales de l'émancipation de la femme.

conformité sociale. De cette manière, il crée de nouveaux types de discrimination et de contrôle.

C'est pourquoi il est si important de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les origines libérales de l'émancipation de la femme. Les protagonistes de cet ouvrage sont une inspiration pour un féminisme libéral du XXI^e siècle: il ne laisse pas le féminisme de la liberté basculer dans l'interventionnisme de l'État-providence, il abolit les privilèges de toute nature spécifiques aux sexes et ne leur permet pas de renaître par inversion – par exemple sous la forme de quotas de femmes; enfin, il n'accepte aucune différence légale entre l'homme et la femme, même pas en matière d'âge de la retraite ou de service obligatoire.

Pendant des siècles, de nombreuses personnes furent empêchées de suivre leur chemin, pour la seule raison qu'elles appartenaient à un groupe social déterminé. Si les quotas de femmes devenaient à présent réalité, il faudrait par cohérence également instaurer des quotas pour les handicapés, les groupes linguistiques ou les communautés religieuses. Un monde «politiquement correct» est un monde très compliqué, mais en aucun cas particulièrement équitable, et encore moins dynamique et moderne. Une société a beaucoup plus de potentiel si tout le monde a sa chance.

Un deuxième argument, non moins important, en défaveur des quotas de femmes étatiques, est qu'ils sont issus de valeurs imprégnées d'un esprit hiérarchique. Une société ouverte devrait mettre en

avant l'autodétermination et la perméabilité sociale plutôt que les hiérarchies et les statuts – en haut comme en bas, pour les hommes comme pour les femmes. Il va de soi que les plus performants ont toujours une responsabilité particulière envers les membres les plus faibles de la société. Bon nombre des personnalités dont ce livre trace le portrait étaient dotées d'un très grand sens social. Anna-Joséphine Dufour-Onofrio fonda dès le XIX^e siècle une caisse-maladie et une caisse de retraite pour ses travailleurs. Gertrud Haemmerli-Schindler consacra presque toute sa vie aux enfants et aux femmes en détresse victimes de la guerre.

Si nous voulons vraiment tirer des enseignements du passé, il faut un féminisme résolument fondé sur l'idée de liberté et qui se limite à rompre avec les traditionnelles méthodes de discrimination, telles qu'il en existe encore beaucoup trop en Suisse. D'un point de vue économique, par exemple, cela commencerait par le système fiscal. Aujourd'hui, l'imposition commune des couples mariés n'encourage pas les épouses à s'engager sur le plan professionnel, car le deuxième revenu du ménage est imposé de manière plus que proportionnelle – et même toujours plus si la différence de revenu entre les deux conjoints est élevée. Une femme qui a un «revenu accessoire» doit «assumer» la progression fiscale plus élevée de son partenaire. Souvent, une activité professionnelle n'est profitable pour les femmes que dans la mesure où elles peuvent ainsi réagir de manière plus flexible aux

Si nous voulons tirer un enseignement du passé, il faut un féminisme résolument fondé sur l'idée de liberté.

L'imposition fiscale commune au sein du couple pénalise les femmes qui désirent amortir leur formation.

impondérables de la vie. L'imposition fiscale commune apparaît judicieuse et conforme lorsque le modèle familial traditionnel est au cœur de la vie quotidienne. Mais elle pénalise les femmes qui amortissent leur formation et qui souhaitent la concilier avec leur mariage et leur famille. Un autre chantier est le système scolaire. En principe, la conciliation de la vie professionnelle et de la vie familiale n'incombe pas à l'État. Mais celui-ci devrait au moins ne pas la rendre difficile. C'est la raison pour laquelle Avenir Suisse a plaidé voici de nombreuses années déjà en faveur des blocs de périodes et des écoles à horaire continu. Et les employeurs agiraient en fin de compte dans leur propre intérêt en pratiquant dans la mesure du possible des modèles de gestion flexible du temps de travail, en autorisant le travail à domicile et en mettant à disposition des crèches d'entreprise. Si la Suisse veut rester prospère à l'avenir, elle doit exploiter la totalité de son potentiel, y compris celui des femmes.

En même temps, il faut mettre en garde contre une vision purement économique de la «question féminine» car celle-ci n'est pas d'origine économique, mais culturelle. Et tout effort de changement culturel est un travail de longue haleine. C'est ce que démontrent par exemple les citations recueillies pour cette publication, émanant d'hommes à propos des femmes. Certaines d'entre elles sont totalement déplacées d'un point de vue moderne, d'autres nous font rire. Elles ont ceci de commun qu'elles reflètent des attitudes accumulées pendant des siècles, qui,

que nous le voulions ou non, nous influencent encore, du moins dans notre subconscient.

Les femmes feraient bien de prendre les éventuels préjugés envers elles avec assurance et humour. Le philosophe Fernand Braudel a employé à bon escient la métaphore d'une «histoire qui s'écoule lentement». La définition du «masculin» et du «féminin» se déplacera encore à maintes reprises à l'avenir dans l'une ou l'autre direction. Nous pouvons influencer cette évolution en commençant par nous-mêmes, dans notre comportement vécu. Il serait également utile aux femmes du *xxi*^e siècle que se développe aussi un mouvement masculin qui se pencherait de manière autocritique et assurée sur le rôle du «sexe fort». Les femmes émancipées ont besoin d'hommes émancipés.

Enfin et surtout, les femmes pourraient aussi beaucoup apprendre des hommes – et les imiter parfois, par exemple en ce qui concerne le «réseau-tage» ou l'«affirmation de soi». Toute la liberté, y compris celle gagnée au cours des siècles derniers pour les femmes, n'est jamais uniquement un droit, mais en même temps aussi un devoir, le devoir d'empoigner la liberté et d'en faire quelque chose, en contribuant à la société avec son propre potentiel. C'est précisément ce qu'ont fait de manière exemplaire les femmes dont ce livre dresse le portrait.

Les femmes du *xxi*^e siècle auraient intérêt à ce que se développe un mouvement masculin qui se pencherait sur le rôle du «sexe fort».

Verena Parzer Epp et Claudia Wirz



Lily Abegg
(1901 – 1974)

Notre femme en Extrême-Orient

Claudia Wirz



Image d'un voyage
en République populaire
de Chine: un stand
de nouilles dans une
grande ville

«Elle avait pour destin l'Extrême-Orient, en particulier le Japon, et pour mission d'ouvrir l'Occident à ce monde.» C'est en ces mots qu'un orateur a résumé l'action de Lily Abegg lors des funérailles de cette journaliste et écrivaine passionnée. Infatigable et constamment portée par son énergie juvénile, cette grande connaisseuse de l'Asie est brusquement décédée alors qu'elle passait des vacances en Engadine. Son dernier ouvrage, *Japans Traum vom Musterland*, venait de paraître et rassemblait ses expériences du Japon, où elle avait passé de nombreuses années.

La vie de Lily Abegg est aventureuse. Fille d'un commerçant en soieries, Hans Abegg, et d'une Allemande, Elsa Klara, Lily grandit à Yokohama. Après un séjour en Europe, où elle fait ses études, elle retourne dans le pays de son enfance, cette fois-ci en tant que journaliste. En 1936, elle devient correspondante pour la *Frankfurter Zeitung*, un poste qu'elle conservera jusqu'en 1940, lorsque éclate la guerre du Pacifique. Pendant toute la durée du conflit, elle restera au Japon mais se rendra parfois sur les champs de bataille en Chine, où elle couvrira la prise de Nankin par les Japonais.

Soupçonnée après la guerre d'avoir fait de la «propagande pour les forces de l'Axe», elle est faite prisonnière de guerre par les Américains. Toute l'histoire se révèle une erreur une fois connue la nationalité suisse de Lily Abegg, comme le rapporte la *Neue Zürcher Zeitung*. Après une collaboration avec la *Weltwoche*, elle travaille une nouvelle fois



Chez elle à Tokyo

au Japon pour la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* entre 1954 et 1964. Par la suite, elle continuera à apporter son expertise au journal en tant que conseillère pour l'Asie de l'Est.

Lily Abegg est une «orientaliste» de la vieille école. Ses livres sur l'Asie ne sont pas «scientifiques» mais s'inspirent de rencontres personnelles. L'écrivaine critique l'eurocentrisme, mais rejette aussi les passions exaltées pour l'Asie qui s'appuient sur des mythes et des légendes et non sur une connaissance fondée du continent. Elle-même est toutefois quelque peu eurocentrique. Ainsi, elle ne considère pas ses connaissances lacunaires de la langue japonaise, à l'oral comme à l'écrit, comme un obstacle pour comprendre son pays d'adoption. Elle ne peut lire les journaux japonais que s'ils sont en anglais; les sources primaires en japonais lui sont en grande partie inaccessibles. Cependant, il ne fait aucun doute qu'elle a façonné comme nul autre écrivain de l'époque l'image que ses contemporains se faisaient de l'Asie, surtout dans la sphère germanophone. Son livre *Ostasien denkt anders* («L'Asie de l'Est pense différemment»), publié en 1949, a été élevé en peu de temps au rang d'ouvrage de référence.



Ursula Andress
(*1936)

Née de la mer

Barbara Stolba



Ursula Andress (à droite)
et sa sœur Katharina

Que serait James Bond sans elle? Dans le premier épisode des aventures du célèbre agent secret, *James Bond 007 contre Dr No*, sorti en 1962, la Vénus d'Ostermundigen émerge avec grâce de l'écume, en bikini, un coquillage dans chaque main. Il était impensable pour l'époque de dévoiler autant de chair dans un film, mais elle porte le maillot à la perfection. Première «James Bond girl» de l'histoire, Ursula Andress a aussi été désignée comme la meilleure de toutes en 2006. La «Meitschi» bernoise est une icône du cinéma qui a su rester simple. La curiosité et l'amour l'ont toujours poussée à larguer les amarres vers d'autres horizons.

Ursula Andress est née le 19 mars 1936. Elle et ses frères et sœurs sont élevés par leur grand-père, horticulteur à Ostermundigen. À l'âge de 17 ans, elle tombe amoureuse de l'acteur Daniel Gélin et le suit à Paris, où elle prend des cours de comédie, de danse et d'anglais. Par la suite, elle travaille comme mannequin à Rome, où elle fait la connaissance de Marlon Brando. Il lui aurait conseillé de devenir actrice. En 1955, Ursula Andress décroche son premier rôle au cinéma et lorgne du côté d'Hollywood. Le succès n'est pas immédiat, mais, après *Dr No*, le monde est à ses pieds. Elle rencontre les acteurs les plus célèbres... et vit une histoire d'amour avec certains d'entre eux: James Dean, Sean Connery ou Jean-Paul Belmondo. Elle épouse John Derek, avec qui elle restera très liée jusqu'à la mort de l'acteur. En 1980, elle a un fils avec Harry Hamlin. «J'ai eu de nombreux grands amours dans



Lors d'une excursion
avec sa mère dans
les montagnes de Meiringen

ma vie. Pour chacun d'entre eux, je croyais qu'il serait éternel», a-t-elle déclaré un jour.

Ursula Andress a toujours conservé son indépendance dans sa vie professionnelle. À Hollywood, les acteurs de l'époque s'engageaient habituellement auprès d'une maison de production pour une durée minimale de sept ans. Or, alors que la plupart de ses collègues auraient tout abandonné pour réaliser le rêve d'une carrière hollywoodienne, Ursula rachète le contrat qu'elle avait passé avec la Paramount. Pour elle, rien n'est plus précieux que la liberté.

Jusqu'à nos jours, notre «Ursi nationale» est une personnalité célébrée en Suisse. Elle a joué dans plus de 30 films, a travaillé avec les plus grands noms du cinéma. Sa dernière courte apparition sur grand écran date de 2005. Aujourd'hui, elle vit dans une propriété des environs de Rome, où elle travaille et arrose elle-même son jardin. Elle est restée une originale et partage sa maison avec un boa. Selon ses propres dires, le tourbillon de la célébrité ne lui manque pas du tout. Regardera-t-elle les nouvelles aventures de James Bond? «Peut-être. En tout cas, le titre d'un des films pourrait être une devise pour moi: meurs un autre jour. Pour l'instant, j'ai bien trop de projets en tête.»



Ursula Andress et son fils
Dimitri à Ostermundigen



Verena Konzett
(1861 – 1947)

Une femme d'affaires socialiste

Marco Salvi



Verena Conzett,
jeune femme



Une fabrique sur
le Unterer Mühlesteig
à Zurich vers 1900

Lorsque, en 1931, Verena Conzett fête ses 70 ans à la Tonhalle de Zurich, elle est éditrice, a fondé de nombreux magazines et dirige une imprimerie florissante qui emploie 430 personnes. Toutefois, nombreux ont été les obstacles qu'elle a dû surmonter pour en arriver là.

Les premières années de sa vie font penser à un roman de Dickens. Son père perd son emploi, car il souffre de la cataracte. La famille dépend de la moindre rentrée d'argent et envoie Verena, qui a tout juste 13 ans, à l'usine. Elle travaille tout d'abord comme assistante dans une teinturerie de laine qui se trouve dans un quartier industriel construit sur pilotis au-dessus de la Limmat, à Zurich, le long du pont Mühlesteig. Les conditions de travail (12 heures par jour, six jours sur sept) s'apparentent, selon nos critères modernes, à celles d'un pays en voie de développement. La vie est tout aussi difficile dans les quartiers ouvriers, où un enfant sur quatre meurt durant sa première année de vie.

La jeune femme et ouvrière fait deux rencontres décisives: l'une avec le mouvement ouvrier et l'autre avec Conrad Conzett, imprimeur et éditeur du *Sozialdemokrat*, un journal interdit en Allemagne. Elle épouse ce dernier et Verena Knecht devient Verena Conzett. Le premier drame ne se fait guère attendre: en 1885, la fille du couple, Margrit, meurt du typhus alors qu'elle n'est encore qu'un nourrisson.

Verena Conzett rejoint la maison d'édition de son mari. Rapidement, elle est à l'avant-garde des syndicats pour les femmes. Les Conzett s'affirment

comme le couple fort de la gauche suisse: lui, comme président de l'Union syndicale suisse (uss); elle, comme «secrétaire du comité central de l'Union suisse des ouvrières» à partir de 1890. Même entre partisans des mêmes idéaux, l'égalité des sexes n'est pas une évidence. Ainsi, le syndicat des typographes demande une nouvelle fois que le travail des femmes soit interdit dans leur branche.

Les Conzett lancent un nouveau journal familial: le *Zürcher Anzeiger*. Mais, dès 1894, la concurrence se fait plus rude sur le marché avec la sortie d'un journal gratuit, le *Tages-Anzeiger*. Au même moment, Conrad se brouille avec l'uss et se retire de son comité directeur, ce qui entraîne une baisse du nombre des commandes pour l'entreprise familiale. Dépressif et endetté, Conrad Conzett se suicide en 1897.

Sa femme doit, une nouvelle fois, repartir de zéro. Dans un premier temps, elle n'échappe de peu à la faillite que grâce à une importante commande passée par l'office des poursuites – ironie du sort. Finalement, une innovation commerciale permet à Verena Conzett de sortir la tête de l'eau: l'abonnement au *Zürcher Anzeiger* est combiné avec une assurance accident. En 1908, elle lance un périodique familial, *In freien Stunden*, en collaboration avec son nouvel associé, l'avocat Emil Huber. La publication rencontre immédiatement un grand succès, les profits suivent en conséquence. Cela suscite une grande méfiance de la part de ses camarades: une société coopérative ne serait-elle



Conrad Conzett

pas plus indiquée pour une vraie socialiste? Verena Conzett se retire de l'Union des ouvrières, mais reste toutefois un membre fidèle du Parti socialiste.

Les innovations et les acquisitions s'enchaînent, mais aussi les coups du sort. En 1918, elle perd ses deux fils, emportés par la grippe espagnole en l'espace d'une semaine à peine, et elle doit reprendre elle-même la direction opérationnelle de son entreprise. Pourtant, elle parvient une nouvelle fois à surmonter la crise. Au cours des années 1920, l'effectif des employés de Conzett & Huber AG quadruple. En 1929, Verena Conzett publie son autobiographie, *Erstrebtes und Erlebtes* («Visions et souvenirs»). Elle a beaucoup à raconter.

Femmes dans une imprimerie



Archives Sociales Suisses

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Mon rêve: devenir le collant
d'Ursula Andress.»

Woody Allen

«Il n'y a de bruyantes
que les folles;
les femmes sages ne font
point de sensation.»

Jean-Jacques Rousseau

«La seule façon d'oublier
qu'on n'a qu'une vie, c'est
d'avoir plusieurs femmes.»

Philippe Bouvard



Marie Dentière
(1495 – 1561)

Une sœur en spiritualité incommode

Claudia Wirz



Il n'existe pas de représentation de Marie Dentière. Ce portrait imaginaire a été élaboré en 2009 pour une exposition.

En 1535, elle fait le voyage d'Aigle à Genève dans le but de convaincre les nonnes de quitter le couvent, de prendre un mari et de faire des enfants. Elle-même a déjà procédé à ce changement. En effet, c'est la seconde fois que l'ancienne prieure d'un couvent augustin de Belgique épouse un prêtre protestant. Pourtant, cette femme audacieuse ne souhaite pas se contenter d'un rôle d'épouse et de mère: elle veut prêcher la bonne nouvelle de la «vraie foi». Née aux alentours de 1495 à Tournai, Marie Dentière est transportée par l'esprit de la Réforme et animée par le dogme luthérien selon lequel tous les croyants sont voués au sacerdoce.

Si l'on va jusqu'au bout de sa pensée, elle exige également le sacerdoce pour les femmes, un postulat véritablement féministe avant la lettre. Il faudra encore quelques siècles avant que le monde protestant soit prêt pour cette avancée. Rarement les hommes d'Église du temps de Marie Dentière n'ont été aussi unanimes que sur ce point: à l'église, les femmes n'ont pas leur mot à dire. La Réforme voit cela du même oeil que le pape. «Que les femmes se taisent dans la communauté, car il ne leur est pas permis de parler; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi.» C'est ainsi que Luther traduit l'interdiction de parler énoncée par saint Paul.

Particulièrement cultivée et versée dans les Saintes Écritures, Marie Dentière ne comprend pas pourquoi les femmes n'auraient pas le droit de s'exprimer. En fin de compte, la Bible mentionne de nombreuses femmes qui se sont avérées de dignes

ambassadrices de la parole de Dieu. «Existe-t-il deux Évangiles distincts: l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes?» lance-t-elle à en réponse aux invectives de ses opposants. Mais elle ne peut les convaincre. Seul son époux, l'important réformateur Antoine Froment, lui apporte un soutien sans faille.

Puisque Marie Dentière n'a pas le droit de parler, elle écrit. Son premier ouvrage – une chronique de Genève – paraît sous un pseudonyme. Dans un langage sans concession, elle fustige le matérialisme et le déclin moral du clergé catholique, et critique l'influence politique de la Savoie catholique à Genève. Elle attache une grande importance à la liberté des Genevois. Dans une lettre-circulaire adressée à la reine de Navarre, qui s'intéresse aux événements remarquables se déroulant à Genève, Marie Dentière explique sur un ton «féministe» et anticlérical pourquoi Calvin a été chassé de la ville et pourquoi les femmes devraient se pencher sur des questions liées à la foi. Cette «lettre ouverte» provoque un scandale. Le Conseil de la ville en empêche la publication, fait emprisonner l'imprimeur et introduit la censure.

Bien entendu, Marie Dentière est profondément déçue que la Réforme n'ait pas comblé ses espoirs ambitieux d'une égalité hommes-femmes. Ce qui devait arriver arriva. Elle se brouille avec Calvin, pour qui elle s'était auparavant engagée avec passion. À cette époque, il n'y a tout simplement pas encore de place pour une femme aussi éprise de liberté et aussi déterminée.



Christina L. Griffiths

Marie Dentière est la seule femme à laquelle le Mur des Réformateurs de Genève rend nommément hommage.



Anna-Joséphine Dufour-Onofrio
(1817 – 1901)

Une vocation en soie

Sibylle Egloff



Cave à tissage: près de la moitié des tissus de soie à bluter fabriqués en Suisse ont été produits par l'entreprise Dufour & Cie.

Dans la vie, rien ne se passe jamais comme prévu. Fille d'un industriel et originaire de Lyon, Anna Joséphine Dufour-Onofrio perd son époux, Pierre Antoine, à seulement 25 ans. Elle se retrouve seule avec son fils et la fabrique de soie Dufour & Cie, en pleine expansion, à Thal, près de Rheineck (SG). Contre l'avis et les attentes de ses proches, elle reprend l'entreprise et poursuit l'œuvre de son mari avec beaucoup d'énergie.

Lorsqu'elle prend la tête de Dufour & Cie en 1842, 50 métiers à tisser sont en service. À peine quelques années plus tard, l'entreprise en compte 600, et emploie 1000 personnes. La fabrique se spécialise alors dans la production de tissus de soie à bluter pour tamiser la farine, qui permettent aux meuniers de produire des farines de qualités différentes à partir d'une seule variété de céréale. En 1855, les tissus de soie à bluter Dufour obtiennent

la plus haute distinction à l'Exposition universelle de Paris. Grâce à la demande importante en Suisse et à l'étranger, cette pionnière de l'industrie parvient à développer ses activités.

Durant cette période prospère, «Madame D.», comme on l'appelle couramment, n'oublie pas ses employés. Elle finance la construction d'un nouvel hôpital et de logements d'habitation. Elle crée aussi une caisse d'assurance maladie et un fonds de pension destinés à son personnel. Toujours modeste, elle poursuit avec intérêt ses activités jusqu'à un âge avancé.

Aujourd'hui, Anna-Joséphine Dufour-Onofrio remporterait probablement tous les prix récompensant un entrepreneur à succès: elle s'est distinguée par son courage, son esprit novateur et social, et sa réussite. Elle a su prouver à ses contemporains dubitatifs que le succès n'était pas lié au sexe et que les femmes pouvaient, elles aussi, être d'excellents entrepreneurs. Existant toujours sous le nom de Sefar, son entreprise a su se faire un nom dans le monde entier grâce à ses tissus monofilaments de précision.



«Madame D.», une femme d'affaires expérimentée



La femme d'affaires (2^e à partir de la droite) n'aimait guère se déplacer en calèche lorsque ses employés marchaient à côté. Photo datant de 1890 environ.



Isabelle Eberhardt
(1877 – 1904)

Aventurière au pays des sables

Eléonore Sulser

La grande voyageuse
à l'âge de 18 ans



La première image qui surgit, à voir la vie d'Isabelle Eberhardt, née à Genève en 1877, est celle d'un Rimbaud au féminin. Certes, elle n'est pas poète, journaliste plutôt, mais ses phrases s'envolent avec lyrisme et elle partage, avec l'auteur des *Illuminations*, la passion de l'écriture. Comme celui qui inventa la mer dans *Le bateau ivre* sans l'avoir jamais vue, Isabelle Eberhardt est fascinée par les lointains: en 1895 – à 17 ans – elle écrit un texte intitulé *Vision du Maghreb*, où elle évoque l'Algérie sans avoir jamais passé la Méditerranée. Comme Rimbaud, Isabelle Eberhardt possède un imaginaire puissant, un goût pour l'absolu, les terres brûlées de soleil, l'aventure; un anticonformisme radical qui scan-

dalise, et surtout, un amour sans concession pour la liberté. Elle est femme mais joue sans cesse de son identité, empruntant habits et pseudonymes aux hommes, se sentant, partout et toujours, leur égale. Parmi ses premiers biographes, certains ont été si frappés par les points communs avec Rimbaud – dont le père, Frédéric, participa d'ailleurs, en militaire, à la conquête de l'Algérie – qu'ils firent d'Isabelle une fille secrète d'Arthur.

Née dans le quartier des Grottes, à Genève, où une rue porte son nom, c'est en Russie qu'Isabelle Eberhardt a ses racines. Sa mère, née Eberhardt, a épousé un général russe resté en Russie. Son père n'est pas Rimbaud, mais son identité n'est pas non plus très certaine: il aurait été le précepteur, russe, savant et socialiste, des enfants du général de Moerder et de sa femme. D'où ce nom de jeune fille qui échoit à Isabelle.

L'Algérie s'invite dans l'imaginaire de cette famille peu fortunée, proche des milieux russes, arméniens et turcs de Genève, par le biais des frères qui s'engagent l'un après l'autre dans la Légion. Nicolas part en premier, puis Augustin, le frère bien-aimé né cinq ans avant Isabelle, s'embarque pour l'Algérie en 1888. Isabelle étudie l'arabe, le turc, commence à écrire, correspond avec un officier français en Algérie. En 1897, elle passe enfin la Méditerranée avec sa mère et s'installe à Bône (Annaba). Elle se convertit à l'islam et prend le prénom de Mahmoud, nom masculin qu'elle adoptera pour voyager.



En 1897, la jeune auteure s'établit en Algérie.

C'est le début d'une vie «dans l'ombre chaude de l'islam» (pour reprendre le titre d'un de ses textes), un islam de marabouts, de confréries soufies, un islam populaire auquel elle s'attache en découvrant l'Algérie et ses peuples. Elle voyage donc, et tente de vivre de ses écrits. Vêtue comme les hommes du lieu, elle part et repart sans cesse, en train, à cheval, à dos d'âne, de mule, de chameau, vers le désert algérien. Ni ses démêlés avec l'administration française qui se scandalise de sa conduite et tente de l'expulser, ni son amour et son mariage avec un spahi musulman, Slimène Ehnni, ni la pauvreté qui la pousse lors d'un séjour à Marseille à se faire docker, ni même l'agression dont elle est victime, ne lui feront renoncer à sillonner l'Algérie dès qu'elle le peut. En 1902, enfin, un journal, l'*Akhbar* dirigé par Victor Barrucand – qui, plus tard, recueillera et éditera ses textes – réalise son rêve et la nomme envoyée spéciale. C'est en journaliste, belle plume et fine observatrice, qu'elle repart vers le pays des sables.

En octobre 1904, alors qu'elle se remet d'un accès de malaria à Aïn Sefra, le brusque débordement d'un oued envahit la ville basse où elle séjourne avec son mari. Elle meurt, à 27 ans, écrasée par les pierres et la boue. Comme Rimbaud, elle disparaît tôt, non sans avoir indiqué une voie d'écriture, de liberté et de vagabondage aux femmes qui la suivront, comme Ella Maillart ou Annemarie Schwarzenbach.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Dieu est le verbe,
les hommes les complé-
ments et les femmes
les adjectifs, pour faire joli.»

Jérôme Touzalin

«J'ai toujours été
étonné qu'on laissât les
femmes entrer dans
les églises. Quelles con-
versations peuvent-
elles tenir avec Dieu?»

Charles Baudelaire

«Le silence donne
aux femmes une grâce
qui leur sied.»

Sophocle



Regula Engel-Egli
(1761 – 1853)

L'Amazone de Napoléon

Verena Parzer Epp

À la fin du XVIII^e siècle, la Suisse est encore le parent pauvre de l'Europe. De nombreux Suisses sont contraints de s'engager comme mercenaires pour le compte des souverains européens. C'est à cette époque que vit une femme dont les mémoires comptent parmi les œuvres les plus singulières jamais écrites par une Suissesse.

L'héroïne de cette histoire est née sous le nom de Regula Egli en 1761 à Fluntern, une commune qui fait de nos jours partie de Zurich. Elle passe son enfance dans un orphelinat. À 17 ans, elle tombe amoureuse d'un soldat, tout comme sa mère des années auparavant. L'heureux élu s'appelle Florian Engel, il sert dans un régiment suisse de l'armée française. Mari et femme deviennent des partisans fidèles de Napoléon et le suivent presque partout: en Égypte, à la bataille d'Austerlitz, dans les campagnes contre Naples, la Prusse, l'Espagne et le Portugal. Ils partent même en exil sur l'île d'Elbe avec Bonaparte. Ils vivent de la guerre et ne voient pas d'autre possibilité. «Mon époux ne comprenait rien d'autre que la carrière militaire», écrit Regula, en s'excusant presque.

Regula Engel est bien plus que la compagne de son mari: elle enfile l'uniforme et prend part à de nombreuses batailles. On raconte que Napoléon aurait loué ses «bons mollets de Suissesse». Sa santé exceptionnelle lui a permis de mettre au monde vingt et un enfants: «J'accouchai entre deux canons. Dès le jour suivant, à quatre heures du matin, je devais reprendre la route.» Le dernier enfant naquit



Zentralbibliothek Zürich

La cour du vieil hospice de la Predigerkirche, où Regula Engel-Egli a passé les dernières années de sa vie



La bataille de Waterloo,
peinte par William
Sadler II (avant 1839)

en 1811. «Engel pouvait se vanter que, à cinquante ans, sa vigne fasse encore pousser des fruits», constate-t-elle non sans humour. Le couple garde toujours uniquement les enfants les plus jeunes auprès de lui et envoie les plus âgés chez des amis en Suisse.

En 1815, Regula Engel perd à la bataille de Waterloo son mari et deux de ses fils; elle est elle-même grièvement blessée. Comme l'État français refuse de lui verser sa solde, la veuve se rend en Amérique pour y chercher l'un de ses fils. Elle le trouvera en Nouvelle-Orléans – sur son lit de mort. De retour en Suisse, elle ne retrouve pas la trace de ses trois enfants encore en vie. Devant faire face à d'importants problèmes d'argent, Regula Engel, désormais établie à Zurich, couche sur papier son histoire: ce seront ses mémoires: *Madame la Colonel Engel. Mémoires d'une Amazone du temps de Napoléon*.

Son manuscrit la transforme en célébrité locale mais c'est à peine s'il lui permet de vivre. Lorsqu'elle atteint 83 ans, elle se voit attribuer une place à l'hospice payée par la ville de Zurich. Elle y restera jusqu'à sa mort, à l'âge canonique, pour l'époque, de 92 ans.

Regula Engel était fière de sa vie et de la manière dont elle l'avait menée: «Toutes ces peines, et bien d'autres, qui se sont abattues sur moi comme des trombes d'eau, j'ai dû les essuyer. Et j'ai tenu bon.»



Elisabeth Feller
(1910 – 1973)

Une patronne comme dans un livre

Verena Parzer Epp



Jeune fille
avec son père

En fait, il aurait préféré avoir un fils. C'est du moins ce que glisse de temps en temps Adolf Feller, entrepreneur dans l'électronique à Horgen (ZH), à sa femme. Pourtant, il prépare consciencieusement sa fille Elisabeth à reprendre son entreprise.

Celle-ci a une belle enfance: elle apprend l'équitation, fait de la randonnée dans les montagnes et du ski avec son père, qu'elle accompagne aussi pendant des croisières et des voyages culturels de plusieurs semaines. Après des études de géographie et de géologie à l'Université de Zurich, elle enchaîne avec deux semestres à la London School of Economics. À son retour, lorsqu'elle rejoint ses parents à Paris, son père meurt subitement d'un infarctus. C'est donc pratiquement d'un jour à l'autre que la jeune étudiante reprend la direction de l'entreprise Feller.

À la tête de la société, elle se voit surtout comme représentante de la famille. Comme son père déjà, elle manque de connaissances techniques, et cela lui importe peu: «Je ne crois pas que le savoir spécialisé soit décisif pour la direction d'une entreprise. On peut embaucher du personnel spécialisé à cet effet. Ce qui est décisif, par contre, c'est le climat que l'on crée, les relations humaines, savoir susciter et prodiguer la confiance, choisir les bons collaborateurs et les suivre, déléguer la responsabilité.»

Ses employés la perçoivent comme «la mère de l'entreprise», autoritaire mais juste. Elle est respectée pour sa rigueur. Bien avant ses concurrents, la société a sa propre caisse de pension et une cantine,

et investit dans des programmes locaux de construction de logements. En outre, pour mieux intégrer les «travailleurs étrangers» italiens, comme on les appelait à l'époque, l'entreprise leur offre des cours d'allemand, et des cours d'italien pour les employés suisses.

Elisabeth Feller lutte pour ses convictions. Bien que cela puisse paraître naturel, cela n'allait en réalité pas de soi. Elle s'engage pour le droit de vote des femmes, et demande au sein de l'Union patronale le même salaire pour les hommes et les femmes – sans succès. En 1959, c'est elle qui devient la première présidente non anglophone de l'*International Federation of Business and Professional Women*. Cette nouvelle fonction lui permet de découvrir le travail des organisations internationales, et d'effectuer de longs voyages d'affaires.

Souvent, elle fait des donations pour des causes sociales et demande parfois le soutien de son personnel par l'intermédiaire du journal de l'entreprise: pour une école de filles palestiniennes à Ramallah, l'Hôpital Albert Schweitzer à Lambaréné (Gabon) ou encore le Village d'enfants Pestalozzi à Trogen (AR). La crèche de Berghalden est née de son initiative.

En 1970, l'entrepreneuse accueille 37 réfugiés du Tibet à Horgen et leur offre du travail dans son usine. Par contre, elle ne vivra pas la visite que rend le dalai-lama en personne à son entreprise en 1974. Elle est décédée l'année précédente, aussi subitement que son père.



La femme d'affaires expérimentée



BFU Genève, J.-M. Meylan

Valérie de Gasparin
(1813 – 1894)

Une chrétienne contestataire

Simon Moreillon

Valérie de Gasparin, patricienne protestante genevoise, a mis sa foi, sa plume et sa fortune au service des plus démunis. Mais aussi au service de la profession d'infirmière indépendante et décollée de tout vœu religieux.

Née en 1813 à Genève, Valérie Boissier est la descendante d'une riche famille de la bourgeoisie genevoise. Son père, un propriétaire foncier, possédait notamment le domaine du Rivage à Chambésy, près de Genève, et un manoir à Valeyres-sous-Rances, dans le canton de Vaud. La jeunesse de Valérie fut très influencée par son précepteur, Louis Valette, un futur pasteur qui fit d'elle et de son frère Pierre Edmond, futur botaniste de renom, non seulement de véritables érudits, mais aussi des passionnés de la nature.

De par sa mère, Valérie sera attirée par le mouvement du Réveil protestant, qui accorde une grande place au sentiment et à l'expérience personnelle dans la pratique de la religion. À 17 ans, sa famille séjourne à Paris, où elle goûte à la grande vie de la capitale et prend des cours de piano avec Franz Liszt, alors âgé de vingt ans. À son retour en 1833, elle publie ses deux premières nouvelles sous le pseudonyme masculin d'Antoine Goru. Le désir d'écrire ne la quittera plus.

En 1837, un an après le décès de sa mère, qui l'a beaucoup marquée, elle épouse le comte Agénor de Gasparin, un fils de bonne famille d'origine corse... et protestante. Établis à Paris, les mariés poursuivent leur carrière respective. Lui, littéraire



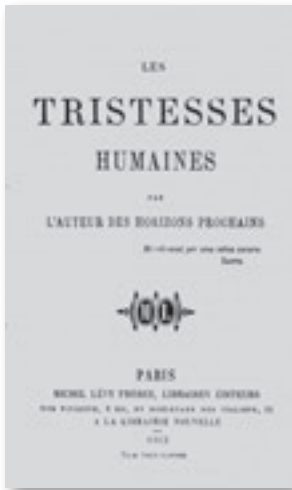
Archives Fondation La Source

Valérie de Gasparin
en 1833 environ



La volée 1887 de l'École normale évangélique des gardes-malades indépendantes

et publique – il est maître des requêtes au Conseil d'État sous la Monarchie de juillet et député de Bastia de 1842 à 1847; Valérie, elle, aide les pauvres et publie des ouvrages à visées morales et sociales: *Le mariage au point de vue chrétien*, *Allons faire fortune à Paris!* ou encore *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs*. Femme de son époque, Valérie de Gasparin légitime dans ses écrits le discours masculin de son milieu: «Homme et femme sont égaux en essence sur le plan divin, mais la différence des sexes impose à cette dernière de s'effacer socialement au profit de son époux.» Un précepte auquel elle n'obéira absolument pas!



Un des ouvrages de
Valérie de Gasparin

L'existence du couple sera bouleversée en 1848 alors qu'il entreprend un long voyage au Proche-Orient. Les Gasparin apprennent qu'une révolution a lieu à Paris. Le couple réagit avec prudence. L'instauration du régime impérial de Napoléon III les contraint à s'établir définitivement en Suisse romande. Ils closent alors une période parisienne épanouissante et fructueuse.

En Suisse romande, la philanthrope chrétienne poursuit sa prolifique carrière littéraire. Elle enchaîne les ouvrages: des *Horizons prochains* aux *Horizons célestes* en passant par *Camille* ou encore *Dans les prés et sous les bois*. Mais, surtout, elle s'oppose à la Communauté des diaconesses de Saint-Loup, qui concevait les soins aux malades dans l'esprit des fondations monastiques catholiques. C'est que la comtesse, profonde individualiste, ne goûte que peu cette traduction protestante des congrégations catholiques de femmes. Ce qu'elle désire, c'est valoriser la profession de garde-malade. Elle veut en finir avec l'appellation de «sœur», les vœux religieux et l'uniforme pour les jeunes gardes-malades protestantes. Selon elle, c'est d'une excellente formation et d'un salaire décent qu'elles ont surtout besoin. Elle résumera sa position dans un ouvrage paru en 1855 sous le titre *Des corporations monastiques au sein du protestantisme*. Ses idées progressistes sont appliquées grâce à la fortune héritée de son père, qui décède en 1857. En 1858, elle fonde l'Asile des bains à Yverdon pour les plus démunis. Et

en 1859, elle crée à Lausanne – à défaut d’appui genevois – son grand œuvre: une «École normale évangélique de gardes-malades indépendantes» – c’est son appellation. Une école qui a fait date et demeure de nos jours sous le nom de Haute École de la santé La Source. Il s’agissait alors du premier établissement d’enseignement laïc pour les infirmières, rompant avec le monachisme d’alors.

En 1871, Valérie de Gasparin subira, après cette révolution de 1848 qui lui fit fuir la France, un nouveau coup du sort. Durant la guerre franco-prussienne, les Gasparin résident dans leur manoir près d’Orbe. Agénor y tombe gravement malade, probablement atteint d’une fièvre typhoïde contractée auprès des blessés de l’armée française de Bourbaki, réfugiée en Suisse. Il meurt le 9 septembre 1871, laissant Valérie de Gasparin profondément endeuillée. «Lasse d’être une femme de bataille», elle se retire, recluse, dans son domaine de Chambésy, jusqu’à sa mort le 16 juin 1894. La veuve ne manquera toutefois pas de pérenniser son œuvre émanicipatrice en transformant ses deux institutions sociales en fondations en 1890. Si de nos jours les écrits de Valérie de Gasparin sont tombés dans l’oubli, son œuvre humanitaire et visionnaire perdure: la Fondation Valérie de Gasparin poursuit ses activités à Yverdon tandis qu’une autre fondation s’occupe de la gestion de l’École, qui se compose de la Haute École de la santé La Source (HES-SO) et de l’Institut La Source.



La fondatrice de
La Source



Augusta Gillabert-Randin
(1869 – 1940)

Pionnière du sillon patriotique

Claudia Wirz



Augusta Gillabert-Randin en oratrice dans les années 1920

Le début de cette histoire est marqué par la catastrophe de la guerre et un coup du sort personnel. Après la Première Guerre mondiale, le monde est différent. La guerre a également changé la vision qu'ont les femmes de leur rôle dans la société. Une ambiance de renouveau règne parmi les paysannes qui ont maintenu les exploitations à flot à la campagne. Beaucoup d'entre elles veulent être plus qu'une simple épouse sans propriété qui travaille à la ferme de son mari. Augusta Gillabert-Randin, paysanne veuve depuis 1914 et mère élevant seule ses cinq enfants, devient à partir de 1918 porte-parole et pionnière de l'émancipation des femmes rurales.

Avec ferveur, elle se voue à la lutte pour le droit de vote des femmes, pour la valorisation du travail

des femmes dans l'agriculture et pour la formation des filles de paysans. Elle est également très active en politique agricole. L'industrialisation a changé le marché de l'alimentation. La production est massivement augmentée, des flux de marchandises globaux et de nouveaux intermédiaires émergent. Les consommateurs et les producteurs s'éloignent les uns des autres.

Ces évolutions déplaisent à Augusta Gillabert-Randin. Encore marquée par la pénurie alimentaire régnant autour de 1917, elle lutte contre l'achat de denrées par des intermédiaires et milite pour la régulation des prix. Ses armes sont sa plume alerte dans la presse agricole ainsi que l'utilisation de structures coopératives. En 1918, elle fonde la première association de paysannes en Suisse, l'Association des Productrices de Moudon, surnommée «Soviet des productrices» par la presse locale. Elle espère pouvoir établir des relations commerciales directes avec les associations de femmes au foyer et les coopératives de consommatrices.

C'est un échec. Cette femme rurale, également très active au sein de l'Église et du mouvement d'abstinence, ne verra pas l'introduction du droit de vote des femmes. Elle meurt au printemps 1940, pauvre et largement ignorée par l'historiographie et les études sur le genre, bien qu'elle soit impliquée de manière significative dans la fondation de l'Union suisse des paysannes et femmes rurales, dont elle deviendra plus tard présidente d'honneur.



Dans les années 1930



La paysanne Gillibert-Randin (au milieu) au travail avec sa famille et des employés

Peter Moser, spécialiste de l'histoire agraire, avance une double explication: au manque général d'intérêt de l'historiographie pour les femmes s'ajoute selon lui un désintérêt des études sur le genre pour les paysannes.

Qu'Augusta Gillibert-Randin ait trouvé sa vocation est doublement dû à son époux. Originaire d'Orbe, cette fille de commerçant n'est devenue paysanne que par mariage. Et elle ne devient politiquement et journalistiquement active qu'après la mort de son mari, lorsqu'elle doit gérer la ferme seule avec ses enfants. L'absence du mari et l'accès à ses propres ressources économiques qui en découle ont l'effet d'une émancipation.

La Première Guerre mondiale a démontré que les femmes étaient plus qu'un simple appendice de l'homme. La revendication d'une égalité de traitement entre tous les citoyens ne peut plus être combattue avec des arguments factuels. Mais il fallut encore quelques décennies pour que cette objectivité ne s'impose en Suisse.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes.»

Voltaire

«L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation, et elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain.»

Stendhal

«La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité de la force et de l'apparence de la faiblesse.»

Victor Hugo



Lise Girardin
(1921 – 2010)

Première maire de Suisse, éclareuse éclairée

Marie-Claude Martin



En 1975

Quand elle s'est éteinte le 16 octobre 2010, à 89 ans, les hommages ont été unanimes, à gauche comme à droite. Pourtant, elle avait quitté la vie politique depuis plus de vingt ans. Mais on n'oublie pas les pionnières. La genevoise Lise Girardin l'aura été sans en tirer vanité. Elle savait qu'elle allait dans le sens de l'histoire, qu'elle était une ouvreuse, comme on le dit de ces skieurs qui testent la piste pour faciliter la course des suivants.

C'est un des plus savoureux paradoxes de l'histoire suisse. En 1968, les femmes n'ont pas encore le droit de vote et d'éligibilité, mais Genève – qui l'a octroyé pour le canton en 1960 – a déjà sa «Madame le Maire», Lise Girardin. Éluë au Conseil administratif de la Ville de Genève (1967–1979), à la charge de la Culture et des Beaux-Arts, elle le sera même à trois reprises. C'est la première femme à occuper une telle fonction en Suisse. Bien sûr, au début, le ton est plutôt goguenard. L'époque parle encore de «sexe faible», de «beau sexe» et de «politique en jupon», tandis que la presse s'interroge sur la manière dont elle portera l'écharpe officielle, nouée, ornementée ou frangée, quand elle devra célébrer un mariage.

Mais cette pionnière en tout – elle fut aussi la première femme juge assesseur suppléant à la Chambre d'accusation et au Tribunal de police en 1959, première à être élue au Grand Conseil en 1961, puis au Conseil des États de 1971 à 1975 – n'a jamais forcé le destin. Comme elle le disait lors d'une interview télévisée en 1971, elle a «fait son



Le 11 mai 1969 lors
d'une parade à Genève

avenir, jour après jour», sans préméditation. Radicale par tradition familiale, oratrice capable de rendre compréhensibles des dossiers complexes, à l'écoute des remous de son époque et soucieuse de l'intérêt général, cette licenciée en lettres aura opéré une révolution tranquille sans rallumer la guerre des sexes. Son féminisme est pragmatique. Elle appelle les femmes à s'affranchir en leur disant que «si elles ne s'occupent pas de politique, la politique en revanche s'occupe d'elles». Sur le plan cantonal, elle se mobilise pour la démocratisation des études et de la formation, et, sur le plan fédéral, pour la décriminalisation de l'avortement et l'égalité entre hommes et femmes.

Comment cette enseignante de français auprès d'élèves étrangers, mariée et mère d'un enfant, s'est-elle retrouvée en première ligne? En étant la bonne personne, au bon moment. Le Parti radical avait



Avec l'ancien conseiller fédéral Friedrich Traugott Wahlen

en effet besoin d'améliorer son image après avoir appelé à voter non au suffrage féminin tandis que le oui l'emportait à Genève. Le parti découvre alors Lise Girardin, et en fera sa « locomotive ». Femme alibi dans un premier temps, elle acquiert rapidement popularité et crédibilité. Au gré de ses mandats législatifs et exécutifs, elle prend goût à la chose publique. Son secret: aimer ce qu'elle fait, « me plaire dans le moment que je vis ».

Pour beaucoup, Lise Girardin aurait pu être aussi la première conseillère fédérale. Mais une méchante polémique la discrédite. En 1971, on lui reproche d'avoir accepté de siéger au conseil d'administration de la Société de banque suisse (SBS). Une manière pour elle d'affirmer une autre de ses convictions: l'intérêt des femmes pour l'économie. Victime d'une campagne de dénigrement, elle démissionne de la SBS, mais le mal est fait. Ses adversaires réactiveront sans cesse cet épisode pour lui barrer la route. « Dans les années 60, les partis avaient besoin des femmes. Ensuite, plus elles s'intégraient, plus cela devenait difficile. » Elle n'est pas réélue au Conseil des États en 1975.

De 1984 à 1991, elle préside la Commission fédérale des étrangers et plaide pour l'entrée de la Suisse dans l'Espace économique européen (EEE). Parmi ses derniers combats politiques figure son appui au congé maternité. Lucide, elle dira au moment de prendre sa retraite en 1979: « J'ai le sentiment d'avoir passé ma vie à ouvrir des portes, à les passer, à essayer d'aller plus loin. » Pionnière, et éclairceuse.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Ce que Dieu ne peut plus faire, une femme, parfois, le peut.»

Daniel Pennac

«La femme est un animal à cheveux longs et à idées courtes.»

Arthur Schopenhauer

«Les femmes seraient charmantes si on pouvait tomber dans leurs bras sans tomber dans leurs mains.»

Ambrose Bierce



Marie Goegg-Pouchoulin
(1826 – 1899)

Militante féministe suisse

Simon Moreillon



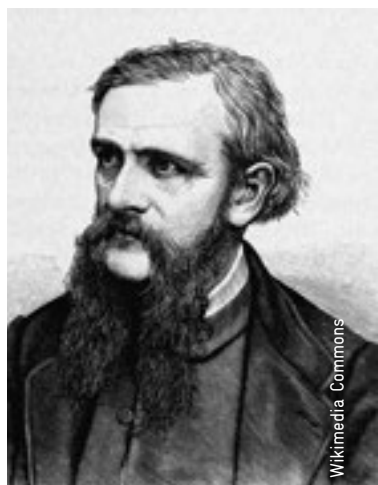
Première édition de
Solidarité, créé en 1872

Marie Goegg-Pouchoulin, militante socialiste et féministe de la première heure, a jeté les bases du mouvement d'émancipation de la femme en Suisse. Née en 1826 à Genève dans une famille d'horlogers, Marie Pouchoulin, éveillée et intelligente, reçoit, comme de coutume à l'époque, un enseignement de base. Son père a toujours été sensible aux idées socialistes, qui la marquent profondément. Elle épouse sans conviction à dix-neuf ans un honnête commerçant: Marc-Antoine Mercier. La famille s'agrandit, deux ans plus tard, avec la naissance d'un fils, Henri. Bien que dévouée à l'éducation de son enfant, Marie Mercier née Pouchoulin se satisfait peu de son existence de mère et d'épouse.

Son quotidien prendra une tout autre saveur dès 1848. L'Europe est alors bouleversée par les révolutions nationalistes du Printemps des peuples. La famille Pouchoulin loue des chambres à la pléthore de révolutionnaires et autres réfugiés politiques de l'Europe entière qui cherchent asile à Genève. À leur contact, la fibre militante et amoureuse de Marie Mercier s'éveille. En 1849, elle tombe follement amoureuse d'un jeune chef révolutionnaire badois, Amand Goegg. Chose extrêmement rare à l'époque, elle demande le divorce, qui lui sera refusé par les autorités. Elle devra attendre deux années avant de pouvoir se séparer de son mari. Marie Pouchoulin et Amand Goegg décident d'aller vivre à Londres en 1854. Leur premier fils, Egmont, y naît. Le couple revient vivre à Genève en 1857 et fonde une verrerie. Le 1^{er} août naît leur second enfant, Gustave Alfred.

Le couple est très actif dans les milieux socialistes. Marie Goegg-Pouchoulin et son mari s'investissent dans l'Association ouvrière internationale, aussi connue sous le nom de Première Internationale. Suite à la création en 1867 de la Ligue internationale de la paix et de la liberté, version embourgeoisée de la Première Internationale, elle lance en 1868 un appel à l'union des femmes dans le journal de la ligue, «Les États-Unis d'Europe». Suite à cet appel, elle fonde le premier mouvement féministe de Suisse: l'Association internationale des femmes, qui milite pour leurs droits politiques. Cette même année, elle devient la première Suisse à s'exprimer en public lors du congrès de la Ligue internationale de la paix et de la liberté de 1868.

La guerre franco-allemande donne un coup d'arrêt aux activités de l'association. En 1872, Marie Goegg-Pouchoulin relance son combat en créant l'association Solidarité. Elle fera avancer la condition féminine à Genève tout d'abord. En usant de son droit de pétition, elle fait ouvrir les bancs de l'Université de Genève aux étudiantes. Son combat principal sera l'abolition de la tutelle de femmes. À cette époque, les femmes célibataires ou veuves rentrent officiellement dans la même catégorie que les mineurs, les faibles d'esprit et les criminels. La tutelle sera supprimée dans le canton de Vaud en 1874 et à Bâle en 1877. L'abolition au niveau fédéral ne sera acquise que bien après son décès, en 1912. Mais sans son combat, rien n'aurait été possible.



Amand Goegg, le jeune révolutionnaire pour lequel Marie quitta son époux.

Sa vie privée ne connaît pas les mêmes succès que sa vie publique. En 1874, Amand Goegg la quitte à l'occasion d'une tournée de conférences en Australie. Il l'aura au passage dépouillée de sa fortune paternelle. Heurtée par l'abandon de ce mari qu'elle a aimé plus d'un quart de siècle durant, Marie Goegg-Pouchoulin se retire et laisse de côté sa fibre militante. Une nouvelle génération de féministes reprendra le flambeau. Toutefois, elle ne tarde pas à reprendre son combat. Elle présidera Solidarité de 1875 jusqu'à sa dissolution en 1880. Elle est élue au conseil d'administration de la Fédération abolitionniste internationale en 1886 et sera élue vice-présidente de l'Union des femmes de Genève en 1891. La jeune génération de féministes considère toutefois dans ses dernières années ses revendications comme peu en phase avec leur époque, même si elle lui est reconnaissante d'avoir établi une base solide pour leur mouvement. Marie Goegg-Pouchoulin décède le 24 mars 1899 à Genève. Elle aura été l'une des premières féministes égalitaristes de Suisse et l'un des symboles des femmes progressistes de Suisse romande.

Carte de membre pour l'Association internationale des femmes



Fondation Gosteli

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Votre sexe n'est là
que pour la dépendance:
Du côté de la barbe
est toute la puissance.»

Molière

«Pourquoi contredire
une femme! Il est plus
simple d'attendre
qu'elle change d'avis.»

Jean Anouilh

«Une femme qui raisonne
est une femme à
bout de sentiments.»

Malcolm de Chazal



Marthe Gosteli

(*1917)

La mémoire des femmes suisses

Claudia Wirz



Dans ses jeunes années
au travail à l'ambassade
américaine

Marthe Gosteli n'est pas une femme qui se laisse déconcerter. Déjà, après la mort de son père, elle reprend la ferme familiale, à Worblaufen (BE), avec l'aide de sa mère et de sa sœur. Une ferme gérée par des femmes était inconcevable à l'époque. Mais les trois associées ne se découragent pas et défendent leur exploitation. Aujourd'hui encore, rien ne peut décourager Marthe Gosteli. Le cœur de cette femme dynamique de 97 ans bat toujours avec la même intensité et la même passion pour la cause féminine, ce qui l'a élevée au rang d'icône du mouvement féministe.



Le siège de la Fondation
Gosteli

Les messages spectaculaires ou les démonstrations tonitruantes ne sont pas les armes de Marthe Gosteli: elle préfère des méthodes plus subtiles pour défendre sa cause. Grâce à l'éducation et la sensibilisation, elle milite dans les années 1950 et 1960 pour le droit de vote des femmes, ce qui demande beaucoup de temps et de patience. En Suisse, on a voté une cinquantaine de fois sur cette

question, dans les communes, dans les cantons, et deux fois au niveau fédéral. Cela donne 50 fois l'occasion d'énoncer les arguments en faveur de l'égalité entre hommes et femmes. Souvent, les plus difficiles à convaincre sont les femmes elles-mêmes. En février 1971, enfin, l'aboutissement: la majorité des hommes suisses dit oui au suffrage féminin, une étape cruciale dans l'histoire de la Suisse et du mouvement des femmes.

Marthe Gosteli ne devient pas la première présidente du Conseil national, ni la première conseillère fédérale. Elle laisse cela à d'autres, sa mission est différente. «Sans histoire, il n'y a pas d'avenir.» Marthe Gosteli en est profondément convaincue. Pour cette raison, et aussi parce que les femmes sont souvent oubliées dans les livres d'histoire, la ferme familiale, pour laquelle les trois femmes se sont vaillamment battues, abrite depuis 1982 les Archives sur l'histoire du mouvement féminin suisse de la Fondation Gosteli.

Par conviction, Marthe Gosteli ne s'est jamais mariée. «Le mariage ne m'aurait pas permis d'atteindre mes objectifs», dit-elle. Elle regrette que les jeunes femmes d'aujourd'hui connaissent si peu la longue histoire du mouvement d'émancipation féminine. Elle se réjouit donc d'autant plus lorsqu'une gymnasienne rédige son travail de maturité en consultant ses archives. Les conseillères nationales et fédérales se succèdent, mais ce n'est que grâce à la fondation de Marthe Gosteli que la mémoire du mouvement d'émancipation féminine suisse perdurera.



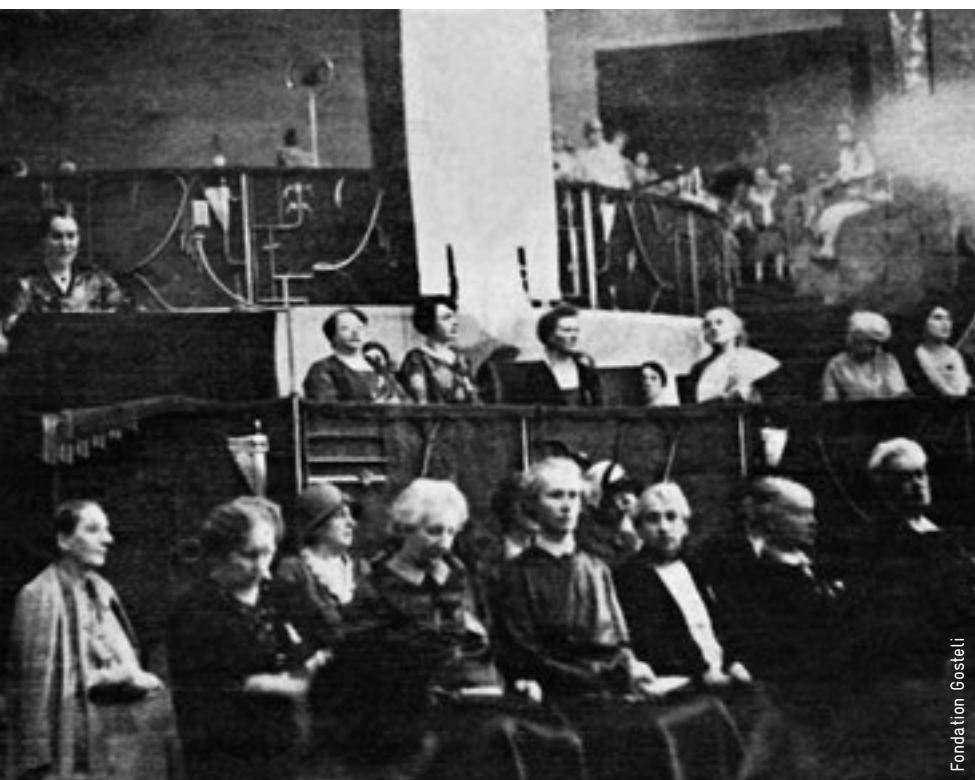
Marthe Gosteli en conversation avec une étudiante



Emilie Gourd
(1879 – 1946)

Pasionaria féministe

Simon Moreillon



Fondation Gosteli

En tant que secrétaire générale du comité organisateur au congrès du mouvement féministe (rangée du haut, 3^e à partir de la gauche)

C'est l'une des figures de proue du féminisme de la première moitié du xx^e siècle. Charismatique, infatigable et dotée d'un sens de l'initiative peu commun, elle ne verra toutefois pas son combat le plus cher aboutir de son vivant: l'octroi du droit de vote aux Genevoises, son canton d'origine, et aux Suissesses.

Née en 1879 dans une famille de la haute bourgeoisie protestante de Genève, Emilie Gourd reçoit une éducation ouverte et portée vers le progrès social. Dès son certificat de capacité, elle s'engage,

comme sa mère avant elle, dans de nombreuses sociétés de bienfaisance, telle la Société protestante de secours mutuel. Rêvant d'embrasser une carrière d'écrivaine, elle suit des études à la Faculté des lettres de Genève. La jeune femme ne tarde pas à s'y forger une opinion féministe bien affirmée. Sa rencontre avec Auguste de Morsier, qui milite pour la reconnaissance de droits politiques aux femmes et l'abolition de la prostitution réglementée, sera déterminante dans sa trajectoire personnelle. Elle s'engage totalement dans l'Association genevoise pour le suffrage féminin. Son talent de militante s'y épanouit, malgré l'indifférence générale qui règne à Genève pour cette question. Emilie Gourd se fait alors une réputation de féministe radicale et des plus tenaces. Elle est nommée secrétaire du comité de l'Alliance nationale de sociétés féminines suisses à vingt-quatre ans et s'engage un an plus tard dans l'Union des femmes. À trente ans, elle se rallie au combat. Elle œuvrera dès lors au premier plan du féminisme à l'échelon genevois, suisse mais aussi international, en accumulant les postes de prestige: présidente de 1911 à 1946 de l'Association genevoise pour le suffrage féminin, de 1914 à 1928 de l'Association suisse pour le suffrage féminin, et de 1914 à 1946 de l'Ouvroir de l'Union des femmes, qu'elle a fondé pour fournir du travail aux femmes que la Première Guerre mondiale a laissées sans ressources.

Encouragée par Auguste de Morsier et Camille Vidart, figures emblématiques de l'époque, elle

lance *Le mouvement féministe* en 1912 pour promouvoir le vote des femmes. Elle en sera la rédactrice en chef jusqu'à son décès. Le mensuel existe toujours sous le nom de *L'émiliE*. Ces colonnes étaient à son sens le moyen le plus sûr d'émanciper les femmes et d'éveiller leur conscience. De sa plume alerte, elle s'investit totalement dans cette aventure et tous les sujets trouvent place dans le bimensuel. Son slogan «L'idée marche» sera populaire des deux côtés de la Sarine. Mais loin de rester confinée à l'écriture, elle n'hésite pas à partir par monts et par vaux dans les villages pour exposer les thèses féministes et expliquer la notion d'égalité politique entre femmes et hommes. En 1929, la pétition de 250 000 signatures accompagnant la motion Jenni en faveur du suffrage féminin est remise dans un tiroir par les présidents des deux Chambres fédérales de l'époque. Ils lui accordent toutefois une entrevue, qui n'aboutira à rien de concret. Il faudra attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour que l'Assemblée fédérale empoigne enfin le sujet et accepte la motion Jenni... Au grand soulagement d'Emilie Gourd. Son décès un an plus tard lui épargnera d'attendre trop longtemps l'aboutissement de toute une vie sans compromis: les Genevoises obtiennent le droit de vote en 1960, et c'est encore un quart de siècle plus tard que les femmes recevront, enfin, à la majorité des deux tiers de votants masculins, la possibilité de participer à la politique au niveau fédéral. L'idée a marché.



À son bureau à la maison



Marie Grosholtz
(1761 – 1850)

Une carrière dans la cire

Claudia Wirz



L'oncle Curtius de Berne, qui apprit à Marie la fabrication des figures de cire

La vie de cette femme commence tout en bas et se termine tout en haut. Marie Grosholtz est née en décembre 1761 à Strasbourg, probablement hors mariage, fille d'une domestique prétendument bernoise. Elle n'est pas prédestinée à une brillante carrière, mais elle y parviendra quand même. Quand, devenue Madame Tussaud, elle s'éteint à Londres en 1850 à un âge avancé, elle lègue à ses fils une entreprise florissante.

L'ascension de Marie Grosholtz commence à Berne, où sa mère tient le ménage du médecin bernois Philippe Curtius. Curtius, qui selon certaines sources pourrait être le père ou l'oncle de Marie, réalise des figures en cire et les expose. En 1767, la «famille» déménage avec son cabinet de figures à Paris. Marie apprend le métier de son père nourricier et est témoin de la Révolution française. Cela lui donnera l'occasion plus tard d'épicer ses mémoires avec des récits lugubres et effrayants. Ses souvenirs sont le fondement de son concept de marketing. Elle prétendra par la suite avoir personnellement connu les personnalités historiques qu'elle modelait en cire, et avoir fait fabriquer les têtes de la famille royale française guillotinée sur le modèle des têtes originales. Qui ne voudrait pas voir ça?

Après la Révolution à Paris, personne ne s'intéresse plus aux figures de cire. En 1802, Marie Grosholtz, épouse Tussaud depuis son mariage en 1795, émigre en Angleterre avec le cabinet hérité de Curtius en 1794, sans son mari alcoolique

mais avec son fils de 4 ans. Son fils cadet reste en France. Cette artiste douée pour la cire et et surtout pour l'autopromotion ne rentrera plus jamais en France. Son deuxième fils la rejoindra en Angleterre en 1822.

Durant plus de 30 ans, Madame Tussaud fait la tournée des fêtes foraines avec ses figures «plus vraies que nature» de Louis XVI, Marie-Antoinette, Voltaire ou Robespierre, et crée ainsi la base de son succès. En été 1835, elle inaugure son entreprise de famille «Madame Tussaud et Fils» sur Baker Street, à Londres. Aujourd'hui, «Madame Tussauds» appartient à une grande entreprise de divertissement.

La question de savoir si Marie Grosholtz était vraiment Suisse reste controversée. Dans ses mémoires, enjolivés de légendes, elle et ses descendants célèbrent leur origine suisse. «L'actuel chef de famille en personne», écrit ainsi la *Neue Zürcher Zeitung* en mai 1925, «atteste que tous les descendants de la vieille dame sont beaucoup plus fiers de leur origine suisse que de leur nom français, qui est seulement la conséquence d'un mariage malheureux, et qu'ils n'ont jamais oublié que le cabinet était une attraction à Berne bien avant qu'il ait été transféré à Paris et à Londres.»



Madame Tussaud,
octogénaire, en cire



Gertrud Haemmerli-Schindler
(1893 – 1978)

Une Helvetia féministe

Lukas Rübli



Fondation Gesteli

Une image des jours de jeunesse

Gertrud Haemmerli-Schindler a de la chance. Née de bonne famille le 7 septembre 1893 à Zurich, elle passe une belle enfance avec ses trois frères dans une maison à pignons. Son père est directeur de la fabrique de machines-outils Oerlikon. À cette époque-là, au début du xx^e siècle, il aurait été facile, et même logique, de se marier et de mener une vie discrète en tant qu'épouse et mère exemplaire. Mais Gertrud veut plus que cela.

La jeune femme choisit son propre chemin et se meut dans un environnement où elle doit faire ses preuves toute seule, sans réseau de relations.

Après s'être occupée d'enfants victimes de la Première Guerre mondiale, elle voyage en 1919 aux États-Unis. Elle s'inscrit à une école d'infirmières à Baltimore, seule Européenne parmi 600 Américaines et Canadiennes. Pendant des vacances en Suisse, elle rencontre le cardiologue Theodor Haemmerli, qu'elle épouse seulement trois mois plus tard. Aux côtés de son mari, elle peut continuer à exercer le métier de son choix, d'abord dans une clinique internationale au bord du lac Léman, puis à Zurich. En 1932, quand la crise économique mondiale conduit beaucoup de familles au chômage et à la misère, l'infirmière engagée crée la créée l'association *Mütterhilfe* («Association d'assistance aux mères»), qui prend en charge des mères célibataires et des femmes tombées enceintes sans l'avoir voulu. Elle présidera cette organisation pendant 30 ans. Mais ce n'est pas tout.

La menace de guerre imminente réveille en beaucoup de femmes le désir de s'engager pour leur patrie. Gertrud Haemmerli-Schindler crée alors le Service civil complémentaire féminin dans le canton de Zurich, et en devient la responsable nationale à partir de 1942. L'organisation, parallèle au Service féminin dans l'armée s'adresse aux femmes dont la disponibilité est limitée à cause de leur famille et de leur travail, mais qui veulent quand même s'engager pour la société. Les activités du Service civil complémentaire féminin sont très diverses: aide aux soldats et aux paysannes, assistance de quartier, collectes et, dernier mais non des moindres, accueil et



En conversation avec
la juriste Ida Somazzi



Fondation Gosteli

Gertrud Haemmerli-Schindler avec le général Guisan

soins d'enfants réfugiés arrivés des pays voisins. «L'arrivée de ces petites victimes de guerre dans la nuit et le brouillard, avec leurs petits balluchons de vêtements, nous a touchés au cœur plus que tout, et nous a impressionnés à chaque fois.»

Son mari s'éteint en 1944. Après la guerre, Gertrud Haemmerli-Schindler devient présidente du Centre de liaison des associations féminines zurichoises, et plus tard de l'Alliance de sociétés féminines suisses. Dans ses innombrables fonctions, elle lutte jusqu'à sa mort en 1978 pour ces droits des femmes qui nous semblent aujourd'hui si évidents.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Les femmes aiment à consoler, et porter ses chagrins de cœur en écharpe est la meilleure façon de réussir auprès d'elles.»

Alphonse Daudet

«Les femmes sont dupes de leur bonté.»

Alfred de Vigny

«Les femmes deviennent par amour tout à fait ce qu'elles sont dans l'idée des hommes dont elles sont aimées.»

Friedrich Nietzsche



Marie Heim-Vögtlin
(1845 – 1916)

Médecin, envers et contre tous

Claudia Wirz



Fondation Gasteli

**Futures infirmières
en formation, vers 1928**

Du jamais-vu, ce que se permet Marie, fille de pasteur ayant grandi à Bözen, citoyenne de Brugg, la «cité des prophètes» du canton d'Argovie. Elle veut travailler et ne pas passer sa vie au service du mariage et de la famille, comme le ferait toute femme décente. Plus encore, elle veut faire des études, en médecine. C'est en trop; dans l'esprit du temps, une Suisse n'a pas à faire des études. Certes, l'Université de Zurich a déjà ouvert ses portes aux femmes à l'époque, mais les rares étudiantes sont toutes étrangères.

Le frivole souhait de carrière de l'obstinée Argovienne suscite une vague d'indignation. Mais Marie Vögtlin ne cède pas. En toute discrétion, elle se pré-

pare à la maturité, car elle a jusque-là principalement été éduquée par ses parents et connaissances. En Argovie, l'école secondaire est interdite aux filles; elles n'y seront admises qu'à partir de 1901.

Après une dure lutte, le père accepte finalement le choix de sa fille et la soutient. En 1873, Marie Vögtlin devient la première femme médecin suisse à se présenter à l'examen fédéral. Elle enchaîne avec des séjours d'études à Leipzig et à Dresde, où on doit la protéger des sifflements de ses camarades de promotion masculins. Une année plus tard, elle passe son doctorat à Zurich. Pour valider son parcours d'études, elle doit présenter son certificat de maturité. Marie Vögtlin fait donc appel au directeur argovien de l'Instruction publique, Augustin Keller, le priant d'examiner avec bienveillance sa demande d'admission à l'examen, «en vous rappelant les importantes difficultés qui entravent le chemin d'une fille vers une formation qui est pourtant librement accessible à tout jeune homme». Sa demande est acceptée, elle a réussi.

Le chemin jusqu'à la création de son propre cabinet médical à Zurich n'est plus très long. Marie Heim-Vögtlin devient rapidement une doctoresse très appréciée et jouit également d'une grande considération en tant que mère professionnellement active. Car elle est mariée depuis 1875 au professeur de géologie Albert Heim, avec qui elle a deux enfants. Elle continue de travailler malgré ses obligations de mère de famille, ce dont son mari se plaint parfois, avec indulgence: «Moi aussi,



Marie Heim-Vögtlin
avec son bébé

Fondation Gestell

j'aimerais parfois être malade pour quelques jours, que ma femme puisse me soigner et que je puisse la voir et l'avoir près de moi», déclare-t-il une fois.

Un des grands succès de sa carrière est la fondation de la clinique gynécologique et l'école d'infirmières de Zurich, ouverte en 1901. Pour son œuvre de pionnière, Marie Heim-Vögtlin a longtemps été perçue comme un modèle. C'est seulement près de 100 ans après son examen fédéral que le mouvement de 1968 la critique et lui reproche d'avoir profité de l'aura de son éminent époux. Cette critique ne surprend pas vraiment, dès lors que Marie Heim-Vögtlin a lutté pour l'émancipation au-delà de toutes les idéologies des partis politiques.

Photos de la volée
d'examens de 1902:
Marie Heim-Vögtlin
est au premier rang,
4^e depuis la gauche



Fondation Gosteli

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Le cœur de la femme
est aussi instable
qu'une goutte d'eau sur
une fleur de lotus.»

Confucius

«Les femmes aiment ce
qu'elles entendent,
les hommes ce qu'ils voient.»

Marcel Achard

«Plus la femme est instruite,
moins elle est sage.»

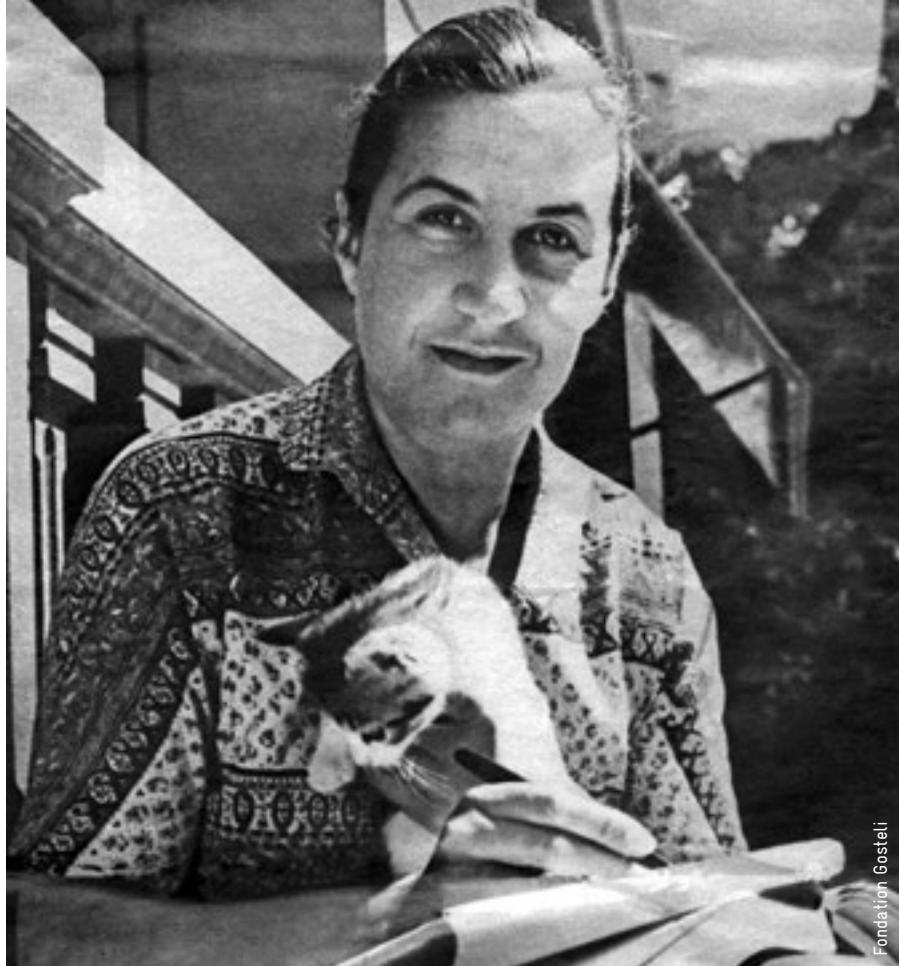
André Lévy



Jeanne Hersch
(1910 – 2000)

La liberté responsable en action

Olivier Francey



Fondation Gosteli

La philosophe avec
son chat en 1958

«Je suis partie en Allemagne pour apprendre l'allemand.» C'est par ces quelques mots que Jeanne Hersch justifie son départ de Genève pour Heidelberg. Une première fois en 1929, une seconde fois en 1932, où elle y rencontre celui qui lui insufflera la passion de la philosophie et de la liberté, l'existentialiste Karl Jaspers, dont elle traduit presque toutes les œuvres. D'apparence anodine, cette réponse – donnée en 1972 dans l'un des rares entretiens télévisés qu'a accordés la philosophe en

français – en dit pourtant beaucoup plus sur la Genevoise qu'il n'y paraît. Elle rappelle la glaciale expérience d'une jeune adolescente juive de 23 ans dans une Allemagne qui voit Adolf Hitler marcher vers le pouvoir. Alors étudiante à Fribourg-en-Brigau sous le rectorat de Martin Heidegger, Jeanne Hersch se voit contrainte d'assister au salut hitlérien d'étudiants fredonnant plusieurs strophes du *Horst-Wessel-Lied*, «vous savez, le chant où l'on dit que les trottoirs sont trempés du sang des juifs». Elle y découvre le vertige du totalitarisme. Face à lui, elle ne cessera jamais de promouvoir la liberté des hommes, et avec elle, les conditions ou les normes qui la rendent possible. «La liberté, c'est le centre de toute l'affaire philosophique. [...] Mais il faut être libre maintenant. Sinon, vous ne le serez jamais», prévient celle qui se qualifie elle-même de «maîtresse d'école». À ses yeux, autorité et liberté étaient conjointement nécessaires s'il fallait «éduquer».

«Je suis partie en Allemagne pour apprendre l'allemand» raconte aussi une manière de penser. La pédagogie d'une réponse, l'exigence de la clarté, une passion pour la transmission du savoir et la nécessité de l'éducation qui ne l'abandonnera jamais. Ce «privège» reçu dont elle se sent redevable. «Pendant que j'étudiais, d'autres travaillaient.» Cette dette-ci, Jeanne Hersch s'en est largement acquittée. En enseignant le latin, la littérature française et la philosophie au sein de l'École internationale de Genève entre 1933 et 1956, puis à l'Uni-

versité de Genève jusqu'en 1978. Gratifiée du titre de professeur ordinaire de philosophie en 1962, Jeanne Hersch demeure pourtant «à jamais» l'élève de Karl Jaspers. «Mon maître et ami», ne cesse-t-elle de dire durant toute sa longue vie.

Une vie qui débute en juillet 1910 à Genève. Son père originaire de Lituanie et sa mère Varsoivienne, tous deux juifs, fuient la domination russe en Pologne en 1904. Après des études inachevées de rabbin et une jeunesse engagée dans le mouvement juif et ouvrier du Bund, Liebmann Hersch occupe la chaire de statistique et de démographie à l'Université de Genève. Un être «tendre et plein d'humour». Quant à sa mère, Louta Hersch, ce médecin de formation qui ne pourra pratiquer sa science en l'absence de compatibilité entre les deux systèmes, après des études de sciences économiques et sociales, elle rejoint la Société des Nations au sein de la section de désarmement, où elle officiera pendant près de vingt ans. «Une mère sévère qui avait horreur des boursoufflures de langage.»

Alors que la Grande Guerre bat son plein, la petite Jeanne et ses parents occupent un appartement rue John-Grasset dans le quartier de Plainpalais. «C'était presque un quartier de réfugiés», se souvient-elle, où régnait une émulation sociale parmi les intellectuels des pays de l'Est. «Je revois alors mes parents comme d'éternels étudiants. Les étudiants, pour mes parents, avaient du prestige. Petite fille, je croyais que tout le monde allait à l'université.» Un lieu où elle rencontrera l'amour:



En 1982



le professeur de langue et littérature latine, socialiste et fondateur de l'Union sociale André Oltramare.

En 1990 à Bâle, entre les professeurs Werner Arber et Karl Pestalozzi (de g. à dr.)

Toujours à l'université, la docteur ès lettres fait reconnaître son autorité intellectuelle. Conférencière en Suisse et à l'étranger, Jeanne Hersch est appelée à prendre la direction de la Division de philosophie de l'UNESCO entre 1966 et 1968 à lors du vingtième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme. À cette occasion, elle publie *Le droit d'être un homme*, ouvrage monumental sous la forme d'un recueil de textes – plus d'un millier – «issus de traditions et d'époques les plus diverses» visant à rappeler que les principes des droits de l'homme ont été proclamés, soutenus et défendus en tout temps et dans toute culture. Un coup de génie qui fera d'elle une sommité mondiale. Celle qui ne s'est pas contentée de théoriser la liberté. Mais qui l'a mise en pratique.



Elise Honegger
(1839 – 1912)

Une éditrice républicaine

Claudia Wirz



Vers 1890, dans
ses premières années
comme éditrice

«Un journaliste passionné ne peut jamais écrire un article sans vouloir inconsciemment changer la réalité», disait Rudolf Augstein, l'éditeur du magazine allemand *Der Spiegel*. C'est également vrai pour toute journaliste passionnée, à l'exemple d'Elise Honegger. Née en 1839 à Stäfa (ZH), cette fille de négociant en vins a tout fait pour honorer ce principe. Elle veut non seulement «changer la réalité», mais crée aussi, tout de suite après son divorce à l'âge de 40 ans, son propre journal, la *Schweizer Frauen-Zeitung*. Il s'agit du premier organe de presse périodique pour femmes en Suisse qui ne traite pas seulement de sujets comme la mode, la cuisine, les enfants ou les loisirs, mais prend également position sur thèmes de politique féminine.

C'est grâce à son mari, l'imprimeur Mathias Egger, éditeur du journal *Republikaner* entre 1878 et 1879, qu'Elise Honegger se met à l'écriture. Le journal ne rencontre aucun succès commercial, quand bien même Elise y est responsable du supplément féminin. Quand elle divorce après douze ans de mariage, Elise reprend son nom de jeune fille et fonde la *Schweizer Frauen-Zeitung*.

Cette femme talentueuse se révèle non seulement une journaliste passionnée, mais aussi une entrepreneuse habile. Elle parvient à générer des revenus suffisants pour faire vivre ses sept enfants grâce à son activité éditoriale, entamée en 1879. Le journal est un des premiers magazines féminins à connaître un succès commercial. En 1911, Elise



La publication, un
«Organe pour les intérêts
du monde des femmes»

Honegger vend le titre aux Éditions Ringier et continue à travailler comme rédactrice pratiquement jusqu'à sa mort.

La *Schweizer Frauen-Zeitung* est loin d'être un pamphlet féministe de gauche. Ce positionnement sera assumé par des générations ultérieures, qui purent construire sur les fondements posés par les femmes qui les avaient précédées. Elise Honegger est l'enfant de son temps, et partisane d'un régime distinctif pour les sexes. Elle s'adresse à des lectrices bourgeoises. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas ici aussi un espace pour des requêtes d'émancipation. Elise Honegger réclame une amélioration de la place de la femme dans le mariage et une revalorisation du rôle de la mère. Elle lutte pour l'accès des femmes aux professions masculines et pour une réforme des associations féminines.

Cette lutte aussi, elle la mène avec fermeté. Fondatrice de l'Association suisse des femmes, elle en devient la première présidente en 1885, mais la quitte en 1886 déjà, suite à des conflits internes; l'association est finalement dissoute. Mais c'est, indirectement, de ses cendres que renaîtra en 1888 l'Association des sociétés d'utilité publique des femmes suisses, encore active aujourd'hui.



Angelika Kauffmann
(1741 – 1807)

Peintre de l'élite

Barbara Stolba



Angelika Kauffmann Museum, Schwarzenberg

Portrait de l'aristocrate
anglaise Anne Loudoun,
Lady Henderson of Fordell,
1771

Maria Anna Angelika Catharina Kauffmann est célébrée déjà de son vivant comme «Raphaël parmi les femmes» ou encore «la dixième muse de Rome». «The whole world is angelicamad», le monde entier est fou d'Angelika, déclare en 1781 son contemporain Friedrich Ernst, comte Schönborn. Son succès est le résultat d'une autopromotion efficace et d'une remarquable discipline de travail.

Angelika Kauffmann est née le 30 octobre 1741 à Coire, la ville natale de sa mère, Cleofea Luz. Son

père, Johann Joseph Kauffmann, un peintre itinérant de Schwarzenberg, dans la région autrichienne du Vorarlberg, décore de fresques les églises et les palais entre le lac de Constance et l'Italie du Nord, ce qui fait que la famille est toujours en voyage. Moins d'une année après la naissance d'Angelika, sa famille déménage à Morbegno, en Valteline. C'est là, près de Côme et de Milan, qu'Angelika passe son enfance et sa jeunesse. Pour l'époque, son éducation est étonnamment complète. Elle a une voix de soprano exceptionnelle et, à peine adulte, maîtrise déjà quatre langues (allemand, italien, français, anglais). De plus, elle peint. Un de ses premiers autoportraits conservés, daté de 1753, la montre en chanteuse avec une partition de musique – elle a seulement douze ans. C'est à cet âge qu'elle reçoit ses premiers mandats, dont le portrait de l'évêque de Côme. L'autoportrait de 1792 intitulé *Au carrefour entre la peinture et la musique* montre à quel point le choix entre l'art et le chant a dû être difficile pour ce jeune talent. Finalement, elle choisit le métier de peintre, plus honorable pour l'époque. Elle a un objectif ambitieux en tête: réussir dans la peinture historique, dominée par des hommes.

Le succès international vient en 1764, à Rome, avec son portrait du philosophe des Lumières Johann Joachim Winckelmann. Tous les journaux européens parlent de la jeune peintre. Mais ses œuvres ne sont pas seules à enchanter le public, et innombrables sont les collègues tombant follement



Autoportrait d'Angelika Kauffmann, vers 1780/1781, Bündner Kunstmuseum Chur, dépôt de la Fondation Gottfried Keller (1945)



Wirtschaftskammer Vorarlberg, Feldkirch

Angelika Kauffmann: Vénus montre le chemin de Carthage à Enée et Achate, 1768

amoureux d'elle. L'artiste ne se laisse pourtant pas impressionner, elle se consacre à son travail. À partir de 1766, elle vit à Londres et compte parmi les membres fondateurs de la Royal Academy. Les séances de portraits organisées dans son atelier luxueusement décoré sont de véritables événements sociaux, et tout le gotha lui tient lieu de modèle, y compris le roi Georges III.

Au sommet de sa carrière, elle fait réaliser des travaux de marqueterie dans le «style Angelika», ainsi baptisé en son honneur. Les scènes de ses toiles servent de modèle aux les meilleurs graveurs sur cuivre et pour les manufactures de porcelaine de Meissen à la Chine, en passant par Saint-Petersbourg. Il est même à la mode d'appeler sa fille Angelika.

Sa carrière fulgurante ne la protège cependant pas d'amères déceptions sentimentales. Vers la fin de 1767, elle épouse précipitamment un soi-disant comte Horn de Suède. L'escroc s'enfuit tout de suite après le mariage, qui est annulé par la suite. En 1781, elle épouse, à l'âge de 40 ans, l'Italien Antonio Zucchi et rentre à Rome, où elle célèbre le deuxième sommet de sa gloire. Elle compte parmi ses clients l'impératrice Catherine II de Russie, l'empereur autrichien Joseph II et plusieurs cardinaux italiens. La visite de son atelier est un passage obligé pour les voyageurs en quête de formation, et c'est ainsi qu'elle fait même la connaissance de Johann Wolfgang von Goethe. Angelika Kauffmann meurt le 5 novembre 1807 à l'âge de 66 ans. Toute l'Europe culturelle pleure «angelicamad».



Emilie Kempin-Spyri
(1853 – 1901)

Juriste sans droit

Barbara Stolba

Date du crime: 24 novembre 1886. Lieu du crime: Tribunal de district de Zurich. Les faits: une femme au tribunal. Le scandale est total. Car Emilie Kempin-Spyri, nièce de la célèbre Johanna Spyri, n'est pas convoquée comme témoin ni même comme accusée; elle est la première femme suisse à plaider elle-même un cas, un litige de loyer. Mais le tribunal de district se rebelle (une femme!) et rejette sa requête. En tant que femme, elle ne peut pas plaider en justice, car elle n'a pas le droit de citoyenneté active. Emilie Kempin-Spyri a l'esprit de combat: elle porte son cas au Tribunal fédéral. En vain. Le principe de l'égalité de traitement n'impliquerait aucunement que les sexes soient égaux en droits, telle est la justification du refus. Toute autre interprétation serait en contradiction avec les analyses historiques et serait «aussi osée que nouvelle». Mais qui donc est cette femme intrépide?

Emilie Kempin-Spyri est née le 18 mars 1853 à Altstetten (ZH), fille d'un pasteur. Lorsque, suite à des circonstances imprévues, elle doit subitement

Une carte de membre
de la Société pour
la protection des droits
des femmes



Archives Sociales Suisses



Emilie Kempin-Spyri
en jeune étudiante

prendre en charge financièrement les cinq membres de sa famille, elle fait un choix de carrière peu conventionnel, qui provoque la rupture avec son père. Elle, mère de trois jeunes enfants, déjà âgée de 30 ans, passe son examen de maturité et entame des études de droit à l'Université de Zurich. Elle obtient son diplôme à peine deux ans plus tard, en 1887, et devient l'une des premières femmes juristes en Europe. En revanche, sa première soutenance de doctorat, déposée en avril 1891 est refusée au motif que les thèses d'habilitation sont réservées aux hommes.

Après que l'Université de Zurich a refusé de la nommer chargée d'enseignement, la juriste émigre avec sa famille à New York, où elle fonde le *Women Law College*. Ce nouveau chapitre qui commence sera court. Elle réussit à s'établir mais son mari retourne en Suisse. Il ne parvient pas s'acclimater aux

Dr. jur. E. & W. KEMPIN

Anwälturbureau

Archives Sociales Suisses

À son retour des États-Unis d'Amérique, Emilie Kempin ouvrit avec son mari un cabinet juridique helvético-américain à Zurich.



Zentralbibliothek Zürich

À l'âge de 40 ans environ

États-Unis. Elle le suit une année plus tard; à partir de là, tout va se dégrader.

Elle fonde sa propre école privée de droit à Zurich et donne des cours. Mais l'école rencontre des difficultés, et les soucis financiers augmentent. Emilie Kempin-Spyri n'abandonne toujours pas. Par dérogation, elle obtient finalement le droit d'enseigner à l'Université de Zurich, mais ses cours sont boycottés par la plupart des étudiants. Idéaliste, Kempin-Spyri crée le journal *Frauenrecht* («Droit des femmes»), dans lequel elle propose des réformes du droit suisse. Elle fonde également le *Frauen-schutzverein* («Association pour la protection des femmes») pour améliorer la position des femmes dans la société.

Après que l'Université lui a à nouveau refusé son diplôme en raison de son statut de femme, elle met fin à son mariage difficile en se séparant de son mari en 1896, place ses enfants et déménage à Berlin. Elle s'y sent bientôt mal: «Je suis complètement démunie et seule, séparée de mon mari depuis des années, mes enfants sont dispersés dans le monde, les contacts avec mes amis et ma famille rompus...» En 1898, elle est placée sous tutelle. Une année plus tard, elle est transférée à la clinique psychiatrique Friedmatt, à Bâle. C'est là qu'elle meurt, appauvrie et seule, en 1901, suite à un cancer du col de l'utérus. La question de savoir si elle souffrait vraiment de troubles psychiques est encore aujourd'hui l'objet de controverses. C'est en tout cas en vain qu'elle lutta pour sa réhabilitation.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Dans tous les cas, mariez-vous. Si vous tombez sur une bonne épouse, vous serez heureux; et si vous tombez sur une mauvaise, vous deviendrez philosophe, ce qui est excellent pour l'homme.»

Socrate

«Les femmes sont faites pour être aimées, pas pour être comprises.»

Oscar Wilde

«L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.»

La Rochefoucauld



Marion van Laer-Uhlmann
(1905 – 2004)

Un grand cœur et beaucoup de chevaux-vapeur

Simon Hurst

Marion van Laer-Uhlmann, originaire de Berthoud, contredit simultanément deux erreurs qui circulent encore au sujet de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale: premièrement, la guerre n'aurait laissé aucune trace sur la Suisse, et deuxièmement, que les femmes n'auraient pas fourni leur contribution au front. Conductrice pour la Croix-Rouge suisse, Marion van Laer-Uhlmann transporte pendant la Seconde Guerre mondiale des blessés et des réfugiés dans l'Ajoie et s'occupe de prisonniers italiens internés en Valais. À l'époque, une condition importante pour ce type de service ne va pas encore de soi pour les femmes: la possession d'un permis de conduire. Elle est la deuxième femme du canton de Berne à l'obtenir en 1922, avec une dérogation, car même si elle n'est pas encore majeure, elle est extrêmement douée au volant. Lorsque les nuages de la guerre se rassemblent au-dessus de l'Europe, elle est l'une des quelque 300 femmes à s'enrôler en octobre 1938 comme conductrices pour la Croix-Rouge.

En mai 1940 commence pour Marion van Laer-Uhlmann son premier service actif dans l'armée. Dans une colonne de voitures de tourisme réquisitionnées, elle se rend à Viège, où elle soigne des soldats malades et transporte des blessés lors de combats. Après la guerre, elle séjourne souvent en Allemagne et en Autriche, où elle s'engage dans l'aide aux enfants. Par ailleurs, elle ramène en Suisse, dans des trains sanitaires, des réfugiés des camps russes et aide des agriculteurs d'origine



Marion van Laer-Uhlmann
et son équipe



En train de garer
les voitures

suisse, qui avaient été enrôlés dans la guerre pour leur bétail et leurs biens, à revenir au pays avec la «colonne motorisée Varsovie». Suivent de nombreux services et échelons de carrière, jusqu'à ce qu'elle passe à la réserve en 1966 en tant que commandante d'une colonne sanitaire du Service complémentaire féminin de l'armée. Dans le privé également, cette mère de deux fils se préoccupe du destin des réfugiés: la famille accueille pendant quelques mois en 1944 un jeune réfugié français, et en 1948 elle permet à un écolier hongrois de fréquenter le gymnase.

La vie de Marion van Laer-Uhlmann montre de façon exemplaire que pendant la guerre les femmes suisses ne faisaient pas que remplacer les hommes mobilisés dans les usines et l'agriculture – car il leur incombait bien entendu de s'occuper de la famille – mais qu'elles s'engageaient également en service actif pour le pays et les victimes de la guerre. Les pionnières comme Marion van Laer-Uhlmann ont contribué de manière déterminante à permettre aux femmes suisses de conquérir leur place également dans la vie publique.



Gertrud Lutz-Fankhauser
(1911 – 1995)

Un ange entreprenant

Claudia Wirz



Dans le jardin de
l'ambassade suisse
à Budapest

Le canton de Berne, dont elle est originaire, lui est trop étroit. Elle doit absolument partir. En 1930, âgée d'à peine 18 ans et son diplôme de l'école de commerce en poche, Gertrud Fankhauser, fille de fromager, émigre aux États-Unis. Au consulat suisse en Louisiane, elle trouve non seulement un emploi, mais aussi un mari, le diplomate Carl Lutz. C'est une association de deux personnes préférant entreprendre que parler ou détourner le regard. Carl et Gertrud Lutz-Fankhauser auraient sauvé la vie de 62 000 juifs à Budapest au cours des dernières années de la Seconde Guerre mondiale. L'historienne et biographe Helena Kanyar Becker est convaincue que Carl n'y serait jamais parvenu sans sa femme.

Carl Lutz et ses collaborateurs émettent des lettres de protection pour des milliers de juifs et les sauvent ainsi de la déportation vers les camps d'extermination. La cave de la délégation suisse leur sert de cachette. Gertrud Lutz leur apporte de la nourriture, leur fait la cuisine, soigne les malades. Carl Lutz, photographe amateur, immortalise le moment où les réfugiés quittent enfin la cave. Sur une photo, on voit aussi la Hongroise Magda Grausz, pour qui Carl Lutz quitte son épouse peu après.

Après le divorce, l'infatigable Gertrud peut prouver qu'elle n'est pas uniquement «la femme à ses côtés». Elle poursuit sa mission humanitaire sans relâche et avec courage. Elle s'engage pour l'organisation d'entraide Don suisse, travaille en Yougoslavie, en Finlande et en Pologne et rejoint ensuite le



Au service de l'Unicef

Fonds des Nations unies pour l'enfance UNICEF. À partir de 1951, elle s'occupe de programmes d'alimentation dans la région pauvre du Nord-Est du Brésil et fonde des foyers pour jeunes mères. Lorsqu'elle part pour la Turquie 13 ans plus tard, le *Brazil Herald* écrit: «L'ange s'envole pour la Turquie.» Gertrud Lutz termine sa carrière professionnelle en qualité de vice-présidente de l'Unicef à Paris.

Mais son engagement n'en prend pas fin pour autant. Elle fait le tour du monde pour donner des conférences et en, 1972, devient la première conseillère municipale de Zollikofen, dans le canton de Berne, en tant que représentante de l'UDC. Elle est souvent la seule femme dans des comités d'hommes. Mais cela ne la dérange pas. De façon générale, elle se soucie peu des réflexions «par classes». «Seul le caractère compte», écrit-elle. Gertrud Lutz se voit décerner, comme son ex-mari, la distinction de «Juste parmi les nations» du mémorial de l'Holocauste Yad Vashem. Le 29 juin 1995, elle décède d'une crise cardiaque dans un train alors qu'elle se rendait à Zurich.



De retour en Suisse



Ella Maillart
(1903 – 1997)

*Une infatigable voyageuse qui a fait
tomber des frontières*

Catherine Frammery



Éditions 24 heures

L'aventurière en
Mongolie avec
la population locale

En Russie, dans le Caucase, en Chine, en Iran, en Asie centrale: affamée d'espace et de liberté, à une époque où les États gardaient jalousement leurs frontières, les pères leurs filles et les maris leurs femmes, Ella Maillart a parcouru le monde comme d'autres respirent, naturellement, pour rester vivante. Photographe, journaliste, écrivaine, guide, conférencière... Autant que l'audace de ses voyages, c'est son farouche besoin d'indépendance qui subjugué encore aujourd'hui, son refus des normes, et sa quête d'elle-même: partir, c'est aussi partir à la recherche de soi-même.

On ne vit pas 94 ans sans avoir plusieurs vies. Née d'un père négociant en fourrure qui s'intéressait à son époque, et d'une mère danoise assez excentrique pour l'emmener sur les pistes dès son plus âge, la Genevoise a une enfance partagée entre

des lectures passionnées et le sport: de santé fragile, elle tient à se fortifier. La petite Ella est très volontaire, très douée aussi: à 13 ans, elle gagne ses premières régates sur le Léman avec son inséparable amie Miette. Et à 16 ans, elle fonde le premier club féminin de hockey sur terre de Suisse romande, à Champel. Excellente skieuse, elle défend les couleurs de la Suisse pendant quatre ans aux Championnats du monde. Excellente navigatrice, elle cabote en Méditerranée seule avec Miette pendant plusieurs mois, aménageant le voilier, le réparant en toute autonomie, au point que les deux jeunes femmes suscitent l'admiration là où elles passent. Les deux amies s'appêtent même à traverser l'Atlantique mais le projet avorte quand Miette tombe gravement malade. Très déçue, Ella Maillart comprend qu'elle doit se trouver d'autres horizons.

Commence alors une vie sur terre. Ella accumule les petits boulots – dactylo, matelot, figurante, pleine d'énergie, à Londres, à Berlin. Dans la capitale allemande durement touchée par la crise de 1929, elle rencontre des Russes blancs émigrés, et a l'idée de partir en reportage dans ce nouveau pays qu'est l'URSS, que personne ne connaît. C'est la veuve de Jack London qui lui offre les 50 dollars qui vont financer une grande partie du voyage. Mais Moscou, avec tous ses tracas, est encore trop petit et matérialiste pour elle, qui rêve d'espace et d'authenticité; quelques mois plus tard, elle accompagne des étudiants russes vers le Caucase. Elle revient seule, en passant par la mer Noire et la



Ella Maillart montre aux Mongols curieux les images d'un livre.



En 1932, lors de ses pérégrinations à travers le Turkestan russe

Crimée. L'éditeur parisien qui la rencontre à son retour est fasciné par cette jeune femme qui transgresse autant de codes avec autant de simplicité, et lui achète pour 6000 francs, une belle somme à l'époque, son récit *Parmi la jeunesse russe*. Paris applaudit devant le tour de force de l'intrépide Suisse. Genève est plus circonspecte. Peu importe: Ella Maillart a désormais compris que ce serait cela, sa nouvelle vie: voyager, écrire son récit pour repartir en voyage.

L'exploratrice sera sur les routes pendant toutes les années 1930. En Asie centrale, elle partage la vie des Kirghizes, des Ouzbeks, des Kazakhs. Elle revient seule encore, avec son gros sac à dos, sans permis de voyage, ayant franchi des cols à 3000 mètres pour échapper aux contrôles. *Le petit Parisien* l'envoie ensuite en Mandchourie, sous domination japonaise. Elle fait route avec Peter Fleming, le frère de Ian (le père de James Bond), sur l'une des routes les plus secrètes du monde, en traversant le Tibet et l'Himalaya jusqu'à Srinagar, au Cachemire indien.

Elle enchaîne ensuite avec l'Inde, l'Afghanistan, l'Iran, la Turquie. Puis elle part à Kaboul en Ford avec son amie Annemarie Schwarzenbach, qu'elle essaie de libérer de son addiction à la drogue – une expérience éprouvante qu'elle transfigure dans *La voie cruelle*. Chaque voyage d'ailleurs est accompagné de photos prises avec son cher Leica, voire de films, et suivi d'un livre. Ella Maillart souffre lorsqu'elle doit écrire, mais elle sait que c'est la clé de sa liberté. Sa notoriété est grande, et ses livres,

à mi-chemin entre reportages, livres de souvenirs et témoignages ethnologiques, sont vite traduits.

Elle passe toute la Deuxième Guerre mondiale loin des champs de bataille qui l'ont toujours révoltée, en se posant en Inde. Elle suit dans un ashram les enseignements de maîtres et de sages qui achèvent de lui faire comprendre que le voyage ultime est le voyage intime, en soi, qui abat ses propres frontières.

Besoin de spiritualité, désir de retrouver des racines: quand Ella Maillart revient en Europe, c'est pour s'installer dans les montagnes qu'elle aime tant, à 2000 mètres d'altitude, à Chandolin, devenu son camp de base, dans le val d'Anniviers. Elle y vit seule la moitié de l'année, pour profiter «de la première à la dernière neige», plaisantait-elle. (Ella Maillart a skié jusqu'à 80 ans!) Mais rien ne résiste à l'attraction du voyage; en 1951, elle est l'une des premières Occidentales à pénétrer au Népal.

Une force de la nature infatigable, curieuse, respectueuse: pendant encore trente ans, cette passionnée qui ne cherchait pas l'exotisme mais la découverte a organisé et accompagné de nombreux voyages culturels en Asie – sa dernière grande aventure fut au Tibet, en bicyclette, en 1986. On pouvait aussi la croiser en Suisse où elle donnait des conférences, signait des pétitions anti-nucléaires ou restait dans la contemplation, tout simplement.

Outre la petite quinzaine de livres qu'elle laisse, Ella Maillart a légué 16 000 clichés au Musée de l'Élysée, à Lausanne.



À l'âge de 94 ans à l'ouverture d'une exposition de ses photographies de voyage



Gilberte Montavon
(1896 – 1957)

Icône de la défense spirituelle de la Suisse

Claudia Wirz



Une femme pure, belle, inaccessible, dévouée, à l'image d'une sainte: tel est le portrait de Gilberte de Courgenay dressé par le film éponyme de Franz Schnyder. Lorsque le long-métrage sort dans les salles en avril 1941, avec la toute jeune Anne-Marie Blanc dans le rôle-titre, la vraie «petite Gilberte» a déjà la quarantaine et vit à Zurich avec son époux et sa fille. Mais cela ne joue aucun rôle pour le public, dans une époque à l'atmosphère chargée de patriotisme.

Chérie par les soldats durant la Première Guerre mondiale et immortalisée dans l'une des chansons populaires les plus connues de Suisse, cette fille d'aubergiste originaire de l'Ajoie est devenue le modèle féminin de la défense spirituelle du pays. Elle incarne l'idéal de la femme suisse: patriotique, serviable, belle et charmante, mais aussi polyglotte, ce qui favorise la cohésion nationale. Lorsque c'est nécessaire, elle n'hésite pas à mettre son bonheur entre parenthèses pour se consacrer aux autres. Si l'on en croit la chanson, elle connaît 300 000 soldats et tous les officiers personnellement, et elle ne doute jamais de sa mission. Avec sa robe à col montant et ses cheveux soigneusement relevés, la Gilberte du film est aussi pure que son tablier à volants parfaitement repassé et d'un blanc éclatant. Celui qui a connu la vraie Gilberte en est fier, et parlera d'elle encore très longtemps. Alors qu'à 62 ans, Gilberte Montavon meurt des suites d'une longue maladie, l'auteur de son avis de décès dans la *Neue Zürcher Zeitung* se considère comme



Avec sa fille, alors qu'elle habite déjà à Zurich



La fille de l'aubergiste
avec des soldats

témoin de son époque. Il fait savoir aux lecteurs qu'il est en possession d'un précieux document manuscrit: «À un de mes anciens et chers lieutenants, les souvenirs émus de Gilberte de Courgenay.» Il aurait été rédigé en 1948, sur la carte d'un restaurant lors d'un repas en présence du général Guisan et de Gilberte.

Grâce à sa bonne humeur, Gilberte Montavon conquiert d'emblée le cœur des soldats durant mobilisés la Première Guerre mondiale. Elle rend service par tous les moyens: elle recoud des boutons, tape des lettres à la machine et console les soldats qui en ont besoin. On ne peut plus charmante, elle parle l'allemand avec un accent romand et a une mémoire quasi légendaire pour ce qui est des noms et des visages. Après la guerre, «la petite Gilberte» ne reste pas longtemps à pleurer pour la Suisse dans le village de Courgenay, comme le dit la chanson. En 1923, elle épouse le commerçant saint-gallois Ludwig Schneider. Il n'est pas l'un de «ses» soldats. Elle le rencontre au Tessin et part vivre avec lui à Zurich, où elle meurt en 1957. Mais le mythe perdure, même au-delà de la faillite de la fondation qui exploite l'Hôtel de la Gare à Courgenay, où elle s'est illustrée. D'ailleurs, l'hôtel et le restaurant sont toujours ouverts.



Gilberte à son
50^e anniversaire



Anna Mürset
(1887 – 1975)

Inventeur de métiers féminins

Simone Hofer

«Une vie au service des travailleuses», titrent de nombreux journaux lorsque Anna Mürset prend sa retraite en 1957, après 30 ans à la tête de l'Office central suisse des professions féminines (plus tard Secrétariat féminin suisse). À juste titre.

La carrière d'Anna Mürset commence de manière peu spectaculaire. Après avoir terminé l'école de commerce à Berne, elle acquiert ses premières expériences professionnelles, dont un séjour en Angleterre. Mais cette fille de médecin bernoise veut faire davantage bouger les choses et partir pour de nouveaux horizons. Le travail de secrétaire lui offre peu de satisfactions et elle s'ennuie. Elle poursuit sa formation à l'École sociale pour femmes à Zurich. En 1923 se présente l'opportunité de sa vie: elle a l'occasion d'assumer la direction de l'Office central suisse des professions féminines nouvellement créé. Dès lors, Anna Mürset est dans son élément. Elle avance au rang de pionnière des professions féminines, et sa première invention est sa propre profession: celle de conseillère en orientation professionnelle. Elle est la première en Suisse.

La formation professionnelle de la femme doit être mise en place et développée dans les années 1920. La Première Guerre mondiale a montré à quel point les usines, les bureaux, l'industrie ou l'hôtellerie avaient un besoin urgent de femmes – et que de nombreuses femmes dépendaient d'un travail rémunéré pour nourrir leur famille.

Grâce à un travail assidu auprès des branches et des entreprises les plus diverses, Anna Mürset ouvre



Fondation Goethe

Travail au quotidien à l'Office central suisse des professions féminines



Archives Sociétales Suisses

Téléphonistes au travail,
vers 1955

sans cesse aux femmes de nouveaux domaines professionnels. Elle établit des profils de compétences et identifie des possibilités de développement professionnel. Des stoppeuses d'art dotées de bons yeux et de doigts agiles sont recherchées. D'habiles couturières de parapluies dont les mains ne transpirent pas gagnent mieux à la pièce qu'à la journée. Il faut donner aux jeunes femmes de l'époque le goût d'un apprentissage de laborantine en chimie ou de téléphoniste, tout comme aujourd'hui celui d'une formation de développeuse informatique.

Au début du xx^e siècle, il est encore usuel pour les femmes d'exercer des métiers différents de ceux des hommes. Mais le fait que les femmes gagnent moins que les hommes à travail égal éveille l'esprit combatif d'Anna Mürset. Dans plusieurs publications, et comme co-fondatrice de la communauté de travail Femme et Démocratie, elle s'exprime publiquement en faveur de l'égalité hommes-femmes et contre le nationalisme embryonnaire qui annonce à la Seconde Guerre mondiale.

Tout ce que Madame (elle refuse d'être appelée Mademoiselle) Mürset entreprend réussit. Aimant la danse, l'alpinisme et les rencontres entre amis, elle a aussi su profiter de la vie.



Archives Sociétales Suisses

Echantillonnage aux
usines EMS, vers 1940



Suzanne Necker-Curchod
(1737 – 1794)

La salonnière de Paris

Verena Parzer Epp

Le dicton «Knowledge is power» («le savoir est le pouvoir») est attribué au philosophe anglais Francis Bacon. Au XVIII^e siècle, la Vaudoise Suzanne Necker-Curchod devient, grâce au savoir et à une bonne dose d'orgueil, l'une des personnes les plus influentes de la société française.

Suzanne Curchod est née en 1737 à Crassier, non loin de la frontière française. Elle a de la chance avec ses deux parents. Son père, un pauvre pasteur calviniste, la fait bénéficier d'une formation humaniste complète, ce qui est tout à fait inhabituel pour une fille de cette époque. De sa mère, elle hérite une beauté presque parfaite. Sa première idylle avec l'historien anglais Edward Gibbon ne dure pas longtemps. Après le décès prématuré de ses parents, la jeune femme travaille d'abord comme gouvernante à Genève, puis à Paris. C'est là qu'elle fait la connaissance en 1764, du banquier franco-suisse Jacques Necker, son futur mari. Les deux forment le couple le plus influent de Paris et Madame Necker, comme elle s'appelle maintenant, s'épanouit dans le rôle de la grande dame. Son «salon des philosophes», dans lequel elle reçoit chaque vendredi soir, devient un événement social. De nombreuses personnalités influentes fréquentent sa maison. La nomination en 1776, de Jacques Necker comme ministre français des Finances est également attribuable au légendaire esprit de son épouse.

À l'ombre de son mari, Suzanne Necker-Curchod vit une vie véritablement indépendante. Mais elle



Zentralbibliothek Zürich

Madame de Staël, la fille de Suzanne Necker-Curchod, fut une poétesse remarquée de son temps.



Le château de Coppet, domicile de la famille après son retour de France

met de côté ses ambitions d'écrivaine et investit toute son énergie – comme ses parents avant elle – dans la formation de sa fille unique, Germaine. Celle-ci entrera plus tard dans l'histoire en tant qu'écrivaine influente sous le nom de Madame de Staël.

Grâce à l'aisance financière de la famille, Madame Necker peut jouer les mécènes. Elle est tellement choquée par les conditions régnant à l'Hôtel Dieu de Paris qu'elle fait construire un hôpital qu'elle dirigera elle-même pendant dix ans. À l'«Hospice de charité», une importance particulière est accordée à l'hygiène; chaque malade a son propre lit – ce qui est exceptionnel à l'époque. Dans ses rares publications, Suzanne Necker-Curchod se préoccupe surtout de questions sociales. Elle s'exprime sur la politique de la santé, mais critique également le nouveau droit matrimonial, qui facilite les divorces; elle est en effet profondément calviniste.

Le couple retourne en Suisse en 1790 pour s'établir au bord du Léman. Suzanne Necker-Curchod meurt des suites d'une longue maladie, à l'âge de 54 ans seulement. Ses funérailles, qu'elle a planifiées elle-même dans leurs moindres détails, sont sa dernière grande représentation.



Sophie Piccard
(1904 – 1990)

Mathématicienne passionnée

Simon Moreillon

Première femme professeure à l'Université de Neuchâtel, Sophie Piccard a eu une vie mouvementée bien loin de ses passions mathématiques. Elle a longtemps dû mettre de côté, comme nombre de femmes de cette époque, ses ambitions professionnelles. Son combat pour l'émancipation des femmes débutera surtout lorsqu'elle-même aura réussi à se défaire, plus par mérite personnel que par un combat de militante, des préjugés de son époque.

Née à Saint-Petersbourg, capitale alors de la Russie, le 22 septembre 1904, Sophie Piccard est la cadette d'une famille d'émigrés, vaudois du côté paternel et huguenots du côté maternel. Ses parents auront une influence particulière sur son parcours. Son père, professeur à l'Université de Smolensk, enseignait la géographie physique et la météorologie. Sa mère est une femme de lettres, romancière et enseignante.

La Révolution d'octobre 1917 bouleverse la vie familiale. Sa sœur décède des suites des privations alimentaires tandis que son frère, étudiant à l'Université du Don, disparaît. Sophie Piccard traverse ces vicissitudes en se consacrant à ses études, brillantes. Bachelière à l'âge de 16 ans, Sophie Piccard se voit obligée par les autorités en place d'enseigner les bases scolaires à une population russe encore largement analphabète. Mais malgré ses quarante heures de cours hebdomadaires, elle n'abandonne pas pour autant son cursus universitaire et obtiendra en 1927 son doctorat en mathématiques et en physique. Elle a 21 ans.



Ville de La-Chaux-de-Fonds

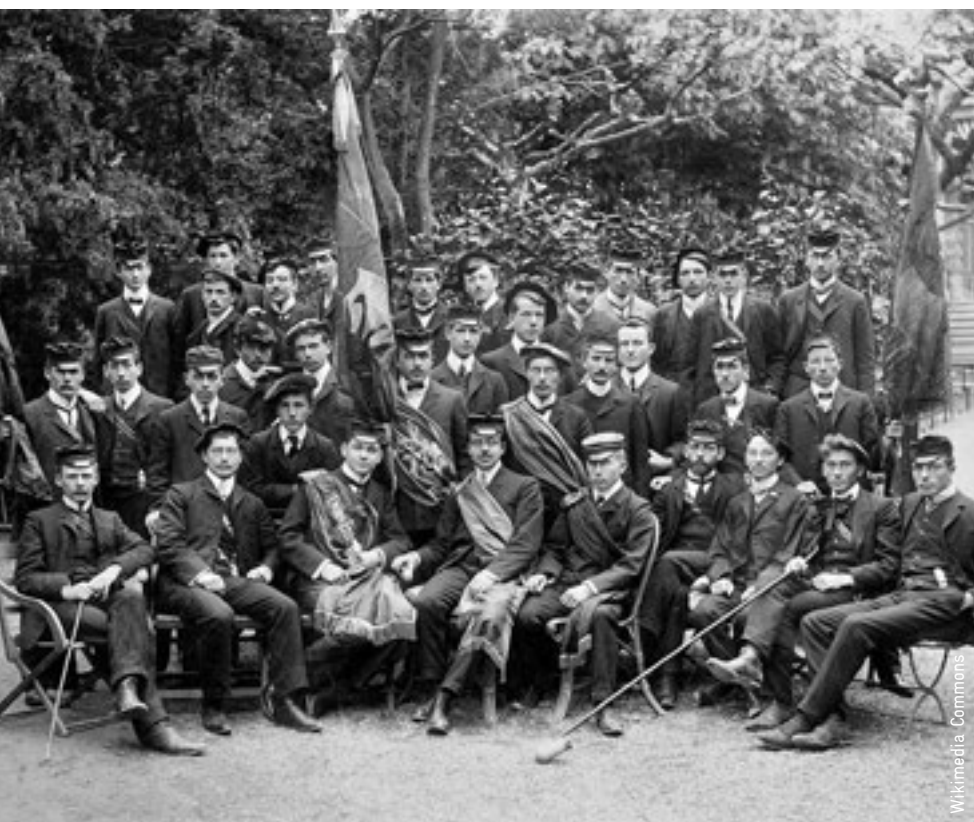
La première professeure
de l'Université de Neuchâtel



Wikimedia Commons

Cette même année, ses parents décident de fuir la Russie rouge et de venir s'établir à Neuchâtel. Une période difficile pour la jeune femme, dont les diplômes soviétiques ne sont pas reconnus en Suisse. Qu'à cela ne tienne, elle obtiendra une licence et un nouveau doctorat en mathématiques en quatre ans seulement à l'Université de Lausanne. Désirant se vouer à l'enseignement, elle suit une formation pédagogique, mais, contrairement à la «progressiste» Union soviétique, le Neuchâtel de l'époque ne permet pas aux femmes d'enseigner les mathématiques au degré secondaire. Elle travaillera donc de 1929 à 1932 comme actuaire au sein de la compagnie d'assurance La Neuchâteloise, puis comme secrétaire de direction à la Feuille d'avis de Neuchâtel.

La forteresse Pierre-et-Paul à Saint-Petersbourg, ville natale de Sophie Piccard



Au début du XX^e siècle, les femmes sont rares aux universités suisses. Association des étudiants romands en Belles-Lettres

Le tournant professionnel arrive par hasard en 1938 lorsque le professeur de géométrie supérieure de l'Université de Neuchâtel tombe malade. Sur recommandation de celui-ci – il la considérait comme une mathématicienne exceptionnelle – elle se verra offrir un poste temporaire de professeur extraordinaire pour le remplacer en 1939. Elle créera et dirigera le Centre de mathématiques pures en 1940.

Chercheuse acharnée et solitaire, Sophie Piccard sera membre de nombreuses sociétés de mathéma-

tiques et de sciences à travers le monde. À la mort de sa mère en 1957, elle se consacrera, à côté de sa charge universitaire, à la publication des œuvres de sa génitrice, parmi lesquelles son *Épisodes de la grande tragédie russe*.

Chercheuse profondément passionnée, elle n'abandonnera jamais les mathématiques, même bien au-delà de sa retraite en 1974: elle publiera le fruit de ses travaux jusqu'à sa mort, à 86 ans, en 1990. Aujourd'hui l'Université de Neuchâtel compte de nombreuses professeures. Le rectorat de l'Alma Mater, lui, est assuré depuis 2008 par une entomologiste, Martine Rahier. Il est loin le temps où c'était une curiosité avant-gardiste que de nommer des femmes à des postes à responsabilité dans une université.

L'Université de Neuchâtel, où Sophie Piccard fonda le Centre de mathématiques pures.



Wikimedia Commons



Iris von Roten
(1917 – 1990)

Visionnaire impopulaire

Claudia Wirz



Iris von Roten et
son mari Peter

Diplomatie, humilité, consensus et travail silencieux à l'arrière-plan – telles ne sont pas les vertus d'Iris von Roten. Cette femme résolue parle fort lorsqu'elle a quelque chose à dire, et cela arrive souvent. Ses propos mordants sont aussi célèbres que redoutés. Non seulement lorsque cette docteur en droit et avocate exerce sa profession de journaliste au *Schweizer Frauenblatt*, mais aussi dans sa sphère privée. Ses hôtes doivent toujours se demander si les voisins qu'ils placent à côté d'elle à table seront à la hauteur.

À la fin des années 1950, le cœur d'Iris von Roten est empli de colère. Parce que les hommes de son temps privent les femmes du bien le plus important à ses yeux : l'autodétermination. Dans sa vie privée, elle s'est certes rapprochée d'assez près de son idéal. Née Iris Meyer dans une famille bourgeoise de Bâle, elle fait des études à l'Université de Berne. Elle y trouve en Peter von Roten un époux qui la soutient dans sa lutte pour les droits des femmes – et qui de ce fait perd sa fonction de conseiller national du Parti catholique conservateur. Ils forment un beau couple. Iris von Roten fait sans cesse garder leur enfant par des tiers, car elle ressent la maternité comme un fardeau. Elle se fait délier dans le contrat de mariage de l'obligation de faire le ménage, les raccommodages et la cuisine de tous les jours. Elle voyage beaucoup et vit une vie libre.

Mais la «maudite domination masculine» nourrit sa rancune. En 1958, Iris von Roten publie l'ouvrage *Frauen im Laufgitter* («Femmes en cage»).



C'est un règlement de comptes sans compromis avec une société dont le droit défavorise massivement les femmes. Le style radical de l'ouvrage en fait un pamphlet d'esprit très peu helvétique. Il est mal accueilli tant par les femmes que par les hommes. Les réactions sont empreintes de railleries et de rejet. Et les organisations féministes la méprisent parce qu'elles la rendent en partie responsable du rejet en 1959 du droit de vote des femmes. Iris von Roten est une combattante solitaire.

Elle supporte mal la rebuffade. Elle se détourne de la thématique féministe et se met à voyager pour écrire des reportages. Elle veut vivre indépendante, et ce sera aussi elle qui déterminera le moment de sa mort en mettant elle-même fin à ses jours après de nombreuses maladies. Aujourd'hui, beaucoup des exigences exprimées par Iris von Roten dans son ouvrage vont de soi: le droit de vote pour les femmes, l'égalité dans le mariage, l'assurance maternité. Mais son époque n'était pas mûre pour une femme comme elle.

Les thèses d'Iris von Roten, considérées comme provocantes à l'époque, devinrent un thème de Carnaval



«Frauen im Laufgitter»: le livre qui mit la Suisse en rage.



Carole Roussopoulos
(1945 – 2009)

Géante de la vidéo portable

Marie-Claude Martin



Caméra au poing! Bien plus que le titre d'un de ses films, cette phrase pourrait être le crédo de sa vie.

À 20 ans, issue de la bonne bourgeoisie valaisanne et élevée chez les sœurs, Carole Roussopoulos, née de Kalbermatten, n'a aucune conscience politique. Mais déjà beaucoup d'autodérision: «Être à gauche, je pensais que c'était rouler à gauche!» Qu'importe, l'époque est propice aux apprentissages rapides. À 22 ans, en 1967, elle descend à Paris en 2CV, écrit pour *Vogue* et rencontre l'homme qui deviendra le père de ses deux enfants, Paul Roussopoulos, réfugié grec, peintre et physicien. Leur complicité, amoureuse, politique, professionnelle, est totale. Elle durera jusqu'à la fin.

Dans ces années-là, Paris est dans la rue, et c'est dans la rue que survient un événement qui va éblouir la Sédunoise: le 26 août 1970, huit femmes déposent sous l'Arc de triomphe une couronne mortuaire avec pour bandeau: «Il y a plus inconnu que le soldat inconnu: sa femme.» Le MLF était né,

et Carole adhère immédiatement à l'esprit festif de cette rébellion. «Le combat est bon quand il est joyeux. Le féminisme m'a appris à relever la tête et à marcher le nez au vent.»

Un an auparavant, sur les recommandations de son ami Jean Genet, elle achète avec son chèque de licenciement «une machine révolutionnaire», la fameuse caméra vidéo portapak de Sony, légère, peu coûteuse, discrète, qui permet de synchroniser l'image et le son. Ils ne sont que deux à la posséder: Jean-Luc Godard et elle. Sa première réalisation, *Jean Genet parle d'Angela Davis*, montre une équipe de l'ORTF en train de filmer l'écrivain dans sa chambre d'hôtel. Plusieurs passages seront censurés lors de sa diffusion à la télévision. Carole a tout enregistré. Et c'est son film qui fait foi aujourd'hui.

La Valaisanne tient alors sa vocation: elle sera là où les autres ne vont pas, et donnera la parole à ceux qui ne l'ont pas. C'est ainsi qu'elle accompagnera tous les mouvements issus de 68, peu documentés par les médias traditionnels, de la grève des ouvriers chez Lip aux revendications des prostituées de Lyon, des Black Panthers aux premiers défilés homosexuels, en s'attachant surtout à la lutte des femmes. «Sans elle, il n'y aurait pas d'images, nous étions encore trop dans l'oralité pour écrire notre histoire», dit Anne Zelensky, à l'origine du Manifeste des 343.

Comme elle enseigne la vidéo à l'Université de Vincennes, elle rencontre la comédienne Delphine Seyrig, avec qui elle tourne, notamment, *Maso et*



La mission de sa vie: créer la mémoire du combat féministe.



Association Carole Roussopoulos

Quand elle reçoit le prix culturel de son canton natal en 2009, elle a réalisé plus de 120 films.

Miso vont en bateau (1976), un essai désopilant et corrosif qui montre que la Journée de la femme est une mystification. C'est le film-phare de ce féminisme enchanté, dont elle fera la synthèse en 1999 avec *Debout!*, un long métrage qui retrace l'histoire «follement gaie» de cette lutte. Le film émerveille les jeunes générations.

En 1982, elle co-fonde le Centre Simone de Beauvoir, chargé de conserver et diffuser des documents filmés ayant trait à l'histoire des femmes, et en 1986, elle rachète L'Entrepôt à Paris, cinéma créé par Frédéric Mitterrand. Une faillite plus tard, elle retourne en Valais, où elle continue son travail d'«écrivain public avec caméra». Ses préoccupations deviennent plus sociales. L'histoire a changé, mais il existe toujours des laissés-pour-compte. Elle s'attaque aux nouveaux tabous, l'inceste, les soins palliatifs, la prison ou les violences conjugales. Jusqu'au bout, atteinte d'un cancer qui la ronge, elle continuera de s'enthousiasmer pour ces anonymes à qui elle donne une voix.

En quarante ans, Carole Roussopoulos a réalisé plus de 120 films, qui sont autant de chroniques sur une époque dont elle a saisi, au-delà de tout sectarisme, les enjeux. Son œuvre est majeure dans le monde du documentaire, comparable à celle d'un Chris Marker ou d'un Joris Ivens. Faite chevalier de la Légion d'honneur en 2004, elle reçoit en 2009, quelques jours avant sa mort le 22 octobre, le Prix culturel du canton du Valais. Elle s'était réconciliée avec sa terre natale, et en avait même repris l'accent.

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Des femmes qui s'embrassent me feront toujours penser à deux boxeurs qui se serrent la main.»

Sacha Guitry

«Une fois qu'une femme vous a donné son cœur, on ne peut plus se débarrasser du reste.»

John Vanbrugh

«Je veux bien être embêté toute ma vie par les femmes, mais pas par la même.»

Alfred Capus



Flora Ruchat-Roncati
(1937 – 2012)

La poétesse du béton

Verena Parzer Epp



**Œuvre de début
de carrière: la piscine
ouverte de Bellinzone,
que Flora Ruchat-Roncati
planifia avec Aurelio
Galfetti et Ivo Trümpy**

Pour nous révéler à nous-mêmes, nous les humains devons parfois faire un voyage ou changer d'angle de vue. Embrasser pour chaque projet une nouvelle perspective, intacte: tel était le credo de l'architecte tessinoise Flora Ruchat-Roncati.

En octobre 1960, les valises de Flora Ruchat-Roncati sont prêtes pour un grand voyage. Vers la fin de ses études à l'EPFZ, notamment auprès de Rino Tami, l'architecte s'apprête à se rendre avec sa famille en Côte d'Ivoire, ce jeune État africain qui vient seulement d'obtenir son indépendance et à auquel on prédit un bel avenir. Mais les projets prennent fin brusquement lorsque son mari trouve la mort dans un accident en Hunter lors de son dernier vol d'entraînement comme pilote militaire. Flora Ruchat-Roncati reste en Suisse avec sa fille,

âgée d'une année. La force qu'elle tire de son activité professionnelle l'aide à surmonter son deuil.

Dans les années 1960, conjointement avec Aurelio Galfetti et Ivo Trümpy, elle planifie de nombreux complexes scolaires dans son canton d'origine. Lorsque sa fille Anna se réveille la nuit, elle trouve souvent sa mère assise à la table du salon, plongée dans ses plans. L'ouvrage le plus important de Flora Ruchat-Roncati durant cette période est la piscine extérieure de Bellinzona, près de laquelle la vieille ville est reliée par une passerelle à la ville nouvelle et aux installations de loisirs. Cette façon de procéder est typique de la «tendenza» tessinoise, qui intègre ses constructions dans le contexte territorial et met les besoins des utilisateurs au premier plan. Inspirés par Le Corbusier, les jeunes architectes cherchent une réponse aux développements technique et social fulgurants de leur époque, en misant résolument sur le béton comme matériau.

Dès le milieu des années 1970, Flora Ruchat-Roncati acquiert une renommée internationale comme professeure d'université. Elle occupe des chaires de professeur invité notamment en Suisse et aux États-Unis. En Italie, elle peut réaliser ses ambitions urbanistiques dans le cadre d'un grand projet pour la coopérative locale des métallurgistes, à Tarente. Un grand bond dans sa carrière a lieu en 1985: elle est la première femme à être nommée à l'École polytechnique fédérale de Zurich. Enseignante enthousiaste, elle s'oppose à la spécialisation dans l'architecture. Elle-même ne se laisse pas en-



Flora Ruchat-Roncati
en Italie, milieu
des années 1960



Flora Ruchat-Roncati était très occupée par la réalisation de grands travaux. Mais elle développait aussi très volontiers des maisons d'habitation. Pour ses beaux-parents, elle réinterprète une œuvre de Le Corbusier (Villa Shodhan), qu'elle complète notamment avec des éléments particuliers tels qu'une loggia.



L'autoroute A16 Transjurane.
Vue de la centrale de
ventilation et de l'entrée du
tunnel à Terri Nord

fermer dans un carcan et est sceptique à l'égard de ses propres expositions. Elle encourage plutôt les étudiants à trouver leur propre voie et leur propre esthétique. Elle attache moins d'importance aux commentaires des professionnels qu'à l'acceptation par les utilisateurs.

Cette bonne coéquipière s'engage sans cesse dans des communautés d'architectes, par exemple avec Renato Salvi pour les infrastructures construites de la «Transjurane», avec Dolf Schnebli et Tobias Ammann pour le bâtiment administratif de l'UBS à Manno, près de Lugano, ou pour le «quartier nord» de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Avant son décès subit en octobre 2012, elle parvient à conclure son mandat de conseil pour la NLFA (Nouvelle ligne ferroviaire à travers les Alpes). Une fois de plus, son langage formel généreux crée une voie de passage pour les êtres humains.



Meta von Salis
(1855 – 1929)

Avocate des droits de la femme de la première heure

Verena Parzer Epp



Meta von Salis (à gauche)
et Hedwig Kym à Capri

Fier et massif, le beau château de Marschlins se dresse dans la plaine du Rhin, près d'Igls, dans les Grisons. La fierté et la constance sont également des traits de caractère de Meta von Salis, qui voit le jour en 1855 entre les murs de ce château. Trois des cinq membres de la fratrie von Salis meurent très jeunes, dont l'unique frère. «Née pour être général!» affirme à propos de Meta son sévère père, Ulysses. Cette fillette volontaire, renfermée, souvent nerveuse ne répond pas à ses attentes – et il le lui fait sentir. Le réconfort spirituel de l'enfant viendra de sa mère, qui lui raconte beaucoup de contes de fées et encourage l'intérêt précoce de Meta pour la lecture et la poésie, dans le dos de son tyrannique époux.

Parce qu'elle n'est pas autorisée à faire des études après sa scolarité, la jeune femme se lance dans la

profession d'éducatrice, qui lui permet de faire de longs séjours en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Irlande. Ce n'est qu'à l'âge de 28 ans qu'elle peut enfin entrer à l'Université, à Zurich. En 1887 déjà, à peine quatre ans plus tard, elle est la première femme des Grisons à obtenir le titre de docteur en histoire, en philosophie et en littérature. Alors que l'étudiante a publié encore sous le pseudonyme de «M. Willows», c'est sous son propre nom que «Made-moiselle le Docteur» s'engage pour les droits de la femme. Son premier article, intitulé *Ketzerische Neujahrsgedanken einer Frau* («Les réflexions hérétiques d'une femme pour le Nouvel-An»), est publié dans le *Zürcher Post* et fait sensation. C'est aussi à cette époque que se développe son amitié avec Friedrich Nietzsche, l'un des rares hommes avec qui Meta von Salis ait entretenu un rapport détendu dans sa vie. Nietzsche, d'origine modeste et assez peu ouvert avec les femmes, est fasciné par cette aristocrate éloquente, avec qui il passe beaucoup de temps l'été à Sils Maria. Meta von Salis parlera plus tard de cette amitié dans son ouvrage *Philosoph und Edelmann*.

1893 est une année fatidique. Lorsqu'une femme médecin de ses amis est accusée par erreur d'escroquerie, Meta von Salis vole à son secours et obtient son acquittement. Mais le juge n'apprécie pas la plume acérée de la féministe grisonne: il l'attaque en justice pour atteinte à l'honneur, et elle est condamnée à huit jours de prison. «Les pires expériences sont les meilleures lorsqu'elles nous font



Meta von Salis
jeune femme



Staatsarchiv Graubünden

Dans le jardin
du château
de Marschlins

mûrir», écrit la condamnée au sujet de cette expérience. Mais à l'intérieur, elle est brisée. Lorsqu'elle tient peu après un exposé intitulé «Droit de vote des femmes et choix de la femme», il n'est guère écouté.

Meta von Salis en a assez de la Suisse. Elle part pour Capri avec son amie Hedwig Kym et vend le château de Marschlins. Le climat méridional lui permet de cicatrifier les blessures de son l'âme et elle écrit de nombreux poèmes. Lorsque son amie se marie à Bâle, Meta von Salis la suit dans cette ville. Elle passe les dernières années de sa vie en recluse. La Première Guerre mondiale la bouleverse. Elle se détourne de plus en plus du mouvement féministe, car les partis et les associations lui répugnent. Elle se défend aussi résolument contre le reproche d'être de tendance «rouge». Son idée d'une vie libre et individuelle est celle d'une vie où une femme aide les autres et où la femme, comme elle l'écrit dans un poème, «a le courage d'être elle-même».

Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Si j'avais à choisir entre
une dernière femme et
une dernière cigarette, je
choiserais la cigarette:
on la jette plus facilement!»

Serge Gainsbourg

«L'homme est fait
pour donner, la femme pour
recevoir.»

Giacomo Casanova

«Dans la famille, l'homme
est le bourgeois; la femme
joue le rôle du prolétariat.»

Karl Marx



Heidi Schelbert-Syfrig
(*1934)

Maîtresse des chiffres et des montagnes

Patrik Schellenbauer



Lors d'une table
ronde sur le droit
de vote féminin

En Allemagne on l'appellerait la «sage de l'économie». Dans notre pays, elle a marqué des milliers d'étudiants de son enthousiasme contagieux pour la science. En 1972, Heidi Schelbert-Syfrig est la première femme à être nommée professeure ordinaire d'économie à l'Université de Zurich. Elle est déjà professeure assistante depuis quatre ans, ayant été nommée au jeune âge (selon les critères du moment) de 34 ans. Elle a grandi à Zurich Wollishofen, et montre dès le gymnase un don pour les mathématiques et les sciences naturelles. Qu'elle n'opte pas pour la physique mais pour les sciences économiques s'explique par son intérêt social: en sa qualité de scientifique, Heidi Schelbert-Syfrig veut faire bouger la société et contribuer à un monde plus juste.

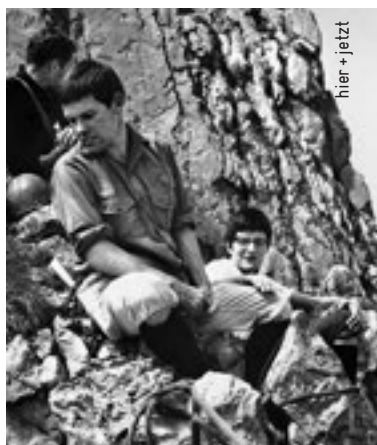
Ses aptitudes mathématiques lui servent dans l'économie. Elle est l'une des premières à travailler avec des méthodes statistiques exactes et contribue à la percée de l'économétrie en Suisse, par exemple dans la détermination de la demande de monnaie. Elle instaure aussi des méthodes exactes dans la discipline, nouvelle à l'époque, de l'économie environnementale et démontre que l'environnement et la croissance ne sont pas forcément contradictoires.

Heidi Schelbert-Syfrig est également considérée comme une pionnière dans un autre fief typiquement masculin. Depuis l'enfance, elle adore les monragnes. Parallèlement à sa carrière académique, elle participe en tant qu'alpiniste à plusieurs explorations inédites et à des expéditions à plus de 7000 mètres

d'altitude ou au-delà du cercle polaire. Pour le Club suisse des femmes alpinistes (CSFA) elle organise des tours en tant que guide. Elle fait la connaissance de son mari Albin lors d'une escalade du Weisshorn. C'est le coup de foudre au sommet. Le couple devient une équipe, tant à la montagne qu'à la maison, où ils rompent avec le partage rigide des rôles des années 1960. Pour soutenir la carrière académique de Heidi, Albin, dessinateur, prend en charge les travaux domestiques. Elle raconte souvent à ses étudiantes et étudiants les hostilités auxquelles est exposé son époux en tant qu'homme au foyer – de la part des femmes lors des commissions à la Migros encore plus que de la part des hommes à la table du bistrot.

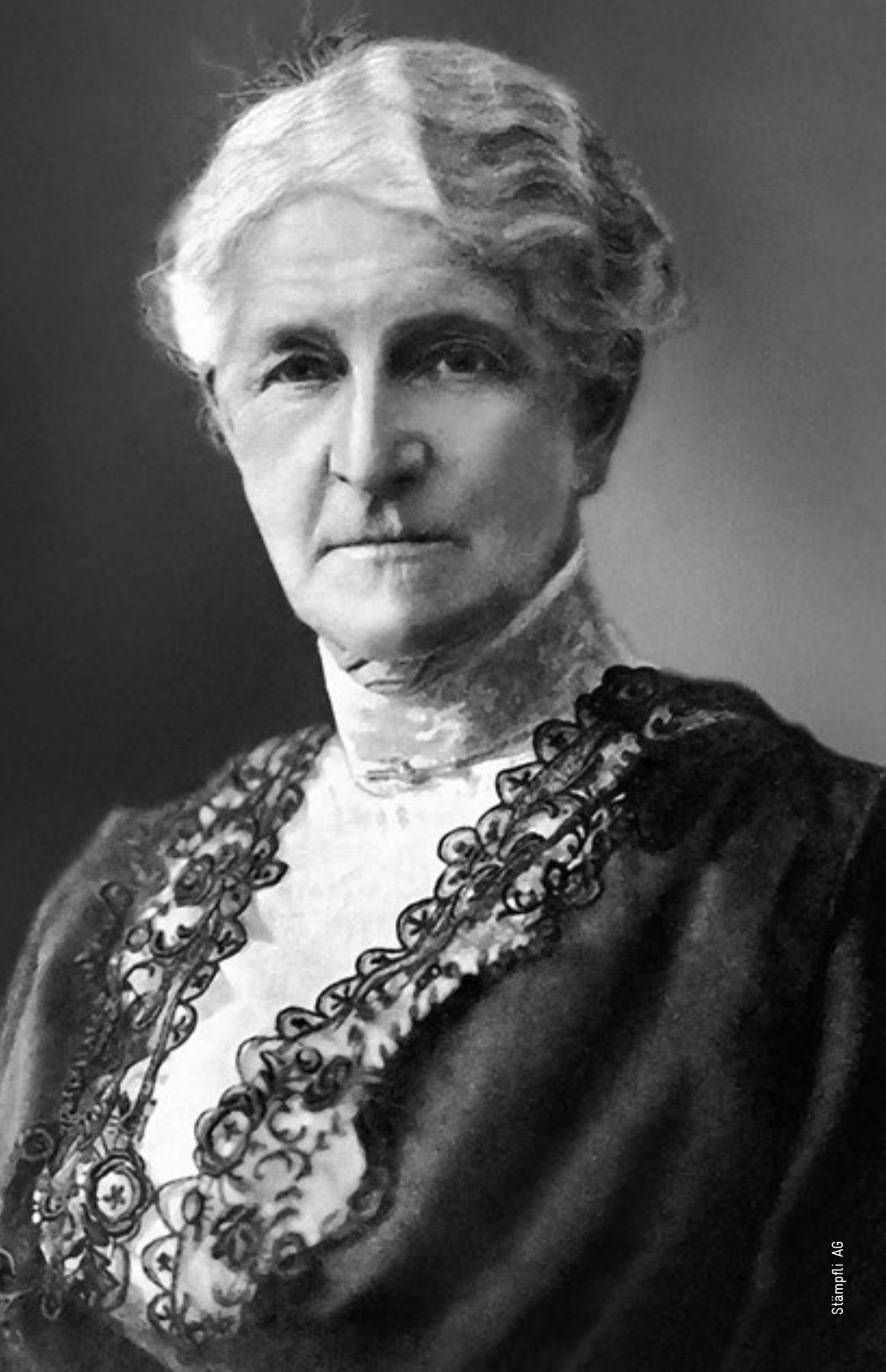
Heidi Schelbert-Syfrig s'engage très tôt pour qu'il y ait plus de femmes dans des positions dirigeantes. En tant que première présidente de la Commission d'égalité de l'Université de Zurich, elle ouvre la voie à de nombreuses femmes qui enseignent et font de la recherche aujourd'hui dans les hautes écoles. Elle considère le rôle d'exemple comme plus importante que les quotas, car qui a envie d'être une femme-quota?

Même après la fin de sa carrière d'alpiniste, Heidi Schelbert-Syfrig reste liée à la nature. Dans sa ferme de l'Emmental, où les époux Schelbert vivent depuis longtemps, elle élève plus de 30 huskies, avec lesquels elle a notamment participé à la célèbre course de chiens de traîneau à travers l'Alaska. Espiègle, elle explique aux visiteurs que les chefs de meute sont des femelles.



Eugen Bender, Albin et Heidi Schelbert (de g. à dr.), probablement dans les Kreuzbergen, vers 1964

hier + jetzt



Emma Stämpfli-Studer
(1848 – 1930)

La mère de la crèche

Simone Hofer



Dans un atelier
de composition

Le déclencheur de la carrière d'Emma Stämpfli-Studer est un coup du destin: si son mari, Karl Stämpfli, conseiller national et propriétaire de l'imprimerie Stämpfli, n'était pas décédé prématurément, c'est lui qui serait probablement considéré comme un pionnier de la prévoyance professionnelle et du système suisse des crèches. La direction de l'imprimerie de livres bernoise Stämpfli & Cie aurait été comme prévu transmise à deux des fils. Emma Stämpfli aurait de toute façon eu plus qu'assez à faire avec l'éducation de ses six enfants, des deux orphelins que le couple avait adoptés et ses engagements d'utilité publique.

Mais, dès le décès de son époux en 1894, Emma Stämpfli-Studer poursuit avec «audace, clairvoyance et un talent pour l'organisation», pour reprendre les termes de son éloge funèbre, le développement de l'entreprise familiale traditionnelle jusqu'à ce que ses fils soient assez mûrs pour prendre sa succession. La société Stämpfli SA reste encore de nos jours une entreprise familiale.

En tant que patronne de plus de 100 collaborateurs, elle connaît les difficultés des travailleurs et des travailleuses. Il n'y a pas encore à l'époque d'assurances atténuant les conséquences financières de la détresse sociale ou de la maladie. En 1895, elle crée l'une des premières caisses maladie, invalidité et décès professionnelles. Elle attache une importance particulière au bien-être et à l'éducation des enfants de travailleurs, livrés à eux-mêmes toute la journée. Pour le financement de la crèche de la Länggasse à Berne, qu'elle a fondée avec son mari du vivant de celui-ci, elle récolte des fonds auprès de donateurs privés, d'entreprises et de l'Église. La cheffe d'entreprise active devient une experte très demandée pour tout ce qui concerne les crèches en Suisse, de même qu'en Allemagne. En 1907, elle fonde et préside le *Schweizerischer Zentralkrippenverein*, ancêtre de l'actuelle Fédération suisse pour l'accueil de jour de l'enfant.

La plupart des préjugés exprimés à l'époque sur les crèches sont encore actuels. Emma Stämpfli-Studer se défend toute sa vie contre le reproche selon lequel les crèches seraient principalement des-



La crèche créée par Emma Stämpfli-Studer dans la Länggasse à Berne est encore en activité aujourd'hui.

tinées au confort des femmes. Elle a reconnu rapidement la nécessité d'une offre de garde d'enfants extérieure à la famille – et aussi l'utilité pour la société que les enfants confiés soient bien suivis et soutenus. Elle attache une grande importance à une alimentation saine, à l'hygiène et à l'ordre. Pour les enfants des crèches suisses d'aujourd'hui, tout cela va de soi.

Tout ceci a presque fait oublier qu'Emma Stämpfli-Studer était aussi une poétesse, s'exprimant en dialecte. On ne connaît plus aujourd'hui son «Petit livre de cuisine pour temps difficiles au quatrième hiver de la guerre en 1917». Mais ils restent des témoins de l'époque de la courageuse pionnière.

Ces habitations pour travailleurs furent construites sous la direction d'Emma Stämpfli-Studer.



Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Ceux qui disent toujours du bien des femmes ne les connaissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout.»

Pigault-Lebrun

«Une femme est comme votre ombre, courez après, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous court après!»

Alfred de Musset

«C'est si rare maintenant quand une femme a du tempérament, que quand une femme en a, on dit que c'est de l'hystérie.»

Jules Barbey d'Aurevilly



Stiftung Hans Arp und Sophie Taeuber-Arp e.V.

Sophie Taeuber-Arp
(1889 – 1943)

D'Appenzell à Paris

Susanne Stortz



Sophie Tæuber-Arp
sur le billet de cinquante
francs suisses

Nous la rencontrons presque tous les jours, mais rares sont ceux qui la connaissent: l'artiste Sophie Taeuber-Arp est la seule femme à orner depuis une vingtaine d'années un billet de banque suisse: celui de cinquante francs.

Sophie est née le 19 janvier 1889 à Davos. Après le décès prématuré de son père, sa mère quitte Davos avec ses cinq enfants pour retourner dans leur Appenzell d'origine, où elle dirige à Trogen une pension qu'elle a fait construire selon ses propres plans. C'est également sa mère qui reconnaît rapidement le potentiel artistique de sa fille et qui encourage Sophie à suivre à Saint-Gall une formation de créatrice de textiles. À l'issue de plusieurs années d'études à Munich et à Hambourg, Sophie travaille de 1916 à 1929 comme professeure de dessin textile à la Kunstgewerbeschule de Zurich et pourvoit pratiquement seule à son entretien et à celui de son partenaire, l'artiste Jean Arp, dont elle a fait la connaissance en 1915 à Zurich et qu'elle épouse plus tard. Arp est enthousiasmé par le langage visuel constructif que Sophie a développé en toute indépendance; en étroite collaboration, le couple crée toute une série de travaux communs et participe au légendaire mouvement Dada qui fait halte à Zurich entre 1916 et 1919. À l'occasion des soirées au Cabaret Voltaire, Sophie Taeuber-Arp crée ses propres chorégraphies et développe des décors et des marionnettes.

En 1926, elle part avec Jean Arp pour Strasbourg, où elle réalise une œuvre d'art globale exemplaire



Avec son mari, Jean Arp

avec la transformation de l'Aubette, un centre de divertissement moderne avec bar, cinéma, salle de danse et salon de thé. La Deuxième Guerre mondiale conduit le couple d'artistes dans le midi de la France, mais leurs œuvres figurent désormais dans la France occupée sur la liste de l'«art dégénéré». Ils retournent à Zurich en 1942. C'est là que la vie de Sophie se termine de façon tragique: elle meurt à 54 ans d'une intoxication au monoxyde de carbone dans la maison de Max Bill, un ami artiste.

Sophie Taeuber-Arp est considérée aujourd'hui comme l'une des artistes les plus novatrices du xx^e siècle. Elle était à la fois peintre, plasticienne, créatrice de textiles, architecte d'intérieur, danseuse et éditrice. Trop peu appréciée comme «femme artiste» en raison de son activité d'enseignante spécialisée en textiles et vivant à l'ombre de son célèbre époux, elle n'a trouvé que tardivement la reconnaissance qu'elle méritait. De nombreuses expositions récentes documentent son importance en tant que «femme indépendante et artiste radicale, qui rompait avec les conventions de son époque, mais sans les abandonner tout à fait» (Juri Steiner).



Anna Tumarkin
(1875 – 1951)

La savante qui venait de l'Est

Verena Parzer Epp



La ville de Berne
nomma en 2000 une rue
d'après Anna Tumarkin.

En 1898, l'Université de Berne fait sensation dans les cercles académiques. Elle octroie à une jeune Russe, âgée de 23 ans seulement, la *venia docendi* (habilitation universitaire) en matière de philosophie. En 1906, Anna Tumarkin devient professeure honoraire et en 1909 extraordinaire. Elle est la première femme non seulement en Suisse mais dans toute l'Europe à avoir le droit de faire passer des examens et de superviser des thèses de doctorat.

Ayant grandi dans une famille de marchands juive à Kichinev (actuellement Chisinau), capitale de l'actuelle Moldavie, Anna Tumarkin a eu dès l'enfance un bon accès à la formation et a terminé le gymnase. À 17 ans, comme de nombreuses autres Russes, elle vient étudier en Suisse, car l'accès à l'université lui est interdit dans la Russie tsa-

riste. Cette étudiante très intelligente est tout de suite remarquée par les professeurs bernois. Elle soumet sa thèse sur Herder et Kant à l'âge de 20 ans. Après un séjour d'études de trois ans à Berlin, elle revient en 1898 en Suisse, où elle passera le reste de sa vie. Anna Tumarkin est tenue en haute estime par ses collègues. Mais l'honneur d'une chaire ordinaire ne lui sera jamais accordé. En 1937, elle recevra le célèbre Prix Theodor Kocher.

En 1921, la scientifique se fait naturaliser à Berne. On reconnaît sans peine à son travail qu'elle est bien intégrée dans le pays qu'elle a choisi et qu'elle l'étudie. Avec son amie Ida Hoff, la première femme médecin scolaire de Berne, elle s'engage en faveur du suffrage féminin. En 1928, elle participe à la première Exposition suisse du travail féminin (SAFFA) comme représentante de la partie scientifique. Dans son ouvrage *Wesen und Werden der schweizerischen Philosophie*, elle décrit une histoire intellectuelle allant de Pestalozzi à Zwingli. Elle y pose aussi la question de l'existence d'une philosophie suisse autonome et répond par l'affirmative.

Les troubles politiques dans son pays d'origine, devenu communiste, et l'Holocauste, qui lui fait perdre des amis et des parents, perturbent fortement cette philosophe sensible. Anna Tumarkin contracte l'éléphantiasis et prend sa retraite en 1943 pour raisons médicales. Elle meurt en 1951 au terme de longues années de souffrances dans un établissement médico-social à Gümligen.



Avec Ida Hoff en visite dans sa patrie



Anna Tumarkin dans ses dernières années



Aline Valangin
(1889 – 1986)

Fidèle à la liberté

Claudia Wirz



En été au Tessin

Aline Valangin se moque des conventions sociales, sauf pour les transgresser. Et cela, elle le fait corps et âme, cette fille de bonne famille et petite-fille du Prix Nobel de la paix Elie Ducommun. Née à Vevey et scolarisée à Berne, elle vit ses plus grandes histoires d'amour et de vie à Zurich, et surtout au Tessin. À la fois écrivaine, journaliste, tisserande, psychothérapeute et musicienne, Aline Valangin n'entre dans aucun moule. Plutôt farouche, elle aime la liberté et seul son jardin à Ascona la rend véritablement heureuse, dit-elle.

Cette femme passionnée se marie deux fois. En 1917, elle épouse le juriste et bourreau des cœurs russo-zurichois Wladimir Rosenbaum. Avec lui, brillant avocat pénaliste, Aline ouvre à tous leur maison de Zurich – et conduit un mariage très ouvert. Le «power-couple» entretient des relations étroites avec les artistes avant-gardistes de l'époque et s'engage activement contre le national-socialisme et l'antisémitisme. Les grandes figures des années 1920 et 1930 ont leurs entrées chez les Rosenbaum: James Joyce, Elias Canetti, Jean Arp, Thomas Mann ou C. G. Jung, dont Aline Valangin deviendra l'étudiante et l'assistante.

En 1929, le couple acquiert le Castello della Barca, un imposant *palazzo* presque au fond du Val Onsernone, à proximité de la frontière italienne. Cette vieille bâtisse permet à Aline Valangin de réaliser un vieux rêve: acheter une grande maison et y recueillir tous les chats errants et les pauvres Russes. Le Castello sert de refuge aux antifascistes et aux



Le «power-couple»
Valangin-Rosenbaum
tenait salon à Zurich

persécutés du régime nazi. Il accueille Kurt Tucholsky, mais aussi Max Ernst, Meret Oppenheim et Ignazio Silone. Certains invités deviennent des amis, d'autres des amants. Par ailleurs, la «Barca» et le Val Onsernone sont le théâtre des intrigues des nouvelles d'Aline Valangin, notamment de son roman *Dorf an der Grenze*. L'écrivaine y règle ses comptes avec l'«idéologie suisse selon laquelle on se tient à l'écart des grands conflits, pour mieux en profiter», comme l'écrit la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. L'ouvrage ne paraît qu'en 1982.

Aline Valangin et Wladimir Rosenbaum divorcent en 1940. L'engagement antifasciste de la star du barreau en faveur de la République espagnole causera finalement sa perte; son brevet d'avocat lui est retiré, il commence une nouvelle vie en tant qu'antiquaire à Ascona. Aline Valangin et lui restent étroitement liés, même si chacun se remarie de son côté. Le compositeur Wladimir Vogel est son second mari – un mariage qui ne tiendra pas. Aline Valangin termine sa vie à Ascona avec son chien Schnuggi et sa fidèle gouvernante Maria, à proximité de Wladimir Rosenbaum, de sa femme et de ses deux filles. «Nous sommes une famille par choix», dit-elle, tout en sachant que beaucoup ne peuvent pas la comprendre.



Heureux crépuscule de vie
à Ascona

Ce que les hommes ont dit des femmes:

**«Les jambes permettent
aux hommes de marcher
et aux femmes de faire
leur chemin.»**

Alphonse Allais

**«Pour connaître une femme,
il faut toute une vie.»**

George Brassens

**«La femme est souvent
le point faible du mari.»**

James Joyce



Elisabeth von Wetzikon
(1235 – 1298)

La Noble Dame

Claudia Wirz



Hildegarde et Berthe, filles du roi Louis le Germanique, étaient les fondatrices du Fraumünster et les prédécesseurs d'Elisabeth von Wetzikon.

À notre époque, on la qualifierait de CEO. Elle apparaîtrait régulièrement parmi les personnalités les plus influentes de Suisse et y ferait bonne figure. Au XIII^e siècle, Elisabeth von Wetzikon est appelée «*Hobe Frau von Zürich*» (Noble Dame de Zurich). En tant que princesse-abbesse du couvent de Fraumünster, elle est souveraine de la cité des bords de la Limmat, soit princesse d'Empire, avec tout le prestige que lui confère cette fonction.

Durant les 28 années du gouvernement d'Elisabeth (1270–1298), le couvent de nobles dames est à son apogée. Elisabeth administre de vastes terres qui vont jusque dans l'actuel canton d'Uri. La Confédération ayant été fondée à cette période, il n'est pas étonnant qu'Elisabeth y ait, grâce à un réseau étendu de relations avec les puissants de l'époque, joué un rôle, même indirect. Elle entretient notamment des contacts avec le chevalier Ar-

nold Meier von Silenen, landammann d'Uri, sous le mandat duquel est scellée l'alliance d'Uri et Schwytz avec Zurich.

À Zurich même, Elisabeth surveille l'élection du maire et de son suppléant, elle accorde le droit de marché, de monnaie et de tonlieu (péage), fixe les poids et mesures et gère le «secrétariat général» de la ville. Membre du clergé, elle tient néanmoins plus d'une souveraine que d'une aumônière. Les quelque 140 actes conservés de son époque en attestent. Chaque transfert de propriété ayant lieu sur son territoire se fait sous son contrôle. Par ailleurs, la princesse-abbesse exerce un rôle représentatif. Quatre ans seulement après sa prise de fonction, elle a l'immense honneur d'accueillir le roi Rodolphe de Habsbourg, qui prend ses quartiers au Fraumünster.

Elisabeth est donc bien plus qu'une administratrice exceptionnelle. Elle entretient des relations avec les milieux intellectuels et son goût pour les belles choses nous permet de bénéficier aujourd'hui de son héritage culturel. Le XIII^e siècle est l'époque des troubadours. Le poète Johannes Hadlaub loue la contribution d'Elisabeth à la création du codex Manesse, un joyau particulièrement précieux du Moyen Âge, ce qui trouve un écho dans la nouvelle *Hadlaub* de Gottfried Keller. L'évêque de Constance, bienveillant à l'égard d'Elisabeth, et bien sûr la famille de patriciens Manesse lui auraient aussi apporté leur soutien. Aujourd'hui, la véracité des affirmations de Hadlaub est controversée. L'em-



Représentation du sceau de l'abbesse de Wetzikon

preinte laissée par Elisabeth sur l'architecture zurichoise est plus concrète. En effet, elle introduit le style gothique, qui apparaît pour la première fois dans le transept du Fraumünster. Visible encore aujourd'hui, une inscription en indique l'auteur. Le fait qu'Elisabeth ait été si impliquée dans la vie publique s'explique principalement par sa fonction, mais aussi par les mentalités de l'époque. Dans le Zurich de la fin du Moyen Âge, les femmes étaient bien intégrées dans la vie professionnelle. Au XIV^e siècle, Zurich avait déjà une corporation exclusivement féminine, celle des tisserandes. Cependant, c'est la Réforme qui attribuera à la femme le rôle de maîtresse de maison dévouée.

Château de Wetzikon,
chalcographie de
David Herrliberger, 1754



Ce que les hommes ont dit des femmes:

«Fragilité, ton nom
est femme!»

William Shakespeare

«Pour vivre heureuse et
toujours semblable à
elle-même, une jolie femme
doit mourir jeune, et une
honnête femme mourir âgée.»

Joseph Joubert

«Il est plus facile de mourir
pour la femme qu'on
aime que de vivre avec elle.»

André Maurois



Pauline Zimmerli-Bäurlin
(1829 – 1914)

Un marcel pour Sylvester Stallone

Verena Parzer Epp



La fabrique d'Aarburg

Tout commence en 1871 avec un échec tragique. Originaire d'Aarburg, l'industriel Johann Zimmerli rate le développement des teintures d'aniline et doit fermer sa teinturerie. Lui et son épouse Pauline doivent activement chercher une nouvelle source de revenus, puisqu'ils ont tout de même sept enfants à nourrir.

En lisant le journal, les époux apprennent qu'un Américain d'Ypsilanti (Michigan) a inventé une machine à tricoter les chaussettes et les bas. Ils décident d'en commander une. Le risque s'avère payant: les bas qu'ils fabriquent rencontrent un grand succès auprès de leurs amis et de leurs proches. Rapidement, Pauline et Johann Zimmerli peuvent engager leurs premières employées.

Quelques années plus tard, l'entreprise réalise une percée significative lorsque Pauline, ancienne pro-

fesseuse de couture, transpose le tricotage à la main (deux à gauche, deux à droite) à la machine et établit ainsi les fondements d'une nouvelle branche industrielle: l'industrie suisse du tricot. Grâce à la machine à deux aiguilles inventée par Pauline, l'entreprise peut produire des étoffes et des sous-vêtements côtelés d'une qualité exceptionnelle. Dès 1879, ses produits haut de gamme se vendent à Paris. Le succès est fulgurant. En 1890, les infrastructures sont développées et la production déplacée vers une nouvelle fabrique.

Aujourd'hui encore, le siège de l'entreprise se trouve à Aarburg et exporte depuis ce site ses produits dans le monde entier. Le positionnement dans le segment du luxe est resté. Bien entendu, les stars hollywoodiennes, entre autres, se laissent encore et toujours séduire par ces débardeurs moulants à fines côtes fabriqués en Suisse. Sylvester Stallone a porté le célèbre maillot de corps dans *Rocky* et Keanu Reeves dans *Matrix*.



La machine à tricoter à une aiguille, avec laquelle tout a commencé



Les fils utilisés dans la production étaient souvent fabriqués à domicile



Else Züblin-Spiller
(1881 – 1948)

La bonne chère, sans le bon vin

Verena Parzer Epp



Un foyer pour
soldats parmi de
nombreux autres

Else Spiller est la fille d'un monteur employé par Sulzer, qui meurt à 39 ans seulement de la tuberculose. La perte précoce de son père et la situation financière difficile de sa famille ont une influence déterminante sur sa vie. En effet, elle connaît parfaitement la pauvreté des petits gens.

La jeune femme fait ses premières expériences professionnelles comme vendeuse en papeterie et serveuse. Se découvrant des talents journalistiques, elle se rend dans les grandes villes européennes et rédige des articles sur leurs bidonvilles. L'éclatement de la Première Guerre mondiale marque un tournant dans sa vie: «Maintenant, il faut des actes plutôt que des paroles», aurait-elle dit. Et elle agit. Un des terribles fléaux sociaux de l'époque est l'alcoolisme. Else Spiller sait exactement quoi faire. Elle prend la direction de l'Association suisse pour le bien des soldats, ancêtre de sv Group. Avec de nombreuses

autres femmes, elle crée, jusqu'en 1918, quelque mille «foyers pour soldats» dans lesquels sont servis du café, du thé, des gâteaux, mais pas d'alcool.

Le second tournant qui marque la vie d'Else Spiller est un voyage d'études aux États-Unis en 1919. Non seulement elle y rencontre Ernst Züblin, l'amour de sa vie, mais elle y trouve l'inspiration pour son prochain projet: des cantines d'entreprise ne proposant pas d'alcool, mais des repas sains et bon marché. En 1920, l'association est rebaptisée *Schweizer Verband Volksdienst* («Association suisse au service du peuple»). Cette idée commerciale porte rapidement ses fruits et convainc même des entreprises industrielles ou en mains publiques, comme les CFF ou les PTT.

Son engagement a aussi d'autres facettes: elle élargit ses activités à l'assistance sociale destinée aux soldats, puis aux travailleurs. Durant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux nouveaux foyers pour soldats sont créés. Par ailleurs, elle encourage le travail de plusieurs de ses collaboratrices et participe ainsi concrètement à l'émancipation des femmes. En 1941, l'Université de Zurich lui décerne le titre de docteur honoris causa.

Jusqu'à la fin de sa vie, Else Züblin-Spiller reste convaincue que l'entrepreneuriat et l'engagement social ne sont pas incompatibles: «Aidez-moi à appliquer mon idéal de vie au plus grand nombre de personnes possible, non pas en créant un comité chargé d'aider les autres, mais en faisant en sorte que l'on s'aide directement, d'un être humain à l'autre.»



À un repas de Noël
de SV Group

Annexes

— Bibliographie sommaire	_ 226
— Liste des illustrations	_ 236
— Liste des auteurs	_ 238
— Remerciements	_ 241

Bibliographie sommaire

Lily Abegg

Abegg, Lily (1973): Japans Traum vom Musterland: der neue Nipponismus.
Munich: Desch.

Abegg, Lily (1970): Ostasien denkt anders: eine Analyse des west-östlichen
Gegensatzes. Munich: Desch.

Abegg, Lily (1957): Im neuen China. Zurich: Atlantis-Verlag.

Kramers, Robert P. (1974): Lily Abegg in memoriam. Dans: Asiatische Studien.
Vol. 28 (1974). Berne: Lang, 81–84.

Kux, Ernst (1974): Zum Tode von Lily Abegg. Dans: Neue Zürcher Zeitung,
16.8.1974.

Matsubara, Hisako (1973): Bei aller Nachsicht... Dans: Die Zeit, 12.10.1973.

Ursula Andress

Helg, Martin (2012): Bond und die Frauen. Dans: NZZ am Sonntag, 19.8.2012.

Maurer, Andreas (2006): Die Schaumgeborene. Dans: Neue Zürcher Zeitung,
18.3.2006.

Maurer, Andreas (2003): Pierrot in der Luft. Dans: Neue Zürcher Zeitung, 9.4.2003.

Meier, Patrick; Durant, Philippe (2009): Ursula Andress. Lausanne: Favre.

Verena Conzett

Conzett, Verena (1929): Erstrebtes und Erlebtes. Autobiographie. Zurich: Conzett
und Huber. Nouvelle édition: Zurich (2013): Conzett Verlag (E-Book).

Joris, Elisabeth (1988): Verena Conzett (1861–1947). Zurich: Historischer Verein
Aussersihl, Kanzlei-Bibliothek.

Treichler, Hans Peter (2011): Die Arbeiterin in Zürich um 1900: Sozialgeschichtliches
auf den Spuren Verena Conzett's. Zurich: Conzett Verlag.

Marie Dentière

Backus, Irene (1991): Marie D. Dans: Bulletin de la Société de l'histoire du
protestantisme français 137, 177–195.

Graessle, Isabelle (2003): Vie et légendes de Marie Dentière.

Dans: Bulletin du Centre protestant d'études de Genève 55/1, 3–22
(suivi par des extraits de l'œuvre de Marie Dentière).

McKinley, Mary B. (2004): Epistle to Marguerite de Navarre; and Preface to a sermon by John Calvin. Marie Dentière, 1495–1561. Chicago: University of Chicago Press.

Zimmerli-Witschi, Alice (1991): Marie Dentière. Gibt es zwei Evangelien – eins für Männer und eins für Frauen? Dans: Schritte ins Offene. No. 4/1991.

Anna-Joséphine Dufour-Onofrio

Bergmann, N. (1910): Die industrielle Frau: Josephine Dufour. Dans: Villiger-Keller, Gertrud (Éd.): Die Schweizer Frau. Neuchâtel: Zahn, 166–215.

Wagner, Alfons (1947): Josephine Dufour-Onofrio. Dans: Ringiers Unterhaltungsblätter, 9.8.1947.

Isabelle Eberhardt

Eberhardt, Isabelle (2003): Écrits intimes. Paris: Payot & Rivages.

Charles-Roux, Edmonde (2003): Isabelle du désert. Paris: Éditions Grasset.

Delacour, Marie Odile; Huleu, Jean-René; Losfeld, Joëlle (2008): Le voyage soufi d'Isabelle Eberhardt. Paris: Gallimard.

Eberhardt, Isabelle (2003): Sud Oranais. Paris: Gallimard.

Eberhardt, Isabelle (2002): Yasmina et autres nouvelles algériennes. Paris: Liana Levi.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices en Suisse Romande. XIX^e et XX^e siècles. Genève: Slatkine.

Regula Engel-Egli

Engel, Regula (1821): Lebensbeschreibung der Wittwe des Obrist Florian Engel von Langwies, in Bündten, geborner Egli von Fluntern, bey Zürich: enthaltend: die Geschichte ihres Herkommens, Jugendschicksale, Verheurathung, und weitläufigen Reisen im Gefolge der französischen Armeen durch ganz Frankreich, die Niederlande, Italien, Spanien, Portugall, die Oesterreichischen und Preussischen Staaten, Deutschland, und besonders auch der Expedition in Egypten, und einer spätern Reise nach Amerika. Zurich. Nouvelle édition: Frau Oberst Engel (2009): Memoiren einer Amazone aus Napoleonischer Zeit. Zurich: Limmat Verlag.

Muscionico, Daniele (2011): Napoleons Amazone. Dans: Starke Schweizer Frauen. 24 Portraits. Zurich: Limmat Verlag, 150–155.

Schudel-Benz, Rosa (1934): Eine Schweizer Amazone in napoleonischen Diensten. Dans: Die Frau in der Schweiz. Zurich: Sauter, 26–29.

Elisabeth Feller

Binkert, Max (1959): Die Frau als Unternehmerin. Ein Gespräch mit Frau Elisabeth Feller. Dans: Monatsschrift für Absatztechnik, Laufenburg: Max Binkert & Co., 261–292.

Joris, Elisabeth; Knoepfli, Adrian; Hajnoczky, Peter (1996): Eine Frau prägt eine Firma: zur Geschichte von Firma und Familie Feller. Zurich: Chronos.

Pflüger, Susann L. (2012): Elisabeth Feller. Zürcher Unternehmerin. Dans: Neujahrsblatt der Gesellschaft zu Fraumünster auf das Jahr 2013, 7–21.

Valérie de Gasparin

Auteur inconnu (1871): Le comte Agénor de Gasparin. Dans: Journal de Genève, 16.5.1871.

Francillon, Denise (2005): Les Femmes dans la mémoire de Genève, Du XV^e au XX^e siècle. Genève: État de Genève et Suzanne Hurter, 108–109.

Hervé, Florence; Mantillieri, Brigitte (2004): Histoires et visages de femmes. Morges: Cabédita, 134.

Kohler, Pierre (1930): Madame de Gasparin. Dans: Gazette de Lausanne, 30.11.1930.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices en Suisse Romande. XIX^e et XX^e siècles. Genève: Slatkine.

Augusta Gillibert-Randin

Gillibert-Randin, Augusta (1925): Die Bedeutung der schweizerischen Landwirtschaft und die Aufgabe der Bäuerin. Dans: Frauenzeitung Berna, 44–45.

Moser, Peter; Gosteli, Marthe (2005): Une paysanne entre ferme, marché et associations. Textes d'Augusta Gillibert-Randin 1918–1940. Baden: hier + jetzt.

Lise Girardin

Baettig, Michel (1975): Lise Girardin, conseiller administratif de la Ville. Dans: Journal de Genève, 3.5.1975.

Buffat, Françoise (1979): Pourquoi Lise Girardin a-t-elle décidé de «rentrer à la maison». Dans: Journal de Genève, 21.6.1979.

Jean-Claude Diserens (1970): Maire... et femme. Lise Girardin reçoit Pierre Béguin et Roger Nordmann. Dans: RTS Archives.

Maudet, Pierre (2010): Hommage à Lise Girardin (éloge funéraire).

Accessible sous: www.pierremaudet.ch/2010/10/21/hommage-a-lise-girardin/.

Archives de la Ville de Genève (2013): Fonds Lise Girardin.

Marie Goegg-Pouchoulin

Grobet, Erik (2002): Maire Goegg-Pouchoulin, une pionnière du féminisme à Genève. Dans: Solidarités, 27.6.2002.

Durand, Roger (1981): Marie Goegg-Pouchoulin: Deux poids deux mesures. Dans: Journal de Genève, 5.6.1981.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices en Suisse Romande. XIX^e et XX^e siècles. Genève: Slatkine.

Marthe Gosteli

Dueblin, Christian (2012): Monatsinterview Dezember: Dr. h.c. Marthe Gosteli.

Dans: Xecutives.net. The Swiss Management Network.

Gosteli, Marthe (2002): Vergessene Geschichte: illustrierte Chronik der Frauenbewegung 1914–1963. Berne: Stämpfli.

Högger, Anna-Elisabeth (1995): «Die Frau ist noch immer die grosse Unbekannte in der Geschichte». Die Frauenrechtlerin Marthe Gosteli erhält den Ehrendokortitel der Universität Bern. Dans: Der Bund, 30.II.1995.

Marie Grosholtz

Berridge, Kate (2006): Waxing mythical: the life and legend of Madame Tussaud. Londres: John Murray.

Lätt, A. (1925): Die romantische Geschichte Madame Tussauds.

Dans: Neue Zürcher Zeitung, 24.5.1925.

Staël, Arnold de (1940): Wachsfiguren: der Lebensroman der Schweizerin Marie Tussaud. Zurich: Schweizer Druck- und Verlagsanstalt.

Stalder, Helmut (2010): Madame Tussaud. Geschäfte mit Köpfchen.

Dans: Der Beobachter, No 22.

Emilie Gourd

Chaponnière Martine (2005): Les Femmes dans la mémoire de Genève.

Du XV^e au XX^e siècle. Genève: État de Genève et Suzanne Hurter, 118–119.

Collectif (1946): Hommage à Emilie Gourd. Dans: Le Mouvement: Féministe, 19.I.1946.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices en Suisse Romande. XIX^e et XX^e siècles. Genève: Slatkine.

Troesch, Jean (1975): Emilie Gourd: une victoire sur le conformisme.

Dans: Journal de Genève, 8.II.1975.

Gertrud Haemmerli-Schindler

Bernet-Haemmerli, Meyeli (1993): Erinnerungen an meine Eltern. Stäfa: Zürichsee Druckereien.

Haemmerli-Schindler, Gertrud; Billeter Grand, Annina (1957): 25 Jahre Mütterhilfe (1932–1957). Zurich.

Haemmerli-Schindler, Gertrud (1955): Die Aufgabe der Frau in der Gemeinschaft.

Discours à l'occasion de l'assemblée des délégués du Bund Schweizerischer Frauenvereine en 1955. Zurich: Bund Schweizerischer Frauenvereine.

Haemmerli-Schindler, Gertrud (1947): Zürcherfrauen erleben den Zivilen Frauenhilfsdienst 1939–1945. Zurich: Kommissionsverlag Beer.

Oswald, Suzanne (1973): Gertrud Haemmerli-Schindler zum 80. Geburtstag.

Dans: Neue Zürcher Zeitung, 9.9.1973.

Marie Heim-Vögtlin

Lange, Helene (1925): Dr. Marie Heim-Vögtlin, die erste Schweizer Ärztin.

Dans: Die Frau: Monatschrift für das gesamte Frauenleben unserer Zeit.

Organ des Bundes Deutscher Frauenvereine. Berlin: Herbig.

Müller, Verena E. (2008): Marie Heim-Vögtlin – die erste Schweizer Ärztin

(1845–1916). Ein Leben zwischen Tradition und Aufbruch. Baden: hier + jetzt.

Siebel, Johanna (1933): Das Leben von Frau Dr. Marie Heim-Vögtlin, der ersten

Schweizer Ärztin, 1845–1916. Zurich: Rascher.

Jeanne Hersch

De Monticelli, Roberta (2003): Jeanne Hersch, la dame aux paradoxes.

Lausanne: L'Age d'Homme.

Dufour-Kowalski, Emmanuel (1999): Jeanne Hersch, présence dans le temps.

Lausanne: L'Age d'Homme.

Elise Honegger

Auteur inconnu (ca. 1890): Elise Honegger. Redaktorin der Schweizer

Frauenzeitung. Dans: Die Fortbildungsschülerin. Illustriertes Lehrmittel für Mädchen-Fortbildungsschulen. No. 8.

Schweizer Frauenzeitung (1912): Zum Tod von Elise Honegger, 24.II.1912.

Angelika Kauffmann

Alioth, Gabrielle (2007): Der prüfende Blick. Roman über Angelika Kauffmann.

Zurich: Nagel & Kimche.

Baumgärtel, Bettina (1990): Angelika Kauffmann (1741–1807). Bedingungen weiblicher Kreativität in der Malerei des 18. Jahrhunderts.

Dans: FU Berlin (Éd.): Ergebnisse der Frauenforschung. Vol. 20.

Ribi, Thomas (1999): Schöne Seele und Malerin der Grazien. Dans: Neue Zürcher Zeitung, 7.6.1999.

Röttgen, Steffi (1968): Angelika Kauffmann und ihre Zeitgenossen.

Dans: Neue Zürcher Zeitung, 17.II.1968.

Schindler, Felix (2007): Als die Welt nach Angelika verrückt war.

Dans: Tages-Anzeiger, 19.II.2007.

Emilie Kempin-Spyri

Hildebrandt, Irma (2006): Ohne Stimmrecht kein Amt: die erste Juristin

der Schweiz: Emilie Kempin-Spyri. Dans: Mutige Schweizerinnen, 47–60.

Kreuzlingen: Hugendubel.

Hasler, Eveline (1991): Die Wachsflügelfrau: Geschichte der Emilie Kempin-Spyri.
Zurich: Nagel & Kimche.

Kempin, Agnes Emilie (1936): Die erste Schweizer Juristin. Dans: National Zeitung,
27.9.1936.

Tanner, Jakob (2008): Frauen unter Diskriminierungsdruck. Karrierebrüche im
Leben von Emilie Kempin-Spyri. Discours à l'Université de Zurich
à l'occasion de la cérémonie de commémoration d'Emilie Kempin-Spyri.
Zurich: Universität Zürich.

Marion van Laer-Uhlmann

Bonetti, Ursula (2002): Weisses Kreuz und Rotes Kreuz: als Rotkreuzfahrerin
(FHD) im Aktivdienst, 1938-1949. Marion van Laer-Uhlmann. Meilen:
Walter-Verlag.

Gertrud Lutz-Fankhauser

Frei, Nicole Eva (2011): «Your duty, your reward – your destiny – are here and now!»:
der aussergewöhnliche Lebensweg der Bernerin Gertrud Lutz-Fankhauser.
Zurich.

Kanyar Becker, Helena (2006): Gertrud Lutz-Fankhauser: Diplomatin und
Humanistin. Bâle: Schwabe.

Obermüller, Klara (1975): Ein Leben für die Leidtragenden. Das weltweite Wirken
der Bernerin Gertrud Lutz. Dans: Femina, 14.5.1975.

Tschuy, Theo (1995): Carl Lutz und die Juden von Budapest. Zurich: NZZ Libro.

Ella Maillart

www.ellamaillart.ch

Chappuis, Yen-Chi (2008): Ella Maillart, de l'exotisme au voyage intérieur.
San José: San José State University.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices
en Suisse Romande. XIXe et XXe siècles. Genève: Slatkine.

Gilberte Montavon

Bregnard, Damien (2001): Gilberte de Courgenay: die Jahre 1914–1918.
Bâle: Klärly et Moritz Schmidli.

In der Gand, Hanns (1957): Gilberte de Courgenay (Éloge funèbre)
Dans: Neue Zürcher Zeitung, 11.5.1957.

Jubin, Serge (2001): En retrouvant Gilberte de Courgenay, le Jura renoue avec
cette Suisse alémanique si longtemps rejetée. Dans: Le Temps, 19.4.2001.

Schmutz, Janine (2003): Idéal de femme suisse. Die Heldin des Schweizer
Spielfilms «Gilberte de Courgenay» (1941) als Frauenleitbild.
Dans: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte. Vol. 53, 174–196.

Anna Mürset

Bloch, Emmi (1957): Anna Mürset zum 70. Geburtstag. Dans: Schweizer Frauenblatt, 26.7.1957.

Jollos, Nadia (1953): Zu einem Rücktritt. Dans: Neue Zürcher Zeitung, 14.8.1953.

Lysès, Charlotte (1953): La femme chez elle. Dans: Radio Suisse, 21.8.1953.

Mürset, Anna (1942): Arbeitsmarkt und Einschränkung der Frauenarbeit.

Zurich: Schweizerische Zentralstelle für Frauenberufe.

Suzanne Necker-Curchod

Boon, Sonja (2001): The Life of Madame Necker: Sin, Redemption and the Parisian Salon. Londres: Pickering & Chatto.

Bredin, Jean-Denis (1999): Une singulière famille: Jacques Necker, Suzanne Necker et Germaine de Staël. Paris: Fayard.

Corbaz, André (1945): Madame Necker (née Suzanne Curchod): humble Vaudoise et Grande Dame. Lausanne: Payot.

Necker-Curcho, Suzanne (1802): Réflexions sur le Divorce. Paris.

Scheurer-Demmler, Helene (1937): Madame Necker-Curchod. Zur 200.

Wiederkehr ihres Geburtstages. Dans: Zentralblatt. Organ des gemeinnützigen Frauenvereins, 20.8.1937.

Sophie Piccard

Perdoli-Brodbeck, Lorette (1990): Une grande Neuchâteloise: hommage à Sophie Piccard. Dans: Femmes suisses et le Mouvement féministe: organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses. Vol. 78, No. 4.

Robert, Alain M. (2010): L'institut de mathématiques de Neuchâtel 1950–90.

Dans: math.ch/100: Schweizerische Mathematische Gesellschaft, Société mathématique Suisse, Swiss Mathematical Society 1910–2010.

Zurich: European Mathematical Society.

Service pour la promotion de l'égalité entre homme et femme (2004): Pionnières et créatrices en Suisse Romande. XIX^e et XX^e siècles. Genève: Slatkine.

Iris von Roten

Roten, Iris von (1958): Frauen im Laufgitter. Offene Worte zur Stellung der Frau.

Berne: Hallwag. Nouvelle édition: 5^e tirage. Zurich 1997: eFeF.

Köchli, Yvonne-Denise (1992): Eine Frau kommt zu früh. Das Leben von Iris von Roten. Zurich: Weltwoche-ABC.

Meichtry, Wilfried (2007): Verliebte Feinde. Iris und Peter von Roten.

Zurich: Ammann.

Trüb, Maria (1958): Iris von Rotens «Frauen im Laufgitter».

Dans: Die Schweizerin, Heft 2.

Carole Roussopoulos

Fleckinger, Hélène (2010): Carole Roussopoulos: Caméra militante.

Luttes de libération des années 1970. Genève: Éditions MétisPresses.

De Riedmatten, Emmanuelle (2011): Carole Roussopoulos, une femme à la caméra.

Bex: CinéAtelier SÀRL.

<http://culturevisuelle.org/cinemadoc/2012/08/27/une-femme-en-colere-carole-roussopoulos/>.

<http://elles.centrepompidou.fr/blog/?p=526>.

Flora Ruchat-Roncati

Carrard, Philippe; Ruchat-Roncati, Flora (1998): Katalog zur Ausstellung Flora

Ruchat-Roncati vom 12. Dezember 1997 bis 22. Januar 1998, ETH-Zentrum
Zürich. Zurich: ETH, Institut für Geschichte und Theorie der Architektur.

Hollenstein, Roman (2012): Grosse Tessiner Architekt. Dans: zum Tod von

Flora Ruchat-Roncati. Dans: Neue Zürcher Zeitung, 29.10. 2012.

Ruchat, Anna (2010): Volo in ombra. Pescara: Quarup.

Meta von Salis

Bollinger, Andrea (2005): Frauenwahlrecht und Edelmenschen. Meta von Salis –

das Dilemma einer konservativen Feministin. Dans: Neue Zürcher Zeitung,
26.2.2005.

Graf, Emma (1923): Eine schweizerische Vorkämpferin für die Rechte der Frau.

Dans: Jahrbuch der Schweizerfrauen, Band 7, 11–23.

Kym, Hedwig (1929): In memoriam Meta von Salis-Marschlin. Coire: Schuler.

Klaas Meilier, Brigitta (2005): Hochsaison in Sils-Maria: Meta von Salis und Friedrich
Nietzsche: zur Geschichte ihrer Begegnung. Bâle: Schwabe Verlag.

Salis-Marschlin, Meta von (1897): Philosoph und Edelmensch: ein Beitrag zur
Charakteristik Friedrich Nietzsches. Leipzig: Naumann.

Nouvelle édition: Schutterwald/Baden: Wissenschaftlicher Verlag. 2000.

Heidi Schelbert-Syfrig

Blatter, Marie-Luise (1991): Umweltökonomie und Frauen in der Wirtschaft.

(Entretien avec Heidi Schelbert-Syfrig.) Dans: Basler Zeitung, 31.10.1991.

Purtschert, Patricia (2010): Früh los: im Gespräch mit Bergsteigerinnen über siebzig.

Baden: hier + jetzt.

Schelbert-Syfrig, Heidi (2006): Arbeit für Ältere – was richtet der Markt, was soll

der Staat? Reflexionen über zwei Studien von Avenir Suisse und der Zürcher
Kantonalbank. Zurich: Zürcher Kantonalbank.

Schelbert-Syfrig, Heidi (1993): Die Übernutzung der natürlichen Umwelt: eine

wirtschaftliche Dummheit. Dans: Uni Zürich, Jg. 24 (1993). No. 1, 31–33.

Emma Stämpfli-Studer

Benz, Bruno (2009): Eine Pionierin der ausserfamiliären Kinderbetreuung.

Dans: Die Marginalie. Stämpfli AG. No. 1/2009, 22–24.

Debit-Vogel, Agnes (1930): Emma Stämpfli Studer. Dans: Berna, 7.2.1930.

Rossetti, Brigitte (1996): Wenn Frauen als Witwen Karriere machen.

Dans: Der Bund, 13.8.1996.

Stämpfli-Studer, Emma (1917): Kochbüchlein für schwere Zeiten im vierten Kriegswinter 1917. Berne: Stämpfli & Cie.

Stämpfli-Studer, Emma (1908): Die Entwicklung des Krippenwesens in der Schweiz. Zurich: Fretz.

Sophie Taeuber-Arp

Gallwitz, Klaus (2008): Licht auf Arp: Hans Arp und Sophie Taeuber-Arp aus der Sammlung des Landes Rheinland-Pfalz. Düsseldorf: Richter.

Muscionico, Daniele; Aksoy, Arifé Aksoy (2010): Die mannhaft Unsichtbare.

Dans: Weltwoche, No. 45.

Papst, Manfred (2009): Die Frau auf der Fünzigernote. Dans: NZZ am Sonntag, 1.II.2009.

Valangin, Aline (1954): Zur Nachlassausstellung Sophie Taeuber-Arp.

Dans: Der Bund, 14.3.1954.

Anna Tumarkin

Barth, Hanns: (1951): Anna Tumarkin (Éloge funéraire). Dans: Neue Zürcher Zeitung, 20.8.1951.

Rogger, Franziska; Bankowski, Monika (2010): Ganz Europa blickt auf uns!

Das schweizerische Frauenstudium und seine russischen Pionierinnen. Baden: hier + jetzt.

Rogger, Franziska (1999): Der Doktorhut im Besenschrank: das abenteuerliche Leben der ersten Studentinnen – am Beispiel der Universität Bern.

Berne: eFeF.

Tumarkin, Anna (1948): Wesen und Werden der schweizerischen Philosophie. Frauenfeld: Huber.

Aline Valangin

Hächler, Beat (2000): Das Klappern der Zoccoli. Literarische Wanderungen im Tessin. Zurich: Rotpunktverlag.

Kamber, Peter (2000): Geschichten zweier Leben – Wladimir Rosenbaum und Aline Valangin. Zurich: Limmat Verlag.

Linsmayer, Charles (1987): Aline Valangin. Dans: Literarisches Kalenderblatt. No. 10.

Trösch, Ursy (1979): Wenn ich mein Haus auf den Rücken nehmen könnte.

Dans: Coop-Zeitung, 18.1.1979.

Elisabeth von Wetzikon

Baumer, Helene (1985): Elisabeth von Wetzikon: Äbtissin am Fraumünster 1270–1298. Dans: Professionelle. No. 10.

Pflüger, Susann L. (2009): Elisabeth von Wetzikon. Dans: Neujahrsblatt der Gesellschaft zu Fraumünster auf das Jahr 2010.

Vogelsanger, Peter (1994): Zürich und sein Fraumünster. Zurich: NZZ Libro.

Pauline Zimmerli-Bäurlin

Auteur inconnu, initiales «A. Z.» (1934): Aus dem Leben einer Schweizerin.

Dans: Schweizerische Arbeitslehrinnen-Zeitung, 15.12.1934.

Mittler, Otto; Boner, Georg (1958): Zimmerli-Bäurlin, Ida Pauline. Dans: Biographisches Lexikon des Aargaus. 1803–1957. Aarau: Sauerländer & Co., 905.

Müller, Elisabeth (1938): Den Frauen des Aargau. Dans: Zentralblatt, 20.6.1938.

Else Züblin-Spiller

Bierbaum, Willi (1941): Else Züblin-Spiller 60-jährig. Dans: Neue Zürcher Zeitung, 1.10.1941.

Flatau, Else (1940): Einer Frau Wille und Weg. Dans: Die Weltwoche, 5.1.1940, No. 321.

Hausknecht, E. (1951): Else Züblin-Spiller 1881–1948. Dans: Schweizer Frauenkalender/Jahrbuch der Schweizerfrauen 1951, 161–171.

Kull, Ernst (1942): Im Dienste des Volkes. Zurich: Schweizer Verband Volksdienst.

Oswald, Suzanne (1968): Else Züblin Spiller. Biographie. Schweizer Heimatbücher, 134. Berne: Haupt.

Ruetz, Bernhard (2014): Pionierin der Gemeinschaftsgastronomie. Die einzigartige Geschichte der SV Group. Dans: Schweizer Pioniere der Wirtschaft und Technik, 101. Zurich: Verein für wirtschaftshistorische Studien.

Liste des illustrations

24 Peter Lang Verlagsgruppe | 26 Atlantis-Verlag | 27 Fondation Gosteli, biographique Notizen Nr. 545 | 28 Keystone | 30, 31 Heinz Andress | 32, 34 Conzett Verlag | 35, 36 Archives Sociales Suisses | 38, 39 Atelier Roger Pfund, Portrait imaginaire de Marie Dentièrre, imprimé sur canevas, Genève 2009. inv. n° 2009-011. | 41 Christina L. Griffiths | 42 Hedwig Scherrer. Dans: Villiger-Keller, Gertrud (1910): Die Schweizer Frau. Neuchâtel: Zahn. | 44, 45 Sefar AG | 46 Agence AFP | 48 Wikimedia Commons | 50 Der Bund | 52 Limmat Verlag | 54 Zentralbibliothek Zürich, collections graphique et photographique | 55 Wikimedia Commons | 56 Fondation Gosteli | 58, 59 Feller AG | 60 BPU Genève, J.-M. Meylan | 62–63 Archives Fondation de la Source | 64, 65 Fondation Gosteli | 66–70 hier + jetzt | 72 Keystone | 74–76 Archives Sociales Suisses | 78 Fondation Gosteli | 80, 82 Fondation Gosteli, Gosteli 40538 | 81 Wikimedia Commons | 84 Pia Neuenschwander | 86, 87 Fondation Gosteli, collection photographique | 88 Archives Sociales Suisses | 90 Fondation Gosteli, collection photographique | 93 Fondation Gosteli, Bestand, Nr. 553 | 94–97 Schweizer Druck- und Verlagsanstalt | 98–102 Fondation Gosteli, collection photographique | 104 Zentralbibliothek Zürich, collections graphique et photographique | 106–108 Fondation Gosteli, collection photographique | 110 Keystone | 112 Fondation Gosteli, biographique Notizen Nr. 2704 | 114 Brückenbauer | 115 Basler Zeitung | 116 Schweizer Frauen-Zeitung | 118 Die Fortbildungsschülerin (environ 1890) | 119 Archives Sociales Suisses | 120, 123 Angelika Kauffmann autoportrait, environ 1780/1781, huile sur canevas, 93 x 76,5 cm, Bündner Kunstmuseum Chur, dépôt de la Fondation Gottfried Keller (1945) | 122 Angelika Kauffmann, Portrait Anne Loudoun, Lady Henderson of Fordell, 1771, huile sur canevas, 128 x 103 cm, Angelika Kauffmann Museum, Schwarzenberg | 124 Angelika Kauffmann, Venus zeigt Aeneas und Achates den Weg nach Karthago 1768, huile sur canevas, 112 x 98 cm, Wirtschaftskammer Vorarlberg, Feldkirch | 126 Universitätsarchiv Bern | 128 Archives Sociales Suisses | 129 Universität Zürich | 130 en haut Archives Sociales Suisses | 130 en bas Zentralbibliothek Zürich, collections graphique et photographique | 132–135 Ursula Bonetti: Weisses Kreuz und Rotes Kreuz: als Rotkreuzfahrerin (FHD) im Aktivdienst, 1939–1949. Marion van Laer-Uhlmann. Meilen: Walter-Verlag. | 136–139 Fondation Gosteli, Bestand, Nr. 550. | 140 Agence AFP | 142 Éditions 24 heures | 143 Der Bund | 144 Femmes suisses | 145 Der Bund | 146 Hôtel

de la Gare, Courgenay | 148 en haut Hotel de la Gare, Courgenay | 148 en bas Fondation Gosteli, Biografische Notizen Nr. 2331 | 149 Fondation Gosteli, Biografische Notizen Nr. 2331 | 150, 152 Fondation Gosteli, collection photographique | 153 Archives Sociales Suisses | 154, 157 Fondation Othenin d'Haussonville | 156 Zentralbibliothek Zürich, collections graphique et photographique | 158 Femmes suisses | 160 Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Sophie Piccard | 161–163 Wikimedia Commons | 164, 166 Fondation Gosteli, collection photographique | 167 en haut Fondation Gosteli, collection photographique | 167 en bas Comenius-Antiquariat, Hilterfingen | 168 François Mamin | 170 Archives Carole Roussopoulos, Médiathèque du Valais | 171 Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir | 172 Association Carole Roussopoulos | 174 Anna Ruchat | 176 Archivio del Moderno, Mendrisio, Fondo Aurelio Galfetti, photo Pino Brioschi | 177 Mendrisio, Archivio del Moderno, Fondo Flora Ruchat-Roncati | 178 Aurelio Galfetti, Flora Ruchat-Roncati, Ivo Trümpy, Maison Ruchat à Morbio Inferiore, 1966–1967. Archivio del Moderno; Mendrisio, Fondo Flora Ruchat-Roncati, photo de Alberto Flammer | 179 Flora Ruchat-Roncati, Renato Salvi, l'autoroute A16 Transjurane, 1989–1998, vue de la centrale de ventilation et de l'entrée du tunnel à Terri Nord. Archivio del Moderno, Mendrisio, Fondo Flora Ruchat-Roncati, photo d'Alberto Flammer | 180 Archives Sociales Suisses | 182 Universitätsbibliothek Basel | 183 Archiv NZZ | 184 Staatsarchiv Graubünden | 186 hier + jetzt | 188 Universität Zürich | 189 hier + jetzt | 190–194 Stämpfli AG | 196 Nic Aluf, Sophie Taeuber-Arp mit Dada-Kopf, Zurich 1920 © Stiftung Hans Arp und Sophie Taeuber-Arp e.V., Rolandseck | 198 Banque nationale suisse | 199 Archives Sociales Suisses | 200 Zentralbibliothek Zürich, collections graphique et photographique | 202 Universitätsarchiv Bern, photo Franziska Rogger | 203 en haut Universitätsarchiv Bern | 203 en bas Fondation Gosteli, collection photographique | 204–208 Limmat Verlag | 210, 212 Gesellschaft zu Fraumünster, Neujahrsblatt der Gesellschaft zu Fraumünster auf das Jahr 2010 | 213 Wyss, Georg von (1851–1858): Geschichte der Abtei Zürich. Zürich: Meyer und Zeller | 214 Schloss Wetzikon, chalcographie, Universitätsbibliothek Bern, Sammlung Ryhiner | 216–219 Zimmerli of Switzerland | 220–223 Fondation Gosteli, Bestand No. 180

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont permis de reproduire les illustrations susmentionnées dans le présent ouvrage. Malgré nos recherches étendues, certains auteurs restent non identifiés. Les éventuels ayants droit sont priés de s'adresser à la maison d'édition.

Liste des auteurs

Sibylle Egloff est assistante chez Avenir Suisse, où elle s'occupe depuis 2012 à temps partiel de l'administration et des finances. À côté de ses études en littérature et en histoire, elle travaille également en tant que journaliste indépendante, tuteur personnel et blogueuse fitness.

Catherine Frammery Mérat, de formation littéraire, est journaliste dans l'équipe web du «Temps». Elle a commencé sa carrière dans une radio à Paris et a monté des projets universitaires aux États-Unis avant de s'impliquer dans le numérique.

Olivier Francey a débuté à la télévision, puis à la radio avant de rejoindre la presse écrite. De formation littéraire à l'Université de Genève, il couvre aujourd'hui l'actualité, notamment politique, genevoise pour le quotidien «Le Temps».

Simone Hofer, économiste, a rejoint Avenir Suisse en tant que partenaire de projet externe après dix ans à l'UBS. Mère de trois enfants, également très active dans des sports d'endurance, elle s'occupe principalement des bulletins d'information «avenir actuel» et «avenir spécial», et soutient également la rédaction du site Web.

Simon Hurst, assistant de recherche et de projet chez Avenir Suisse, explore des chiffres et données relatifs à la politique économique. Il développe des présentations et discours et soutient les responsables de projet quant aux publications. Il a rejoint Avenir Suisse après des études des sciences politiques et administratives à Zurich et à Berne en 2012.

Marie-Claude Martin est rédactrice en chef adjointe au journal «Le Temps». Elle a travaillé précédemment aux «Quotidiennes», un site d'information et de débat créé en 2007. Ce site a obtenu en 2010 le 1^{er} prix «Femmes et médias», décerné par les Bureaux romands de l'égalité.

Simon Moreillon, titulaire d'un Master en Études européennes de l'Institut européen de l'Université de Genève, son mémoire portait sur la démocratie participative dans l'Union européenne et ses régions. Aujourd'hui, Simon Moreillon est journaliste à la rubrique économique du journal «Le Temps».

Verena Parzer Epp (éditrice) fait en sorte que les contenus d'Avenir Suisse restent faciles à digérer. Avant de rejoindre Avenir Suisse où elle est responsable pour le site Web, la communication online et la rédaction, cette économiste et mère de deux enfants a été membre de l'équipe de rédaction de la NZZ, analyste financière et directrice d'une start-up en TIC.

Lukas Rübli a commencé en 2008 en tant qu'assistant de recherche chez Avenir Suisse, avant de devenir responsable de projets en 2010. À côté de ses sujets d'intérêt, dont le fédéralisme, des structures régionales, des institutions politiques et des assurances sociales, il se passionne pour la visualisation des données.

Marco Salvi s'occupe surtout de la politique fiscale et financière, ainsi que du site Web en italien. En dehors d'Avenir Suisse, ce responsable de projets familiarise les étudiants de l'EPFZ avec l'économie. Avant de rejoindre Avenir Suisse, il a été directeur de la section risques crédits et immobilier du financial engineering à la Zürcher Kantonalbank.

Patrik Schellenbauer chef de projet chez Avenir Suisse depuis 2009. Ce père de deux fils se focalise sur les sujets de l'éducation, de la distribution, du marché de travail et de l'immobilier. En tant que chargé de cours à l'EPFZ, il enseigne la méthodologie économique aux futurs architectes. Entre 1998 et 2008, l'économiste a été actif au sein de la Zürcher Kantonalbank, où il a été directeur du ressort immobilier depuis 2004.

Barbara Stolba, archiviste, fait depuis 2009 des recherches pour les journalistes de la NZZ. Dans sa «trouvaille» quotidienne sur nzz.ch, elle relate des histoires amusantes et surprenantes des quatre derniers siècles. Elle s'engage également dans la formation des apprentis et s'occupe des questions de droit d'auteur.

Susanne Stortz, en tant que directrice de la fondation des donateurs chez Avenir Suisse depuis 2013, est responsable pour du fundraising, des contacts avec les donateurs ainsi que de nombreux événements organisés par le think tank. Cette juriste, qui est également titulaire d'un diplôme en Arts Management et mère d'une fille, a été active dans le domaine de la culture pendant plusieurs années, notamment à la Kunsthalle de Zurich.

Eléonore Sulser, née en 1967, elle a fait des études de lettres aux universités de Lausanne et de Genève (littérature française, histoire et chinois) avant de devenir journaliste. Ancienne correspondante du «Temps» à Bruxelles, elle est aujourd'hui responsable de la rubrique «Livres» du Samedi culturel, supplément du «Temps».

Claudia Wirz (éditrice) est membre de l'équipe de rédaction de la NZZ depuis 1994. En tant que journaliste, elle adresse les questions contemporaines relevant du domaine social et de la politique réglementaire, que ce soient des questions du genre, de l'éducation ou du commerce agricole. Cette sinologue diplômée est membre de la Friedrich A. von Hayek-Gesellschaft, de la Société Suisse-Chine et du Conseil de la recherche agronomique de l'Office fédéral de l'agriculture.

Remerciements

Ce livre n'aurait pas été possible sans le soutien des Archives Gosteli sur l'histoire du mouvement féminin suisse à Worblaufen. Au nom de tous les auteurs, nous remercions chaleureusement Marthe Gosteli et les membres de son équipe qui n'étaient pas seulement une source d'inspiration, mais qui nous ont également assistés par tous les moyens tout au long de la production.

De plus, nous tenons à remercier toutes les institutions qui nous ont aidés dans nos recherches, dont la Zentralbibliothek Zürich, l'Universitätsarchiv Bern, les Archives Sociales Suisses à Zurich, l'Archivio del Moderno à Mendrisio, les Archives de l'histoire rurale à Berne, la Gesellschaft zu Fraumünster à Zurich, le Limmat-Verlag à Zurich, le Verlag hier + jetzt à Baden, le Walter-Verlag à Meilen, le Musée international de la Réforme à Genève, le Angelika Kauffmann Museum à Schwarzenberg, l'agence photographique Keystone, et les nombreux particuliers qui ont contribué à ce livre.

Enfin, l'édition française de ce livre a largement bénéficié du soutien des équipes de plusieurs personnes-clefs. Pour le journal *Le Temps*, nous aimerions citer en particulier le rédacteur en chef Pierre Veya (qui a décidé la publication de tous les por-

traits du livre sur le site internet du journal durant l'été 2014), le responsable internet du journal Michel Danthe (par ailleurs coordinateur de la rédaction des portraits originaux additionnels), son bras droit Catherine Frammery, ainsi que Carine Cuérel, cheville ouvrière du partenariat pour le livre. L'éditeur Ivan Slatkine a été un partenaire simple et efficace pour la mise en librairies et l'impression. Annie Sturm a supervisé avec vista les traductions, la recherche de photos additionnelles ainsi que la correction du livre français. Que toutes ces personnes soient ici remerciées pour leur contribution.

Les éditeurs

Elisabeth von Wetzikon
(1235 – 1298)



Valérie de Gasparin
(1813 – 1894)



Emma Stämpfli-Studer
(1848 – 1930)



Anna Tumar
(1875 – 1951)



Marie Dentiäre
(1495 – 1561)



Elise Honegger
(1839 – 1912)



Meta von Salis
(1855 – 1929)



Isabelle
(1877 – 1911)



Suzanne Necker-Curchod
(1737 – 1794)



Pauline Zimmerli-Bäurlin
(1829 – 1914)



Verena Conzett
(1861 – 1947)



Emilie
(1879 – 1911)



1200
bis
1839

1840

1850

1860

1870

1880



Marie Grosholtz
(1761 – 1850)



Marie Goegg-Pouchoulin
(1826 – 1899)



Emilie Kempin-Spyri
(1853 – 1901)



Regula Engel-Egli
(1761 – 1853)



Marie Heim-Vögtlin
(1845 – 1916)



Angelika Kauffmann
(1741 – 1807)



Anna-Joséphine Dufour-Onofrio
(1817 – 1901)



Augusta Gillibert-Ra
(1869 – 1940)

Pionnières de l'égalité de traitement

kin
)

Aline Valangin
(1889 - 1986)



Ella Maillart
(1903 - 1997)



Gertrud Lutz-Fankhauser
(1911 - 1995)



Ursula Andress
(*1936)



Eberhardt
(1904)

Gertrud Haemmerli-Schindler
(1893 - 1978)



Marthe Gosteli
(*1917)



Flora Ruchat-Roncati
(1937 - 2012)



e Gourd
(1 - 1946)

Sophie Piccard
(1904 - 1990)



Iris von Roten
(1917 - 1990)



Carole Roussopoulos
(1945 - 2009)



1890

1900

1910

1920

1930

1940

1950

1960



Anna Mürset
(1887 - 1975)



Lily Abegg
(1901 - 1974)



Elisabeth Feller
(1910 - 1973)



Heidi Schelbert-Syfrig
(*1934)



Lise Züblin-Spiller
(1881 - 1948)



Gilberte Montavon
(1896 - 1957)



Jeanne Hersch
(1910 - 2000)



Lise Girardin
(1921 - 2010)



Sophie Taeuber-Arp
(1889 - 1943)



Marion van Laer-Uhlmann
(1905 - 2004)

andin

ISBN 978-2-8321-0638-9



www.slatkine.com